U d'/of OTTAWA
39003003563581

SOUVENIRS

Al Señor Don José Marmette, literato
Recuerdo del Señor Conde de Premio-Real
Ovidio Frechette

Ce

COMTE DE PREMIO-REAL

"SCRAP-BOOK"

CONTENANT

DIVERS SOUVENIRS PERSONNELS

DU CANADA

ET

DES "21", QUELQUES POÉSIES, ETC., ETC.

QUÉBEC
TYPOGRAPHIE DE C. DARVEAU
1880

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

FC
60
.P685
1880

A

L'AUTEUR DES " *PRIMAVERAS* "

CES PAGES SONT DÉDIÉES

COMME PREUVE DE L'AFFECTION FRATERNELLE

QUE LUI PORTE DEPUIS UN QUART DE SIÈCLE

LE COMTE DE PREMIO-REAL.

PROSE ET VERS

—

L'empire des hommes de lettres s'étend par tout le globe. L'empire des grands de la terre ne s'y étend pas.

QUELQUES REMARQUES

"Le temps, cette image mobile de l'immobile éternité."

PLATON.

—

J'ai résolu de faire imprimer pour mon propre plaisir une cinquantaine d'exemplaires d'un petit livre renfermant quelques articles de plusieurs littérateurs canadiens de ma connaissance, articles dont

j'avais formé un album, en y mêlant quelques fantaisies biographiques ou autres de mon cru, des notes, etc. Personne, j'en suis sûr, ne trouvera mauvais que je conserve pour moi-même, dans le secret de l'intimité, les quelques pages qui suivent et qui évoqueront devant moi les temps qui ne seront plus.

L'article de M. Marmette, à la page 1, écrit avec une plume aussi diserte que pure, nous parle de ces dîners joyeux que des hommes un peu lettrés aiment à faire ensemble pour pouvoir y échanger leurs idées et faire jaillir au dessert les gerbes de la fine raillerie ou les joyeuses cascades du rire étincelant. A Madrid, à Paris, dans tous les pays de race latine, il a toujours existé ainsi des lieux de réunion où les hommes qui ne font pas de la table une chose purement animale, aiment à se ren-

contrer. Seuls, des esprits hypocondres ou systématiquement étroits, peuvent se gendarmer contre des réunions qui savent apposer le cachet de la préoccupation intellectuelle sur la nécessité la moins relevée de l'humanité. Nos grands hommes du temps passé nous en ont donné l'exemple, eux qu'une critique malveillante exploite souvent pour écraser les contemporains à propos de bottes. En France, par exemple, Molière, La Fontaine, Racine, Boileau, ces quatre grands écrivains dont il ne nous est permis de suivre les traces qu'à une très grande distance, se réunissaient dans uu cabaret pour y causer littérature, tout en buvant "des pots de purée septembrale."

Se figure-t-on les idées qui ont pu naître au contact des quatre grandes intelligences dont nous parlions à l'instant,

les types impérissables, qui par une espèce de génération spontanée, ont pu éclore soudain sous l'influence réciproque de leurs observations, les périodes mélodieuses que l'ange de la poésie a pu faire vibrer en germe dans ces cerveaux organisés comme des harpes éoliennes. Nous n'avons point la vaine prétention de nous comparer, même de loin, à ces quatre grands esprits ; nous savons bien qu'il n'en résultera ni un *Misanthrope*, ni une *Athalie*, ni un *Lutrin* pour la postérité ; mais nous est-il donc défendu de délecter comme ces illustres poëtes notre âme et notre cœur en nous réunissant dans des agapes fraternelles. N'éprouvons-nous pas tous, après l'accomplissement quotidien des devoirs professionnels, le besoin impérieux d'une distraction quelconque, et puisque ce besoin fait partie de notre

nature, ne vaut-il pas mieux le relever, l'ennoblir en le marquant au coin de la pensée. Les lettres et les arts n'ont-ils pas toujours été le délassement habituel et préféré des hommes fatigués par les travaux de cabinet. Ils considèrent ce monde enchanté de la fantaisie littéraire et artistique, comme une oasis qui rafraîchit leur cerveau épuisé par les combinaisons et rassérène leur cœur troublé par les mille fluctuations des événements. Là, il est non seulement permis de n'avoir pas de patrie, mais encore de les aimer toutes dans le culte commun du beau. Lord Dufferin, ce joyau que l'Angleterre enviait trop au Canada pour le lui laisser, m'écrivait encore naguère qu'il se trouvait à Paris, s'octroyant de véritables vacances, et consacrant la plus grande partie de son temps à voltiger dans ce royaume féérique de la littérature, de l'art et des artistes.

Pour revenir à mon livre, le premier des articles de M. Victor Bazerque se reconnait immédiatement pour le produit d'un gaulois. Le compliment non mérité s'y présente d'une façon si engageante, que quoiqu'on en ait, on est obligé d'accepter.

Le portrait de l'éminent Maëstro Lavallée, qu'on trouvera un peu plus loin, se recommande par les mêmes qualités, avec cette différence que les compliments sont grandement mérités.

A la suite on trouvera les portraits du Docteur Hubert LaRue, de l'Honorable Félix-Gabriel Marchand, de l'Honorable Hector Fabre, du Chevalier Baillairgé, etc. De plus un appendice renfermant des articles de genre en prose, des poésies et des extraits.

Je me garderai bien d'émettre un jugement téméraire ; je préfère laisser au

lecteur le plaisir de juger lui-même du mérite des portraits écrits comme on verra par MM. LeMay, Auger, LeVasseur, De Kastner, Blumhart, par quelques uns des écrivains déjà nommés au paragraphe antérieur et par d'autres.

Les articles qui commencent aux pages 19, 45, 93, 193, 249, 325, 345 et 357 ne peuvent être que mal faits, car j'en suis l'auteur ; et peut-être en est-il quelques autres dont je suis également responsable, bien qu'ils ne portent pas ma signature.

Le tour du consulat-général d'Espagne en 14 heures rappelle au contraire tout de suite à l'esprit la spirituelle faconde d'un des écrivains qui font les délices des lecteurs de *L'Evénement.*

La dédicace qui se trouve en tête de ce

volume est adressée à mon cher ami Manuel del Palacio, dont les productions littéraires, et spécialement l'ouvrage intitulé "*Letra Menuda*," sont connus même sur les rives lointaines du Saint-Laurent.

J. El Conde de Premio-Real.

Québec, Canada, le 17 décembre 1879.

PORTRAITS

A LA PLUME

(PRÉCÉDÉS D'UNE COURTE NOTICE HISTORICO-HUMORISTIQUE

PAR UN ÉCRIVAIN CANADIEN)

LE CLUB DES BARONS EN 1807

ET

LE CLUB DES 21 EN 1879

—

Il y a soixante-et-onze ans, messieurs, existait à Québec une association de beaucoup semblable à la nôtre, celle du *club des barons*. Personne ne me contestera certes ici la similitude qui existe entre les deux sociétés, lorsque j'aurai dit que le *club des barons*, composé des bons vivants du commencement de ce siècle, s'était d'abord appelé le club du *beef-steak*. Notre ami Bazerque ayant d'abord accordé à la

dénomination de notre société l'épithète fort peu prétentieuse *d'abrutis*, nous ne saurions chercher noise à nos devanciers d'il y a soixante-et-onze ans, d'avoir choisi pour les désigner une appellation aussi brutalement gastronomique. Et comme, en fin de compte, le motif qui nous réunit est le même qui rassemblait les joyeux lurons de Québec en 1807—à savoir de convier à la même table les meilleurs appétits de la ville pour déguster un fin dîner et dire le plus de joyeusetés possible au dessert, — donnons-nous bien garde de reprocher à l'association des barons son titre primitif et peu glorieux de club du *beef-steak*.

M. James Lemoine, dans ses *Maple Leaves*, nous apprend que le *club des barons* —composé des plus riches négociants d'alors—se réunissait souvent au château-

Bigot, demeure abandonnée mais alors encore habitable du dernier intendant français dont la mémoire est restée par trop célèbre au Canada. C'était, sur mon âme ! un endroit bien choisi que cet ermitage perdu en plein bois pour y festoyer tout à son aise et y chanter à plein gosier au dessert, entre deux coupes, l'une d'un vin généreux d'Espagne et l'autre de pétillant vin de France.

Mais, singulière coïncidence, et qui doit faire tressaillir d'aise, au fond de leur tombeau, les membres par trop défunts du fameux *club des barons*, c'est qu'il était exactement composé comme le nôtre de vingt-et-un joyeux compères. Et, rencontre non moins curieuse, c'est qu'un arrière-parent de l'un des membres du *club des barons* fait aujourd'hui partie de notre association. Oui, messieurs, durant

l'hiver de 1807, à l'un des dîners du club, donné à l'hôtel Union—où est maintenant l'imprimerie de MM. Côté et Cie.—en face de la place-d'armes, présidait l'hon. M. Dunn, administrateur de la Province en l'absence de Sir Robert Milnes, et, je crois, l'un des ancêtres de notre confrère M. Oscar Dunn. Le juge en chef et les principaux employés des gouvernements civil et militaire y assistaient. Seulement,—ici les deux lignes de comparaison cessent d'être parallèles entre le *club des barons* et celui des 21, et forment un angle d'au moins quarante-cinq degrés, dirait notre savant géomètre M. Baillairgé; seulement le dîner du *club des barons*, dont je viens de parler, coûta deux cent cinquante guinées ! Aussi, voyez-vous, la plupart d'entre nous sentent si souvent la queue du diable frétiller tout au fond de leur bourse, que jamais nous n'aurions

eu l'audace de décrocher le moindre titre de noblesse du plus humble blason pour en parer notre modeste société d'artistes et de gens de lettres !

Cependant, si nous, club des 21 de 1879, ne pouvons nous payer les somptueux festins des *barons* de 1807, nous n'en formons pas moins la réunion la plus cordiale et la plus boute-en-train de la ville. Tous frères par le cœur et par la pensée, nous nous pressons gaiement coude à coude autour de la même table, et, si nos verres ne sont pas grands, nous n'en buvons pas moins à plein verre.

Puisqu'il s'agit de boire, au nom des 21 d'aujourd'hui, buvons, messieurs, à la mémoire des premiers 21 qui, depuis un demi siècle et plus, font l'éternelle sieste qui a suivi leur dernier repas.

JOSEPH MARMETTE.

(*Les "21," association d'écrivains et d'artistes, n'ont pas de règlement écrit, bien que la conduite de tous les membres soit d'une régularité exemplaire.*

Les réunions ont lieu quand le président convoque les sociétaires en vertu de sa propre initiative ou à la demande d'un des membres).

Excmo. Sr.

CONDE DE PREMIO-REAL

CONSUL-GÉNÉRAL D'ESPAGNE, POUR LA CONFÉDÉRATION DU CANADA,

ETC., ETC., ETC.

Souple, pénétrant, prudent et audacieux dans les belles conceptions, si Saint Ignace l'eut connu, le P. Lainez n'eût été que le troisième Général de la Compagnie.

Gentilhomme jusqu'au bout des ongles, digne sans morgue, fier sans arrogance, instruit, *mores hominum multorum vidit et*

urbes, n'est-il pas plus diplomate que Consul-Général.

Traitant à fond avec un esprit synthéthique les questions les plus arides de l'économie internationale, n'est-il pas plus Consul-général que diplomate ?

Les esprits vraiment supérieurs se recherchent, se rapprochent facilement lors même qu'ils appartiennent à des races différentes ; c'est ainsi que Lord Dufferin, le charmeur érudit, l'éminent homme d'Etat, que le Canada ne saurait oublier, a deviné, recherché et aimé le Comte de Premio-Real.

Musicien et poëte, à ses heures, passant des études de l'électricité aux sonnets de la Régence, chrétien convaincu, où prend-il cette pointe de scepticisme qui est à son esprit ce qu'est *la mouche de la mar-*

quise à la *Poudre à la Maréchales ?* S'il n'était hidalgo il devrait l'être ; s'il n'était espagnol il devrait être français ; il personnifie la race latine. Où est le côté faible, le défaut incurable ?

Il est le Président des 21.

VICTOR BAZERQUE.

(La première réunion des " 21 *" eut lieu le* 15 *février* 1879 *au "*Chien d'or*", cet étallissement qui par son nom rappelle une légende connue que M. William Kirby a tout-à-fait popularisée. Depuis ce temps là, ces réunions se tiennent au " Russell House," le " Chien d'or " n'étant pas assez spacieux.)*

LE Dr. HUBERT LaRUE *

—

Les médecins sont souvent gens d'esprit. Ils ont tant de motifs de railler la vie ! Ils en connaissent si bien les secrets ! Nous sommes tous plus ou moins mous devant le mal physique, et chacun, nous croyons à la médecine, au moins une fois dans notre vie, la fois, l'unique fois où elle est tout-

* M. François-Hubert-Alexandre LaRue, Maître-ès Arts, Docteur en Médecine, Professeur titulaire de Médecine légale, de Toxicologie, d'Hygiène, d'Histologie, et de Clinique interne à l'Université Laval (Québec), membre du Conseil de l'Instruction Publique de la Province de Québec, Chimiste-analyste pour le Canada, etc., etc.

à-fait impuissante à nous rendre la santé. Les médecins, eux, n'y croient jamais ; dans tous les cas, ils n'ont pas foi dans les autres médecins ; et cependant, on n'en a pas connu d'assez osé pour se soigner lui-même ! Esculape consentirait à appeler à son chevet plutôt un patient qu'un disciple, s'il ne craignait les représailles.

De tous les médecins de ma connaissance, M. LaRue est le plus spirituel. Il l'est au point qu'il consent rarement à vous trouver malade, et que votre malaise disparaît pendant qu'il est en train de vous prouver qu'il n'existe pas. Vous êtes guéri avant d'être soigné. Il y a des gens qui s'en irritent et veulent de toute force retomber malades, afin de ne pas devoir leur guérison à l'esprit du docteur, mais à la toute-puissance de ses pilules.

M. LaRue est mon voisin et je vis encore ! C'est vous dire qu'il me traite en ami. Il n'a jamais consenti à me trouver malade. Il est vrai qu'il avait pour sujet un homme qui se croit toujours bien portant. Entre lui et moi, il existe un lien naturel de sympathie. Il n'aime pas à soigner et je n'aime pas à me faire soigner. Sur le terrain commun de la santé, nous pouvons toujours nous rencontrer, lui désarmé, moi réjoui. Je sens dans l'amitié qui nous unit, de sa part, une secrète et profonde reconnaissance de ce que je n'ai jamais besoin de ses soins, une joie intense de ce qu'ensemble, nous parlons de de tout, sauf de mes maux et de son art.

M. LaRue a transporté dans la littérature ses habitudes de médecin. Il aborde une thèse comme il attaque une maladie : avec la résolution d'en avoir raison. D'un

coup d'œil prompt et sûr, il se rend compte de la question, de l'état où elle est ; puis d'une plume rapide, à coups de traits pressés, il la mène à conclusion. N'essayez pas de l'arrêter : il vous donnerait un coup de lancette et vous enverrait vous faire panser ailleurs. Il ne veut pas qu'on le détourne de son but, qui est là devant ses yeux, net et brillant ; il vous punit d'une interruption comme il vous châtierait d'une critique. C'est qu'il a la conviction vive, et qu'il ne peut comprendre que dans le moment où elle le possède, elle ne vous entraîne pas aussi. C'est là la marque des esprits vigoureux. Mais M. LaRue est bon enfant, et les premières vivacités de la conviction passées, il vous pardonnera volontiers de ne l'avoir pas partagée au même degré que lui.

Esprit prime-sautier, rare talent d'ob-

servation, verve satyrique très vive, style clair, correct et du meilleur aloi : voilà l'écrivain. Comme conférencier, M. La-Rue a une diction pleine de naturel et en même temps de finesse ; il souligne parfois un peu trop, mais le trait n'en rebondit que mieux et porte en plein. Joignez à cela un faible pour l'agriculture, un amour de raison pour la médecine, la passion des sciences exactes, le goût de tout ce qui peut améliorer son sort et le nôtre, et vous avez tout l'homme. Il écrit comme il parle, nettement ; il discute comme il soigne, rondement. L'obscur, le sombre, le galimathias n'est pas son fait. S'il a fait des vers, sa prose les désavoue.

On ne voit jamais au bout de ses périodes sa pensée se balancer en cadence, ou s'élever dans un nuage vers le firmament bleu.

Il est inexorable pour le vague, et il considère les accès de poésie comme des crises de nerfs qui prennent aux jeunes gens, et dont il les faut guérir en leur faisant lire *Gil Blas* ou le *Médecin malgré lui*. C'est, par la simplicité classique de forme, le plus français de nos écrivains, le plus vieux français bien entendu, car il a le romantisme en horreur ; c'est aussi le plus canadien par l'inspiration franchement patriote. Il est avant tout de son pays, il tient à n'être que de son pays, et consentirait volontiers à ne jamais aller plus loin que l'île d'Orléans. Il a connu l'Europe cependant, il a vécu à Paris ? L'heureux homme ! il n'a rapporté du quartier Latin et du boulevard, que l'amour de l'île d'Orléans et le désir d'y cultiver le coin de terre paternel ! C'est un beau triomphe pour notre pays que de

s'être si fermement attaché un pareil esprit. Cela vous fait rougir un peu d'avoir été tenté d'être patriote plus ingrat.

HECTOR FABRE.

(*Lorsque les "21" se réunissent pour diner, ils invitent de 4 à 8 personnes dans les circonstances ordinaires. Dans les réunions extraordinaires, ce chiffre peut aller jusqu'à 16, mais pas davantage. Chaque sociétaire paie sa quote-part et celle de ses invités, qui sont eux-mêmes littérateurs ou artistes. La dépense généralement ne monte pas à plus de $2 00 par tête, mais comme nous sommes tous pauvres hères, les réunions n'ont pas lieu aussi souvent qu'on le désirerait. La littérature ne paie pas toujours ni partout. Enfin, détail à noter, lorsqu'on a mangé les plats de résistance, on commence à faire des lectures et de la musique*).

L'HONORABLE
FÉLIX GABRIEL MARCHAND

DÉPUTÉ ET EX-MINISTRE DU GOUVERNEMENT DE LA PROVINCE DE QUÉBEC, ETC. *

Un des "21" a fait une charmante biographie de l'Honorable Félix Gabriel Marchand, laquelle n'est plus en ma possession. Cependant, une phrase significative, qui peint l'homme tout entier, est

* Il a suivi la fortune politique du cabinet Joly. Nommé Ministre Secrétaire d'Etat de la Province de Québec, le 8 Mars 1878, il temba avec tous ses collègues sous le coup du vote du 29 octobre 1879.

restée gravée dans ma mémoire : "Ami de tout ce qui l'approche et bon cœur avant tout, il ignore la rancune et n'oublie jamais la grande parole de Saint-Augustin : "*in omnibus caritas.*"

L'honorable Mr. Marchand, m'inspirant une estime tout-à-fait particulière, j'ai tenu à recueillir partout où j'ai pu, tous les renseignements possibles sur sa personnalité si sympathique. A ce sentiment naturel que j'éprouve pour lui, se joint dans mon esprit la frappante ressemblance physique qu'il offre avec un éminant homme d'état espagnol, l'actuel marquis de Mos C'est la même belle prestance, la mêmc urbanité.

Je donne ci-après les différents passages concernant l'Honorable Mr. Marchand, qu'il m'a été possible de découvrir impromptu dans les publications canadiennes :

(Extrait du journal hebdomadaire illustré de Montréal, l'*Opinion Publique* du 4 avril 1879).

" L'Honorable Mr. Marchand comme écrivain occupe une place distinguée dans la presse canadienne. Il est propriétaire et rédacteur du journal le *Franco-Canadien*, publié à St. Jean.

" Il est lieutenant-colonel du 21me bataillon d'infanterie de Richelieu, qui a été en service actif pendant l'invasion fénienne de 1870.

" L'Honorablé Mr. Marchand fut élu député du comté de Saint-Jean en 1867 et a siégé sans interruption dans le parlement provincial depuis cette époque."

(Extrait du livre " Bibliotheca Canadensis " de Morgan, Ottawa, 1867).

" Marchand, F. G., poète canadien-fran-

çais. Ses compositions, qui ne manquent pas d'un certain mérite, ont paru dans la *Ruche Littéraire* (1853-54), la *Revue Canadienne* et le *Foyer Canadien.* A été depuis 1861 l'éditeur du *Franco-Canadien.*"

NOTA.—Je ferai observer que la notice qui précède, concerne l'époque où l'Honorable Mr. Marchand débutait dans la carrière littéraire.

(Extrait tiré du journal anglais de Québec, *The Morning Chronicle* du 14 Mars 1878).

" Le nouveau Secrétaire-Provincial l'Honorable Félix Gabriel Marchand, est né à Saint-Jean, province de Québec, le 7 Janvier 1832.

" En 1860, il y fonda le journal libéral du district d'Iberville, le *Franco-Canadien*, dont il a toujours été depuis ce temps là l'éditeur.

" En compagnie de feu l'Honorable juge Laberge, il organisa les volontaires du district d'Iberville, et fut promu en 1866 au grade de lieutenant-colonel commandant le 21me bataillon d'infanterie légère de Richelieu, à la tête duquel il servit sur la frontière durant les différentes invasions féniennes. En Mai 1870, il fut placé à la tête d'une brigade de volontaires, composée comme suit: *Prince of Wales regiment*, *Victoria rifles*, infanterie légère de Hochelaga (*Hochelaga light infantry*) et le 21me bataillon sus-nommé, le tout formant une masse de 1000 combattants avec lesquels il marcha au secours du colonel Osborne Smith, pendant la nuit qui suivit l'engagement d'*Eccles Hill*. Au point du jour, il débouchait à la tête de ses troupes sur le champ du combat.

" L'Honorable Mr. Marchand est aussi l'auteur de plusieurs productions littéraires, renfermant, entre autres, deux comédies : " *Fat-en-ville* " et " *Erreur ne fait pas compte* ". Le public de Québec et de Montréal a fait à ces deux pièces l'accueil le plus favorable.

" Les suffrages de ses concitoyens l'envoyèrent au parlement, où il occupe encore le même siége. Réélu avec acclamation aux élections générales de 1871, il retourna derechef au parlement en 1875, avec l'imposante majorité de 258 voix sur son concurrent. Le nouveau ministre est depuis longtemps un *whig* ferme et fidèle à son parti.

" Doué d'une figure imposante, d'une élocution facile, d'une perception rapide, toujours prêt à la riposte, l'Honorable Mr. Marchand s'assure, chaque fois qu'il parle

à la chambre, sa complète attention. Les familiers des tribunes connaissent les spirituelles saillies par lesquelles le député de Saint-Jean a maintes fois interrompu les membres de l'autre côté de la chambre, et a tourné contre eux des arguments sans réponse.

" Nous ajouterons que Mr. Marchand est directeur de la Banque de Saint-Jean."

Tels sont les différents renseignements que j'ai pu moi-même recueillir à la hâte sur la vie publique de l'Honorable Félix-Gabriel Marchand.

Je termine en disant qu'il représentera, je le crois, jusqu'à la fin de ses jours, sa circonscription électorale ; car là comme

à Québec, comme partout où il a passé, il a su, indépendamment de toute opinion politique, se rallier tous les cœurs.

J. El Conde de Premio-Real.

M. NAZAIRE LE VASSEUR *

—

"Voyez les grands ciseaux qu'il porte à sa ceinture,
C'est avec eux qu'il rogne et fait *de la coupure*."

Hélas ! LeVasseur a cessé d'écrire, de rogner et de couper ; le service civil est en train d'asphyxier un talent sympathique

* Au moment de mettre ce petit livre, ou pour mieux dire, ce petit album, sous presse, le distingué M. Louis-Nazaire-Zéphirin LeVasseur dirige le journal l'*Evénement*. Mon ami M. LeVasseur a été jusqu'à ces quelques mois, président de la Presse-Associée à Québec. Il me rappelle notre regretté Campo y Navas. Moins chauve, un peu plus jeune, plus mince, et de bien plus haute stature ; les mêmes façons, cependant, le même cœur, et les mêmes goûts. Est-ce pour ces dernières raisons qu'il m'a été sympathique, dès que j'ai eu le plaisir de faire sa connaissance quelque temps après mon arrivée au Canada ? Je confesse que oui, et je dirai de plus que M. LeVasseur m'a rendu de nombreux services officiels et personnels.

J. EL C. DE P.-R.

et vrai, qui ne demandait qu'à vivre, et les abonnés de l'*Evénement* gémissent. Le journal n'a plus qu'une demi gaîté.

Essayons de mettre cette figure dans un cadre qui lui convienne, et soyons pour elle juste, mais sévère.

LeVasseur ne se fut pas sitôt débarrassé des langes de l'école, qu'il se présenta dans le monde avec cinq ou six prénoms, dont la première lettre du dernier met fin à l'alphabet. A mesure qu'il se crut sur le chemin de la gloire, il se soulagea de son lest inutile, et il ne signe plus, Dieu merci, que N. LeVasseur.

Jeune encore, LeVasseur entre à l'*Evénement* et s'assied au fauteuil de la rédaction en général et de celle en particulier des faits-divers. LeVasseur a voulu réaliser, dans son genre, le programme qu'E-

mile de Girardin s'est une fois imposé : une idée par jour. Il a pris, lui, tâche de parler, d'une manière endoyante et diverse, comme dit Montaigne, des ribotes quotidiennes qui relèvent de la police. C'est là, on est forcé d'en convenir, un travail prodigieux. Il a fallu faire des milliers de fois des variations sur cette simple phrase : " un tel a été ramassé ivre par un *policeman* et s'est vu condamner à cinq chelins d'amende ou à cinq jours de prison." Pour présenter à ses lecteurs de tous les jours, les pochards de cette catégorie, d'une façon originale, pour arriver à trouver l'expression pittoresque et rare, il lui a fallu lire et relire les Védas, s'inspirer du Coran, qui défend de boire, fréquenter les dieux de la mythologie scandinave qui boivent beaucoup, hanter et ravager les bibliothèques, apprendre l'argot de Paris et d'autres lieux

et découvrir la liquéfaction des gaz permanents.

Pendant que le rédacteur en chef de son journal mettait de la gaîté dans la politique, lui, de son côté, en versait dans la chronique et le fait-divers, qui a été son grand triomphe. Le Vasseur y a mis un savoir-faire plus digne, moins tourmenté que celui de son fameux programme de *soulographie ;* c'est un mot que je lui restitue.

LeVasseur est bien lui-même dans la chronique et le fait-divers, en agrandissant le cadre et y mettant de fines observations, de la bonne critique littéraire et cette excellente malice parisienne que je voudrais pouvoir attraper. . . . pour la lui rendre.

Tout Québec a ri le jour où l'*Evénement* paraissait avec un petit article, fort bien troussé, ma foi, intitulé : *Vandalisme !*

Il s'agit d'enseignes enlevées par des farceurs durant la nuit et placées sur la devanture d'autres magasins, de sorte que le lendemain le libraire, avec sa vitrine pleine de *saintetés*, se trouve aubergiste, et les bijoutiers vendent du saucisson. LeVasseur ne s'arrête pas là, et il continue cette cocasse fantasmagorie, qu'il termine par une mercuriale aux farceurs. Concession à la morale publique terriblement offensée !

Le morceau et *bien d'autres* encore, sont à citer, et nous espérons qu'ils ne seront pas perdus.

C'est ainsi que LeVasseur a fait sa tâche avec tact, mesure et esprit, et quand le maître s'absentait, quatre ou cinq mois l'an, il faisait honneur à cette incomparable lame de Tolède que nous connaissons tous.

LeVasseur est soudainement devenu sérieux ; on peut citer de lui plusieurs chroniques et des suites d'articles bien écrits sur divers sujets ; en dernier lieu cependant il a fait un livre qui attend son éditeur. Je veux parler de ses articles sur l'avant-dernière exposition provinciale, si bien coordonnés, si instructifs, bourrés de chiffres, convenablement placés cependant, pour ne pas effaroucher les gens.

Quoique je reconnaisse que LeVasseur a été parfois sérieux, je suis forcé de déclarer qu'il a une manière d'écrire légère comme une cigarette, et il en fume beaucoup ; ce qui ne l'empêche pas de se mettre journellement quatre ou cinq gros bouquins sous le bras et de les promener triomphalement par la ville.

JACQUES AUGER.

L'HONORABLE HECTOR FABRE *

SÉNATEUR, ETC., ETC.

—

Journaliste à quinze ans, avocat à vingt-quatre, il n'a pas cessé depuis d'être journaliste. Le journalisme, c'est son métier, son talent, ce par quoi il vit, sa chose à lui. Il lui a sacrifié un beau jour même sa toge d'avocat. On aimera peut-être à

* Aujourd'hui, il remplit à Paris une mission diplomatique très importante, et en même temps,—toujours journaliste, comme le dit ci-dessus M. LeVasseur,—il envoie à sa feuille des correspondances qui sont de véritables chef-d'œuvres.

J. EL C. DE P.-R.

connaître dans quelle circonstance. C'était à peu près au sortir des dernières épreuves que tout étudiant en droit doit subir. Il était lancé dans la pratique ; la clientèle ne tarda pas à venir ; les écrits du jeune avocat lui ayant déjà fait un nom enviable, les bonnes gens se disaient qu'un avocat qui écrivait si bien devait nécessairement parler comme un ange. Bref, un beau matin, la première cause se fraya un chemin jusqu'à l'étude de Fabre. Il s'agissait d'un mouton qu'un bonhomme était accusé d'avoir escamoté à un sien voisin. Fabre avait toujours compté jusque là, pour faire son début dans la profession, sur un mur mitoyen. A défaut du mur, il dut accepter l'affaire du mouton. L'accusé, le bonhomme, lui conta son embarras avec un air de sincérité si profond, que Fabre, en homme de cœur,

se laissa attendrir, et s'intéressa au plus haut degré à son client ; et puis, le début était là, à faire ; il fallait emporter le morceau. En cour, malgré l'histoire attendrissante du bonhomme, Fabre se trouva en face d'une preuve écrasante contre son client, mais il mit tant d'éloquence à défendre l'accusé, que celui-ci fut acquitté séance tenante.

Au sortir du tribunal, Fabre rencontra son client qui, lui serrant les mains avec effusion, lui dit : Que puis-je faire pour vous ? vous m'avez sauvé la vie, j'avais volé le mouton.

Stupéfait de son succès, Fabre s'en alla tout droit chez lui, suspendre sa toge d'avocat dans sa garde-robe d'où il ne l'a pas tirée depuis.

C'est peut-être, grâce à cet incident,

que nous devons de l'avoir conservé exclusivement au journalisme ; depuis, que de journaux quotidiens et hebdomadaires, que de revues mensuelles ont reçu les inspirations de sa plume châtiée, spirituelle et caustique ! L'*Ordre*, de Montréal, aujourd'hui défunt, l'a eu comme rédacteur ordinaire ; le *Canadien*, de Québec, l'a compté aussi pendant quelques années dans les rangs de sa rédaction, il y a de cela environ douze ans ; le *Canadien* pouvait se vanter alors, plus que jamais, d'avoir une forme littéraire.

A l'époque où le journalisme canadien-français se remuait dans la poussière de la routine et de la vulgarité, l'*Evénement* vint faire une heureuse diversion. C'est le 13 mai 1867 que Fabre publia le premier numéro de l'*Evénement*. De l'esprit, il y

en avait plein les colonnes du journal, et de la verve tous les jours. On s'arracha la feuille, rien moins. Radieux d'un pareil succès, Fabre se mit aussi à y écrire le feuilleton, et à publier sous cette forme, une foule de nouvelles charmantes, *la Chasse aux dots*, par exemple. Il avait pour collabo—ce bon Beausoleil, créateur quelques années après du *Négociant Canadien* et du *Bien Public*, à Montréal ; tous deux ont vécu. Beausoleil s'est depuis laissé choir des hauteurs du journalisme dans le syndicat officiel. Après Beausoleil, Achintre,—cette bonne pâte d'Achintre,—qui maugréait contre l'existence tant qu'il faisait jour, puis LeVasseur, dont la spécialité fut, pendant onze ans, de corriger les calculs, les données arithmétiques du rédacteur en chef.

Le nouveau journal fit son chemin rapidement ; comme aujourd'hui encore, on ne savait pas trop quelle était sa couleur politique, mais on le soupçonnait bien de ne pas avoir trop d'aversion pour le gouvernement, qui était alors conservateur à Ottawa comme à Québec ; mais, il était si amusant, qu'on s'occupait fort peu de sa couleur. Le premier, il osa dire une foule de choses qui, parfois, ont fait demander pour lui et ses assistants l'excommunication majeure. Heureusement, les âmes timorées, scandalisées de la désinvolture du nouveau journal, n'ont jamais pu réussir dans leurs sinistres desseins : Fabre ne s'en porte pas plus mal aujourd'hui qu'alors, au contraire. Peu à peu les épidermes par trop délicats se sont acclimatés à la lecture de l'*Evénement*, qui n'a jamais eu autant de lecteurs qu'aujourd'hui. A

l'heure qu'il est, on conteste de moins en moins sa moralité ou son orthodoxie, qui, d'ailleurs, j'ouvre cette parenthèse, n'ont presque jamais été en défaut.

Qu'on me dispense de l'appeler spirituel écrivain. Fabre m'en voudrait le reste de ses jours. C'est un vieux cliché que je ne rééditerai pas. Tout le monde, d'ailleurs, le sait, Fabre tout le premier, et personne ne s'est gêné de le dire. Qu'on dise qu'il est rare de trouver une plume aussi fine, aussi élégante et aussi souple, à la bonne heure, souple surtout ; plusieurs gouvernements se sont bien trouvés de cette souplesse de plume de notre ami ; pour lui, cependant, cette qualité est loin d'avoir rapporté de l'or massif ; on ne sait pas, cependant, ce que l'avenir peut lui réserver. Un jour, il s'est réveillé sénateur, avec le titre d'honorable, un pléonasme s'il y en

a jamais eu ; en possession d'une chaise curule, bien rembourrée, où l'ont porté des convictions politiques de premier ordre, et surtout la tendresse empressée du premier ministre du Canada, alors M. McKenzie, et d'une quantité d'autres amis ; la chaise curule n'a pas assombri son humeur charmante ; il est toujours resté le gai convive, le spirituel causeur.

Je dis gai convive. En effet, Fabre a un faible ; il se pâme devant les petits plats ; lui, le plus flegmatique, le plus désillusionné des 21, aurait une attaqne d'apoplexie à l'idée de manquer un bon coup de fourchette. C'est pour cela qu'il a faim de Paris, la ville des petits plats, des bons causeurs ; Paris est son dada, il y est déjà allé en 1878, faire un séjour de trois ou quatre mois ; il y est retourné au mois d'août dernier, et y restera le plus long-

temps qu'il pourra, à moins que les petits plats n'émigrent à Londres, le pays des grands plats, ou viennent s'installer à Québec, le seul endroit au Canada où il y ait des charmantes petites "entrées," lorsque les 21 s'avisent de dîner.

Fabre a réuni en un volume les meilleures de ses chroniques ; c'est un volume que l'on achetera toujours. Les études de mœurs qu'elles renferment sont de tous les temps.

De loin comme de près, l'Honorable Hector écrit dans l'*Evénement* avec une assiduité des plus marquées, surtout depuis deux ou trois ans. Serait-il en train de se corriger de son faible pour le *dolce far niente.* Ses collaborateurs ne demanderaient pas mieux. Depuis le retour d'un cabinet conservateur au pouvoir, il fait de

la haute politique, traite les questions non sur le terre à terre de l'intérêt personnel, mais de haut, avec largeur de vues, modération parfaite. Cela lui procure la satisfaction de dire la vérité. L'opposition ne peut pas, à tout prendre, s'alarmer de ses écrits, et le gouvernement ne s'en trouve pas trop égratigné ; pour l'un comme pour l'autre, il a des rigueurs, mais aussi des douceurs qu'il ne partagera peut-être pas toujours également. S'il ne s'est pas encore décidé à brûler ses vaisseaux, c'est qu'il voulait auparavant, comme je l'ai dit, traverser la mer, une fois de plus, sain et sauf, et lorsqu'il y mettra le feu, soyez sûr que ce sera le bon moment pour lui . . . . . et pour tout le monde.

NAZAIRE LE VASSEUR.

LE MAËSTRO CALIXA LAVALLÉE

—

Musique et aérostation, harmonie et gloire militaire, violon et mitrailleuse, piano, composition, direction des balons ; tout cela sous un front immense et dénudé.

Ajoutez un quart de scalp à la base du cervelet, les cheveux roussis par le feu de l'inspiration ; deux grands yeux noirs voilés par une imagination en mouvement perpétuel, une bouche au rictus bienveillant et énergique—moustache en brosse à dent.

Ancien élève de Marmontel, il a ramassé l'épaulette de colonel sur vingt champs de bataille durant la guerre de sécession. Ex-colonel à 25 ans, il a composé un traité complet d'harmonie, vingt-quatre études de genre pour piano, un grand nombre de mélodies pour voix et pianos.

Vouant ses aptitudes de physicien à la recherche de la direction des ballons, il a écrit un cours de mécanisme, traitant toutes les difficultés techniques..... ..... du piano.

Il a réussi dans tout ce qu'il a tenté ; aérostier, il s'élève par son talent et il transporte les autres jusqu'à l'extase presque divine. Lavallée est né maître : la grande cantate qu'il a écrite naguère et l'opéra en quatre actes qu'il achève, élèveront à son génie un nouveau jalon sur la route de la gloire.

VICTOR BAZERQUE.

LE CHEVALIER

CHARLES BAILLAIRGÉ

INGÉNIEUR CIVILE, ETC.

—

C'est une des illustrations canadiennes.

A l'âge de 17 ans, il construisait une voiture à vapeur à double machine, avec laquelle il parcourait Québec et ses environs, jusqu'à ce que force lui ait été de s'en désister pour ne pas jeter l'épouvante parmi les chevaux qu'il rencontrait sur son passage. Le même mécanisme sert aujour-

d'hui à *propulser* dans le voisinage des Trois-Rivières une embarcation fluviale.

A 21 ans, M. Baillairgé recevait son diplôme d'arpenteur-géomètre et était admis à la pratique de l'architecture et du génie civil en 1848, à la suite d'un cours d'études classiques et scientifiques au Séminaire de Québec, et d'un apprentissage de cinq années sous feu M. Thomas Baillairgé, architecte et sculpteur, descendant de M. T. F. Baillairgé, architecte et sculpteur aussi, auteur des statues, etc., à l'intérieur de la basilique de Québec.

Plusieurs des principaux édifices du pays ont été érigés d'après ses plans et devis ; entr'autres, l'église de Ste. Marie de la Beauce qui est très admirée. La salle de musique de Québec, qui sert en même temps de théâtre et de salle de bal, fait preuve de son talent. Les vastes édifices

de l'université Laval ont été érigés sous sa direction, et au sujet de l'église de l'Hospice de la Charité, M. de Fenouillet qui, venant d'Europe, pouvait en parler avec compétence, s'exprimait comme suit dans le *Journal de Québec*, dont il était alors rédacteur : " .....
" Mais ici le génie de M. Baillargé, l'ar-
" chitecte, se révèle dans une conception
" où l'audace s'unit à la grâce.....
' Nous ne décrivons pas la chapelle, qui
" est,—si nous osons nous servir de cette
" expression mondaine,—la plus jolie pe-
" tite bonbonnière que l'on puisse trouver
" dans le Nouveau Monde. Nous nous
" contenterons de recommander à ceux
" qui iront la visiter, de rendre un tribut
" d'éloges bien mérités à l'artiste qui a
" conçu l'idée ingénieuse des chœurs su-
" perposés, situés de chaque côté du sanc-

" tuaire. Avec leur colonnes élégantes,
" leurs gracieux ornements et ce clair-
" obscur dans lequel ils apparaissent
" comme dans un lointain infini, l'artiste
" est parvenu à leur imprimer un cachet
" d'originalité, et à donner au fond de ce
" petit bijou d'église l'apparence de l'im-
" mensité d'une cathédrale.

En 1856, M. Baillargé était nommé membre du "Bureau des Arpenteurs" dont il est aujourd'hui le président. Toujours à l'affût de ce qui intéresse la jeunesse et renseigne les masses, de 1848 à 1856, il employa ses loisirs à faire des conférences publiques dans l'ancienne chambre d'assemblée, et ailleurs, sur l'astronomie, la lumière, la vapeur, les machines à vapeur, la pneumatique, l'accoustique, la géométrie, l'atmosphère et—une foule d'autres sujets sous le patronage de l' "Institut Ca-

nadien " de Québec, ou sous les auspices de la " société littéraire et historique ", de la même ville, et d'autres sociétés savantes.

En février 1860, la situation de géomètre—hydrographe du hâvre de Québec lui fut offerte par les commissaires du hâvre, et il occupa cette honorable charge pendant plusieurs années.

En 1861, il fut élu vice-président de l'association des architectes et ingénieurs civils du Canada.

En 1863, on le proposait à la construction des nouveaux édifices parlementaires à Otttawa, avec des appointements de $4,000 par année.

En 1866, il écrivit son traité de géométrie et de trigonométrie rectiligne et sphérique. Cet ouvrage lui a valu l'ap-

probation et les félicitations d'un grand nombre de spécialités et de savants.

En 1871, M. Baillargé publia son "Tableau stéréométrique," avec la clé du tableau dans les deux langues, française et anglaise. Cette découverte devait mettre le sceau à sa réputation et le combler d'honneurs.

L'année suivante, le ministère de l'Instruction publique du Nouveau-Brunswick, fit demander ce tableau afin d'en prescrire l'usage dans toutes les écoles de la province.

En avril 1872, l'auteur reçut une sympathique adresse signée par l' "Ecole des arts et métiers de Québec"; elle était accompagnée d'une superbe pièce d'argenterie avec inscription.

En avril 1873, le tableau Baillairgé

fut adopté par le couvent des Ursulines, et les autres couvents de filles de Québec et des environs.

En 1873, M. Baillairgé était fait membre titulaire de la "Société de vulgarisation pour l'enseignement du peuple en France."

En septembre de la même année, le ministère de l'Instruction publique de la province de Québec, approuvant son système de stéréométrie et ses ouvrages sur les mathématiques, en recommanda l'adoption dans toutes les écoles.

Le 4 janvier 1874, lui étaient décernés au Palais de l'Industrie, Paris, (exposition universelle et internationale de 1873–74,) un diplôme d'honneur, ainsi qu'une médaille en bronze pour la formule qui accompagnait le susdit tableau.

Le 10 mars suivant, M. Baillairgé fut diplômé et médaillé par la "Société na-

tionale d'encouragement de Paris " pour tout le bien que sa découverte pouvait faire à la cause de l'éducation.

Le 16 du même mois, alors qu'il se trouvait à Paris, où il avait été invité pour l'occasion, il reçut de la " Société libre pour le développement de l'instruction et de l'éducation populaires ", au grand conservatoire national des arts et métiers, une médaille d'honneur en vermeil avec diplôme pour ce même tableau stéréométrique. De plus on lui décerna ce même jour une médaille, le " prix Philippe de Girard " fondé par madame la baronne de Pages, petite fille du célèbre inventeur de la mécanique à filer le lin.

Le 19 avril 1874, le marquis du Planty écrivait à M. Baillairgé : " Vous êtes fait " membre honoraire d'une des premières " sociétés de ce continent, — celle des

" sciences industrielles, arts et belles-
" lettres de Paris,—pour votre invention
" remarquable. "

Le 11 juillet 1875, il reçut de la "Société Confucius, de France."—fondée à Bordeaux en 1873,—une médaille en vermeil avec diplôme, pour sa formule sur l'étude pratique de la mesure des solides de toutes formes.

En décembre 1875, il fut nommé membre titulaire de la "Société centrale des architectes de France."

En juillet 1876, membre titulaire aussi de la susdite "Société Confucius"; et enfin le 20 avril 1876, il reçut un diplôme honorifique de l'université Laval, lui conférant le degré de maître ès-sciences.

On voit que M. Baillairgé a été l'objet

des plus flatteuses approbations au Canada comme à l'étranger.

Le $\frac{14}{26}$ février 1877, le ministre de l'Instruction publique de St. Petersbourg (Russie), lui écrivit que " reconnaissant " l'inconteslable utilité du tableau sté- " réométrique, il éprouve un plaisir tout " particulier à joindre aux suffrages des " savants de l'Europe et de l'Amérique " sa complète approbation, en informant " l'auteur que le susdit tableau, avec toutes " ses applications, sera recommandé aux " écoles primaires et moyennes, pour en " compléter les cabinets et les collections " mathématiques, et inscrit dans les cata- " logues des ouvrages approuvés par le " ministère de l'Instruction publique."

Dix huit mois plus tard, le même ministère, après avoir fait l'essai de l'œuvre de M. Baillairgé, l'imforma que ce départe-

emnt avait introduit le nouveau systême de toisé dans les écoles polytechniques de l'empire russe."

Plusieurs décorations étrangères et des médailles d'honneur ont été depuis décernées à M. Baillairgé par certains gouvernements et diverses sociétés savantes de l'Europe, mais il serait trop long de les énumérer ici.

Actuellement et depuis douze ans, M. Baillairgé est ingénieur des ponts et chaussées de la cité de Québec, architecte de ses édifices publics, arpenteur-géomètre de la ville et ingénieur de l'aqueduc. Il continue à donner de temps à autre des conférences publiques sur la géométrie appliquée au dessin iudustriel, et sur d'autres sujets d'un grand intérêt et d'une utilité générale.

Sa dernière œuvre, la terrasse Dufferin " qui n'aura rien de comparable à elle dans le monde entier," a dit le noble Lord,* ne fera pas défaut à la réputation d'architecte et d'ingénieur qui lui est déjà depuis longtemps acquise, et ses conférences variées, ses écrits et correspondances, avec le travail biographique qu'il a lu l'autre

* Le Comte et la Comtesse de Dufferin, dit Mr. Oliver dans sa récente brochure, "*Guide to Quebec City*" ont toujours montré une préférence marquée pour cette ville, en y résidant aussi souvant que possible et y faisant leur demeure de la vieille citadelle.

Le même écrivain ajoute : "les habitants de Québec ne sauraient remercier Lord Dufferin avec trop de ferveur de l'intérêt qu'il a pris dans la prospérité de leur cité, et de la vigueur avec laquelle il a contribué à lui rendre sa physionomie de ville de l'ancien monde, de manière à faire ressortir les avantages de sa position naturelle et les vues magnifiques qui l'environnent."

Je ne saurais, en effet, dire trop de bien de cette terrasse, d'où le spectateur embrasse un horizon qui rivalise avec les plus beaux du monde.

Quant à mes amis Lord et Lady Dufferin, j'ai publié en 1878, dans la feuille espagnole : "*Las Novedades,*" de New-York, une esquisse de leurs sympathiques personalités. Mais il y aurait tant de bonnes choses à ajouter sur leur compte, que je n'en finirias plus si je voulais dire d'eux tout le bien que j'en pense.

soir en présence des "21", font preuve aussi que, même sous le rapport littéraire, il est de taille à lutter avec d'assez forts jouteurs.

Voici ce qu'un de nos amis ajoute au sujet de l"éminent architecte et ingénieur :

" Son front s'est dénudé au contact des " couronnes. Chevalier de plusieurs or- " dres, avant de l'être par décret de chan- " cellerie, il avait déjà été armé tel par les " dames canadiennes. Les logarithmes " n'ont pas encore réagi sur cette organi- " sation vigoureuse, et malgré les myri- " ades de chiffres qui ne cessent de vol- " tiger autour de son crâne de bénédictin, " il n'est pas pour cela d'humeur plus " morose " : le chevalier Charles Baillairgé sait toujours, en effet, rester gaulois, par la répartie, et au besoin, par la chanson.

J. El conde dePremio-Real.

(*Les* "21" *restent toujours vingt et un ; mais il arrive quelquefois que l'un d'entre eux change de résidence, et dans ce cas, il passe dans la catégorie des membres correspondants, et on le remplace par un résident. M. Fréchette, par exemple, le printemps dernier quitta Lévis, près Québec, pour prendre la direction d'un journal politique de Montréal, et fut remplacé par M. Curran*).

M. LOUIS-HONORÉ FRÉCHETTE

EX-DÉPUTÉ DE LÉVIS À LA CHAMBRE DES COMMUNES, ETC., ETC.

—

Parmi les littérateurs canadiens de la génération actuelle, il en est peu qui aient obtenu une célébrité aussi grande que Fréchette. Depuis une quinzaine d'années que son nom est sur l'affiche, il a été tour à tour poëte, littérateur, polémiste, tribun populaire et législateur. Poëte,

ses chants ont été appréciés favorablement par les célébrités du Parnasse français, * qui le reconnaissent comme un des leurs ; littérateur, il a semé un peu partout les fleurs de sa rhétorique et l'exubérance de son imagination ; polémiste, il est à la tête de quelques centaines de pages, dans lesquelles le sel et le bois vert ne manquent pas ; tribun populaire, ses accents passionnés et convaincus ont failli causer une révolution à Lévis ; législateur, il a concouru—par son vote—à toutes les grandes mesures des deux derniers parlements et spécialement à l'abolition du double mandat.

J'ignore à laquelle de ses diverses facultés il donne la préférence ; mais, quant à moi, si j'étais le dispensateur de la gloire,

* Victor Hugo entr'autres.—J. El C. de P.-R.

ce serait à titre de poëte que je lui donnerais son passe-port pour les générations à venir, en compagnie de Lenoir et de Crémazie.

Les productions lyriques de Fréchette ne sont pas nombreuses, * mais elles sont d'une rare perfection ; c'est un ciseleur.

* Cependant elles occupent cinq volumes : "*Mes Loisirs*", *La Voix d'un Exilé*", "*Pêle-Mêle*", "*Les Oiseaux de Neige*" et "*Fleurs Boréales*".

Le dernier a été tiré à Québec,—à trente exemplaires seulement —en 1879. L'auteur a bien voulu, en souvenir de nos bonnes relations, me faire hommage d'une de ces trente copies, qui n'ont vu le jour, si je ne me trompe, qu'après la présente biographie du grand poëte canadien, écrite par M. Blumhart avec tant d'élégance.

L'avant derniére poésie du volume de M. Fréchette, intitulée "*Pêle-Mêle*", justifie pleinement l'appréciation si judicieuse que M. Blumhart formule dans le paragraphe final de ce même portrait, sur le changement apporté dans la manière du poëte par les joies du foyer domestique. Cette poésie qui est adressée par M. Fréchette à sa femme, se termine, en effet, par ces trois vers qui en disent plus long que tous les discours :

"Cette étoile, aujourd'hui, c'est ton sourire d'ange,
O femme ! et pour payer ce bonheur sans mélange,
C'est encore trop peu que vingt ans de douleurs ! "

J. El C de P-R.

Quand sa muse s'inspire des grandes époques de notre histoire, comme dans Jolliet et Papineau, ou qu'il immortalise les tribus indigènes qui donnèrent l'hospitalité à Cartier, il trouve des accents qui font vibrer la fibre la plus sensible du cœur canadien.

La facture du vers de Fréchette est toujours brillante et pompeuse, le dernier vers de la strophe est le dernier coup de tambour de l'orchestre ; on sent l'exubérance lyrique aux prises avec ce lis de Procuste qu'on nomme le mètre. Tant qu'il lui reste quelques vers à écrire, il donne carrière à la folle du logis, il cotoie la rive ; mais arrivé au but, souvent, faute d'avoir ménagé son espace, il est obligé par un suprême effort, de franchir l'obstacle d'un seul bond, et de condenser sa pensée dans son dernier vers.

Fréchette s'est retiré de la politique, ou plutôt la politique s'est retirée de lui. Ce métier de forçat qu'on appelle pompeusement "représentant du peuple," n'allait guère à sa nature rêveuse de poëte. Entre les solliciteurs ennuyeux qui vous assiégent et les chefs qui vous traitent du haut de leur grandeur, une nature d'artiste ne peut que s'amoindrir, en devenant bourgeoisement égoïste. Il a complètement rompu avec elle pour se livrer à la poésie et à la littérature; tout le monde y gagnera.

Au physique, Fréchette est taillé comme un Hercule et beau comme un Adonis. Sa parole est vibrante, son caractère superbe, son geste plein d'autorité. Avec les solliciteurs, il est brusque, entier et un peu cassant, comme il convient à un homme à fortes convictions. Ces défauts

qu'on lui reproche seraient des qualités dans un autre milieu ; mais ici, chez un homme politique, c'est un anachronisme et il faut bien qu'on en glose. Notre courtoisie un peu mielleuse couvre trop souvent la ruse et l'hypocrisie, nous n'avons plus le franc parler de nos pères : on était moins poli mais plus honnête.

En résumé, Fréchette est une organisation d'élite. Son talent, mûri par l'étude, l'expérience, les déboires de la vie publique et les voyages, s'est épuré de cette note acerbe et aiguë qu'on remarquait avec peine dans ses premières productions. Aux douces lueurs du foyer domestique, le farouche démocrate s'est notablement adouci. C'est le temps pour lui de produire un chef-d'œuvre.

William-Edmond Blumhart.

L'HONORABLE

JOSEPH ADOLPHE CHAPLEAU

PREMIER MINISTRE DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

ETC., ETC., ETC.

—

Il y a douze ans, c'était en 1867, s'ouvrait la session du premier parlemeut de la province de Québec. Un tout jeune homme, avocat de Montréal, élu, par acclamation, député du comté de Terrebonne, proposait l'adresse en réponse au discours du trône. Sa réputation d'ora-

teur l'avait devancé à Québec. Dans maintes causes célèbres, il avait, à Montréal, remporté de ces succès qui lui ont fait la réputation du criminaliste le plus distingué du pays. On nous l'avait tant vanté que nous avions le droit d'attendre beaucoup de lui. Il se leva. Tous les regards se portèrent sur cette figure pâle, fièrement encadrée d'une longue chevelure noire, depuis devenue légendaire. Chacun admirait son visage expressif, ce regard si profond et si spirituel qui annonçait une vive intelligence, un caractère supérieur. Lui, dans le silence solennel, laissa tomber les premiers mots de son exorde avec cette voix à la fois vibrante et sympathique qui empoigne aussitôt l'auditoire. Et, pendant près d'une heure, il nous tint sous le charme, nous enlevant avec lui dans ces hautes

sphères de l'art oratoire où règne l'enthousiasme. On ne nous l'avait pas surfait, M. Chapleau était orateur.—Voilà un futur ministre, disait-on dans les couloirs, au sortir de la séance.

Cinq ans s'écoulèrent, pendant lesquels le jeune député brilla au premier rang dans les luttes parlementaires, tout en se formant à la tactique sous les ordres de vieux et habiles vétérans politiques comme Sir George Cartier, et les Honorables MM. Langevin et Chauveau. En 1873, l'honorable M. Ouimet, alors premier ministre, tant pour reconnaître les services de M. Chapleau que pour s'appuyer des qualités du brillant jouteur, lui offrit le portefeuille de solliciteur-général, que celui-ci acceptait le 27 février. Il avait trente-deux ans.

Dans l'été de 1874 éclatait cette fa-

meuse affaire des Tanneries dont les malins voulaient à tout prix faire un scandale. Le ministère Ouimet, qui ne tenait pas tant au pouvoir que l'honorable M. Joly et ses collègues nous ont paru le faire en ces derniers temps, s'empressa de résigner en demandant une enquête vigoureuse sur ses actes, et l'on forma une autre administration sous laquelle le ministère Ouimet fut parfaitement exonéré de tout blâme par les chambres.

La présence de l'honorable M. Chapleau était trop précieuse dans un cabinet pour qu'on ne lui fît pas place immédiatement, et, le 27 janvier 1876, il devenait secrétaire-provincial. Son influenee ne devait plus alors que s'accroître. Malgré son jeune âge, il avait déjà su se faire accepter comme l'un des chefs du parti conservateur, et par la force de sa parole et par

la sûreté et la profondeur de ses idées, lorsque la tempête du 2 mars se déchaîna.

Un homme doué d'autant d'énergie que d'audace nous avait été envoyé par le ministère, alors libéral d'Ottawa, afin de pulvériser et balayer le parti conservateur à Québec. Le coup ne se fit pas attendre, et le 2 mars 1878, le ministère de l'honorable M. De Boucherville était brusquement poussé à la porte avec un sans-gêne et une vigueur tout à fait démocratiques.

Alors commença une lutte à jamais mémorable. Qui allait la diriger du côté des conservateurs ? Jusque là, M. Chapleau avait bien fait preuve de qualités brillantes et comme orateur et comme ministre ; mais, avait-il toutes les capacités d'un chef de parti, surtout dans des circonstances si critiques ? Il s'était bien

montré bon lieutenant, mais allait-il se révéler grand général ? Personne, certes, ne doutait de sa bravoure, mais avait-il assez de tactique pour profiter de tous les avantages que lui offrirait le champ de bataille et pour déjouer les ruses et les manœuvres de ses adversaires ? Avait-il en lui ce fluide sympathique qu'un grand homme de guerre communique à ses soldats et qui les fait suivre bravement leur chef jusqu'à la victoire ou jusque dans la mort ?

Le combat s'engagea ardent, impitoyable, incessant. Et, pendant vingt mois, on le vit, ce jeune officier devenu général, pendant vingt mois on le vit sur la brèche, avec ses hardis compagnons, toujours bataillant, ne reculant certes jamais, et jamais ne laissant à l'ennemi ni paix ni trève. Quand le soleil n'éclairait plus la

bataille, on combattait dans la nuit, et du soir au matin, durant des séances de vingt quatre heures ; et toujours on apercevait ce chef indomptable entouré de ses vaillants et les animant, de la voix et de l'exemple, à redoubler d'ardeur.

Oh ! ce fut une belle et fière mêlée, et dont les clameurs retentiront au loin dans notre histoire !

Pour bien connaître M. Chapleau, pour approfondir son talent, il faut l'avoir vu plaider en cour. Comme il sait pénétrer dans les plus intimes détails d'une cause ardue ! Et que de ressources inattendues lui offre son esprit délié ! En vain le témoin aux abois essaie-t-il de se soustraire à cette logique inexorable, à cette habile déduction des faits qui préside à son examen, il faut bientôt céder

et s'avouer vaincu dans une lutte où l'avocat éminent l'emporte de toute la force de sa rare intelligence et d'une adresse, d'une science consommées. Or, après le célèbre coup d'état du 2 mars, l'honorable M. Chapleau avait à plaider un fort sérieux procès, et à lui, qui, dans sa carrière de criminaliste, avait sauvé une trentaine d'accusés, incombait maintenant la tâche d'en faire condamner tout autant, cette fois pour un délit politique, il est vrai. Les avons-nous assez vus balbutier, s'empêtrer dans leurs réponses, ces accusés d'un autre genre dont il était chargé de prouver la culpabilité ! Et l'on sait que ceux-ci n'étaient pourtant pas les premiers venus, qu'ils savaient fort bien se défendre et que s'ils ont dû s'avouer vaincus, ce n'a pas été sans une longue et vigoureuse résistance !

Il y a huit jours, l'honorable M. Chapleau, victorieux, tout rayonnant de son noble et grand triomphe, du haut de ce rocher de Lévis, d'où il avait, vingt mois auparavant, jeté son premier cri de défi, entonnait, de sa voix mâle et fière, l'hosanna de la victoire, Et tout un peuple enthousiaste d'acclamer avec des transports dont les échos vibrent encore dans le pays.

Modéré dans son triomphe comme il convient à tout vainqueur généreux, l'honorable M. Chapleau, devenu premier ministre, prêche la conciliation et la paix. Il l'a dit carrément, loyalement, sa politique est une politique d'apaisement. Ce qu'il veut, c'est l'union des gens modérés, c'est, avant tout, la prospérité de la province. La lutte formidable qu'il vient de mener si glorieusement à bonne fin, il fal-

lait la faire et il l'a vaillamment soutenue et conduite. Mais, maintenant qu'elle est terminée, ce qu'il veut, ce qu'il doit vouloir, ce sont la paix avec la prospérité renaissante, c'est pour notre population rassasiée, dégoutée de tant de luttes acrimonieuses et stériles, le repos dans l'ordre constitutionnel rétabli et sous un gouvernement fort et respecté.

Voici donc l'honorable M. Chapleau premier ministre de sa province, et il n'a que trente huit ans ! On voit qu'il n'a pas perdu son temps. Aussi, en peut-on, en doit-on augurer qu'il ne peut plus s'arrêter en aussi beau chemin. Il est de ces prédestinés qui ont au front une flamme qui les guide et en eux une force qui les pousse vers les grandes choses dans des voies où le vulgaire ne saurait les suivre. Il est un de ces privilégiés qui sont ap-

pelés à tenir dans leurs mains l'avenir d'un pays et qui s'en vont triomphalement poussés par la fortune, renversant, écrasant tous les obstacles qui se dressent sur leur route.

Doué de toutes les belles qualités d'un homme vraiment supérieur, éloquent, intelligent au possible, diplomate, insinuant, tont rempli de ce fluide magnétique qui fascine, charme, entraîne à sa suite ceux qui l'approchent, il a, de plus, ce bonheur qui accompagne les grands hommes d'état. Ses chances répondent à ses aspirations. Ce qu'il désire lui advient. Il le sait et croit en son étoile, dont il est sûr que rien ne peut arrêter la marche. Et confiant en l'avenir qui lui sourit avec tant de grâce, il se dirige fièrement vers le but qu'il s'est proposé, voulant, de toutes les forces de son âme, le bien-être, le dévelop-

pement de son pays, et aspirant, quant à lui, à la satisfaction suprême du devoir accompli, comptant sur le respect, et peut-être, plus au fond de lui-même,— il en bien le droit—sur l'admiration de ses contemporains.

JOSEPH MARMETTE.

M. JACQUES AUGER

SYNDIC OFFICIEL, ETC.

—

Québec, Canada, le 21 décembre 1879.

A Son Excellence M. le Comte
de Premio-Real,
etc., etc. etc.

Monsieur le Comte,

L'autre jour, je vous parlais d'un de mes amis, Jacques Auger, le seul des "21" que je connaisse intimement, lorsque vous me dîtes : ne pourriez-vous écrire tout le

bien que vous pensez de lui ? Je vous répondis : M. le comte, l'entreprise est risquée, car le personnage en question est un peu ombrageux et n'aime pas à voir les autres s'occuper trop de sa personne. Mais, réflexions faites, je me suis décidé à vous adresser, à l'insu de M. Auger lui-même, ces quelques lignes. Puissent-elles vous procurer la même satisfaction que j'ai eue à les écrire !

Les voici :

Tête de penseur et de poëte, il faut savoir qu'il est syndic officiel pour s'en douter. Front haut, crane ovale, barbe et cheveux noirs, regard ardent et sérieux, le feu d'un latin, couvant sous une expression austère, voire même puritaine.

Fait de sa vie deux parts bien distinctes ; liquidations et poésie, procurations

et critique transcendante, hypothèques et philosophie. Une fois sorti de son bureau de la rue Saint-Pierre, il sait entrer dans ce monde charmant de la fantaisie littéraire, dont l'immense majorité des syndics n'a jamais franchi le seuil.

A publié trop rarement quelques sonnets qui expriment, sous une forme élégante et facile, les aspirations d'une âme éprise de l'idéal et la mélancolie des pays du nord. Fait paraître encore de temps à autre dans les journaux de Québec, des lettres où il taille des vestes aux corbeaux politiques, qui pullulent sur toute la surface du Canada plus encore qu'ailleurs (exception faite des Etats soi-disant Unis.)

Connait l'idiome de Pétrarque et celui de Shakspeare, a rendu en vers gracieux une ode du premier, un sonnet du second.

Traduit au besoin la langue de Cervantes. On se demande, comment, dans une vie aussi occupée que la sienne, il a pu trouver assez de loisirs pour acquérir tant de connaissances.

Plane au dessus des préjugés vulgaires et s'éprend de toutes les nobles causes. Vous sentez sa nature d'artiste vibrer d'enthousiasme en présence du grand et du beau, frémir d'indignation devant tout ce qui est petit et bas.

Son âme toute française a pleuré amèrement les malheurs de la France, applaudit à son relèvement et s'inquiète de son avenir. Nos joies sont ses joies, nos triomphes ses triomphes, nos défaites ses défaites.

Grand liseur devant l'éternel, il a eu le courage d'absorber au trois quarts l' " *An-*

tigone" de Ballanche : il n'est au pouvoir d'aucun mortel de digérer toute la pièce.

Auger a une préférence marquée pour les écrivains modernes et surtout pour les romantiques.

Toujours courtois, dans sa polémique, il ne prend point vis-à-vis de ses adversaires cet air de cuistre parlant "*ex cathedra*," qui rend si déplaisant même le vrai mérite.

Lecteur assidu de la *Revue des deux Mondes*, fanatique adorateur de Sainte Beuve, c'est un véritable européen, né par hasard sur la terre canadienne qu'il n'a cependant jamais quittée.

Il fût devenu homme de lettres, si la destinée l'eût fait naître en Europe.

Excellent père de famille, il faut le voir s'improviser chef d'orchestre, et conduire

avec maëstria l'exécution d'une romance italienne que les enfants chantent en chœur avec accompagnement de violoncelle joué gracieusement par l'ainé. Jacques Auger adore la musique et entonne à l'occasion une de nos chansons françaises. Ceux qui le considèrent comme sentant un peu le roussi seraient surpris de l'entendre célébrer avec Pierre Dupont :

Ce Dieu d'harmonie et de beauté
Par qui le sapin fut planté.

Il est casanier et s'arrache difficilement à ses dieux lares.

Jaloux de sa fière indépendance, il n'est pas allé au devant de sa charge, sa charge est venue au devant de lui.

Cet homme charmant et sympathique à tous ceux qui le connaissent bien, n'a qu'un défaut—pour un syndic—il est désintéressé.

Le caractère bon enfant de M. Auger a permis à l'un des "21," écrivain canadien français des plus distingués, de retracer une anecdote exhilarante dont mon ami a été le héros. Vous me l'avez raconteé l'autre jour, M. le comte, et chaque fois que je me la rappelle, je ne cesse d'en rire. Ceux des "21" qui ont assisté à la lecture de cet épisode, ne l'ont certainement pas oublié non plus.

Qui pourrait en effet, sans tomber dans un accès de gaîté folâtre, se représenter un syndic pleîn de gravité et dans l'exercice de ses fonctions officielles, obligé pour sauver sa vie, de roucouler avec accompagnement de piano la chanson du beau Dunois. Je me souviens parfaitement de la chose telle que vous me l'avez répétée.

Il me semble encore le voir entrer chez ce personnage auquel les abus alcooliques

donnaient des accès de frénésie : sans la lumineuse idée de la fille du quidam qui le pria instamment de chanter, c'en était fait de ce parangon des officiers civils. Il fit bien de profiter d'une distraction de son homme pour gagner la rue d'un bond.

Tout en allant chez vous par un froid à rendre malades les ours de la Sibérie, je songe avec mélancolie, M. le comte, qu'il serait fort agréable de pouvoir, sur un navire en train de chauffer, faire écho aux accents de l'ami Auger et de la reine Hortense, en modulant des variations sur le chant

" Partant pour la Syrie "

Veuillez agréer, M. le comte, les assurances de mon sincère dévoûment,

FRÉDÉRIC DE KASTNER.

M. FAUCHER DE SAINT-MAURICE

(Narcisse Henri Edouard). *

—

Voir page 109 de mon "Voyage sentimental sur la rue Saint-Jean."—Québec, 1879 (1ère édition, épuisée).

HUBERT LARUE.

* A propos de cet homme de talent et d'autres écrivains remarquables d'origine française, le "*Morning Chronicle*" vient de faire paraître ces lignes :

" Nous admirons l'honnête et audacieuse chevalerie de la vieille " France, et nous professons la plus haute estime pour les des- " cendants de ces aventuriers intrépides qui apportèrent à travers " l'Océan, sur les rives de notre grand fleuve, les gloires monar-

" chiques, que le temps n'a point obscurcies malgré la longue
" période qui nous en sépare. La splendide intelligence des
" canadiens-français est l'écho des cercles lettrés de la France
" actuelle. GARNEAU, FAILLON, FERLAND, CASGRAIN, DE SAINT-
" MAURICE, LARUE, FRÉCHETTE, MARMETTE, SULTE, LEGENDRE,
" TURCOTTE, LE MAY, etc., sont pour nous tous des noms
" familiers. Ils sont comme le miroir qui réfléchit le pouvoir
" intellectuel du Bas-Canada. La France d'outre-mer les
" classerait dans ce groupe littéraire représenté par les GAU-
" THIER, les DE MUSSET, les BÉRANGER, les THEURIET, les DAUDET :
" FERLAND a écrit avec l'exactitude de THIERS, GARNEAU est
" aussi national que GUIZOT, l'abbé FAILLON aurait pu rivaliser
" avec HENRI MARTIN. "

J. EL C. DE P.-R.

AHATSISTARI

Tête carrée, taille athlétique, jarret d'acier, œil reflétant les profondeurs agrestes des bois.

Colonisation et pédagogie, lyrisme et linguistique, sentiment de la nature et précision technique, tout cela,—dirait M. Bazerque,—sous de longs cheveux noirs.

Chef honoraire des Hurons de Lorette,* le sang des anciens maîtres du continent américain se mêle dans ses veines à celui des fils de Saint-Louis. Son nom indien, Ahatsistari, signifie "l'homme qui n'a pas peur." Sa fière contenance est d'accord avec ce nom expressif.

Directeur du département de l'inter-

* M. LeMoine, grand fouilleur d'antiquités concernant Québec, mais pour lequel je ne puis avoir, à part cela, aucune sympathie, dans son livre *Historical notes of the environs of Quebec*, m'apprend qu'Ahatsistari lui-même a dit :

"Les Hurons sont divisés en quatre familles ; celle des *cerfs ;* celle des *tortues ;* celle des *ours ;* celle des *loups*. C'est la ligne maternelle qui décide de la parenté des enfants. Ainsi le grand chef, François-Xavier Picard—*Tahourenché*—est un cerf et son fils Paul est une tortue, parce que sa seigneurie Madame Tahourenché, est une tortue ; ce qui ne l'empêche nullement d'être une femme gracieuse, polie et aimable. Chaque famllle a son chef ou capitaine de guerre. Il est élu au choix. Les quatre capitaines de guerre choisissent deux chefs du conseil ; les six réunis nomment un grand chef, pris parmi eux-mêmes ou parmi les chefs honoraires, suivant qu'ils le jugent à propos."

N'ayant pas sous la main l'original français, ce qui précède entre guillemets a été traduit du livre sus-mentionné de M. Le Moine, écrit en anglais.

prétation des langues à l'assemblée législative de Québec, et prolifique par nature dans le champ de l'intelligence comme dans tout autre, il a publié un cours gradué de lectures à l'usage des jeunes générations. espoir du Canada. Mais son chef d'œuvre est l'opuscule sur la colonie de Metgermette, dans lequel sa plume peint avec amour les magnificences de la nature canadienne et la solennité de ses forêts.

Si Ahatsistari a la compréhension des beautés de son pays, l'énergie et les jarrets qui distinguaient ses aïeux indiens, il en a aussi la méfiance pour tout ce qui est étranger : j'en suis un exemple, car malgré nos bonnes relations, il semble éprouver pour moi un certain éloignement : l'éloignement instinctif que le descendant de Hernan Cortés et de Roldan-Dávila

doit inspirer à celui d'un des plus illustres sauvages de cette portion de l'Amérique du Nord. Il ignore une chose, le malheureux ! Non seulement je descends, non par des collatéraux, mais en ligne directe, * des deux célèbres conquérants espagnols, mais encore je me trouve par un jeu de la destinée, avoir un bisaïeul et un aïeul paternels qui sont nés dans le Nouveau-Monde (Pérou). Et cependant, malgré cette dernière circonstance, je ne suis pas, —Dieu le sait bien,—je ne suis nullement *munroïste.*

J'apprends à l'instant que le jury de l'exposition internationale, à Paris (1879),

(*) Je ne tiens pas à faire connaître au monde mes ancêtres et n'ai jamais eu le temps de m'occuper de mes origines, mais je crois au témoignage d'un de mes beaux-frères, homme studieux et chercheur. Obligé, comme je le suis, depuis une vingtaine d'années, de vivre hors du sol de la patrie, et loin par conséquent des archives de la famille, je m'en rapporte à sa science et à sa patience en tout ce qui concerne mon arbre généalogique.

vient d'accorder à Ahatsistari un diplôme et une médaille d'argent pour son cours gradué de lectures. Bien qu'il pratique, lorsqu'il s'agit d'étrangers, la maxime troyenne "*timeo danaos et dona ferentes*," j'espère que ces récompenses si bien méritées,—je le dis *bona fide*,—lui seront agréables.

En terminant cette légère esquisse, je dois déclarer ingénument que le sauvage Ahatsistari est un homme des plus civilisés et pas du tout tel qu'on pourrait se le figurer en Europe. Lorette, * dont je parle au commencement de cet article, est un village qui, après tout, offre d'assez grandes analogies avec les autres villages canadiens. Les habitants s'habillent en général comme les paysans d'origine française.

* A neuf milles de Québec.

Il n'existe plus guère aujourd'hui de Hurons purs. Ceux qu'on désigne sous ce nom ont presque tous du sang européen dans les veines. C'est ce qui a inspiré à un grand homme, à un illustre historien. feu Françoîs-Xavier Garneau (décédé à Québec le 3 février 1866), une poésie célèbre— " Le dernier Huron; " — poésie reproduite par Ahatsistari et avec laquelle il termine le cinquième livre du dit cours gradué de lectures.

En voici la première strophe :

" Triomphe, destinée ! enfin, ton heure arrive
O peuple ! tu ne seras plus.
Il n'erra plus bientôt de toi sur cette rive
Que des mânes inconnus. "

FIEL D'AT.

PATRICK-JOSEPH CURRAN, Esq.

I

Un soir, il y a quelques mois, j'allai faire une visite au docteur La Rue. * Je le trouvai comme d'habitude dans son *studio*, enfoncé dans un immense fauteuil, en face d'une table aux vastes proportions. Des encriers, des plumes, du papier, enfin

* Voyez page 11.

tous les instruments du travail intellectuel, démontraient avec évidence que la tête du docteur bouillonnait sous les effluves ardentes de la production, et que les idées en fermentation dans son cerveau toujours actif cherchaient à revêtir leur forme définitive. Il achevait en effet le livre qu'il vient de publier.

Dans cet ouvrage, il nous fait connaître un littérateur auquel il attribue une grande persistance, à réciter dans la rue, par un froid de 20° ses dernières pages aux amis et connaissances. On peut dire de cette trouvaille : "*se non è vero, è ben trovato.*" Mais voyez un peu comme la pente naturelle est la plus forte : tombant dans le même travers, le docteur-écrivain me proposa immédiatement d'écouter un de ses chapitres frais éclos. Il est vrai qu'il avait pour excuse d'être assis dans

un excellent fauteuil et de ne pas geler son auditeur. Malheureusement une grande difficulté s'opposait à la réalisation de ce desir înné chez tout littérateur. La calligraphie du docteur se compose d'hiéroglyphes plus indéchiffrables que les palimpsestes analysés par la science moderne, et il pourrait bien dire comme ce personnage légendaire auquel on demandait pourquoi il ne recevait jamais de réponses à ses lettres : " On a peut-être raison, j'écris, il est vrai, mais Dieu seul peut me lire." L'éminent écrivain de la rue Sainte-Anne devrait en dire autant, car il a beaucoup de peine à se lire lui-même. Heureusement pour nous, dans cette situation critique, la providence parut tout à coup à nos yeux sous la forme d'une charmante petite fille de onze ans, aux yeux expressifs, à la physionomie intelligente, une des filles du docteur, s'il

vous plait, mademoiselle Joséphine de La Rue. * Je dirai, par parenthèse, que mon excellent ami ne sait jamais où sont les choses dont il se sert le plus souvent. Il est tellement absorbé par les combinaisons d'une pensée toujours en éveil qu'il perd de vue les petits détails de la vie. A-t-il besoin de n'importe quoi, d'un livre, d'une carte, d'une brochure,— aussitôt il appelle un de ses enfants. Tantôt c'est une jeune fille, tantôt un bambin, haut comme la botte de papa, qui se présente gravement, tout prêt à exécuter la commission paternelle, avec une présence d'esprit et une rapidité qui prouvent que leur intellect a déjà dans les petites choses l'activité que le docteur apporte dans les grandes. Or donc, mademoiselle José-

* Les enfants du docteur LaRue se sont décidés à reprendre, m'a-t-il dit naguère, la particule qui appartenait légitimement à leurs ancêtres.

phine s'est habituée aux caractères cunéiformes que trace l'auteur de ses jours. Elle commença en conséquence à nous lire le chapitre V, "Patrick et Jean Baptiste," du livre mentionné, page 5.

Non, jamais je n'oublierai l'impression que me causa la petite lectrice. Vu sa jeunesse, ce ne furent point ses traits ni sa figure, qui me frappèrent ; la figure, cette forme toujours et purement matérielle qui peut, sous des linéaments d'une beauté sculpturale, cacher un cerveau vide et froid. Il me serait impossible de dire si elle était belle ou non, dans le sens absolu du mot : mes yeux étaient absorbés dans la contemplation de cette physionomie qui, sous l'influence des sentiments intérieurs, revêtait ce que j'appellerai la beauté du talent. L'âme merveilleusement douée de la jeune fille don-

nait, en s'épanchant au dehors, à sa figure enfantine, ces reflets intraduisibles que les arts plastiques sont impuissants à saisir. La vie et la pensée rayonnaient de ce petit être et donnaient à cette forme fragile une beauté supérieure. Mademoiselle Joséphîne de La Rue prononce le français admirablement. Elle a,—si je ne me trompe,—pris des leçons de M. Maugard, comme moi, mais elle a bien profité de l'enseignement de ce maître d'élocution. si accompli, et si malheureux. Oui elle en bien profité. Hélas ! que ne puis-je en dire autant pour mon compte ! Je me résigne volontiers à cette loi qui donne, surtout dans les détails qui sont du ressort de l'observation, la priorité au beau sexe. A ce propos, une anglaise des plus brillantes disait l'autre jour dans nne soirée : " Une jeune fille apprend dans une

semaine ce qu'un homme apprend dans un mois." J'ai appris .... à être assez galant pour ne pas me permettre de contredire une pareille assertion.

II

Le chapitre que mademoiselle Joséphine lisait ne demandait rien moins qu'un pareil interprète. Il est resté gravé dans ma mémoire autant que la vivante expression de l'enfant. J'en extrais un certain nombre de paragraphes qu'on trouvera ci-dessous. J'aurai soin de les mettre entre guillemets, quand ils seront textuels. Il est d'autres passages que j'ai retenus et dans lesquels j'exprime simplement les idées de l'écrivain sans pouvoir reproduire

Université BIBLIOTHÈQUE

sa forme, si coulante et si belle. Je commence par son parallèle entre les Canadiens et les Irlandais :

" Aujourd'hui comme autrefois, le même sang celtique circule dans les veines des deux : ce sang celtique si pur, si chaud, et qui a contribué tant au progrès et à l'avancement de la civilisation du genre humain ; on trouve que, à part certains traits distinctifs dans leur apparence physique et dans leur physionomie, les deux peuples offrent dans leurs qualités morales plus d'un point de similitude ; même clarté de l'intelligence, même vivacité de l'esprit. "

Un peu plus loin, le docteur La Rue fait l'énumération des qualités du peuple irlandais, il rend hommage à l'attachement indomptable qui les fait persister dans leur foi et leur nationalité, et fait ressortir

surtout la constance de leur amitié, dans le passage ci-dessous :

" L'amitié de l'Irlandais n'est pas un vain simulacre de démonstrations extérieures ; cette amitié est pure et sincère ; elle s'étend au-delà de la vie et se manifeste après la mort encore plus peut-être qu'avant. Sur ce continent d'Amérique, et à Québec comme partout ailleurs, on peut dire, à un coup d'œil, si le convoi funèbre qui passe par nos rues accompagne à sa dernière demeure un irlandais ou quelqu'un appartenant à une autre origine ; pour cela il suffit de compter le nombre des suivants. "

Le docteur parle ensuite de l'esprit irlandais—" *the irish wit* "—et le compare à l'esprit français. Il dit avec raison que tous les bons mots qni se trouvent sur

les journaux anglais sont attribués à Pat (nom populaire des Irlandais). Il raconte différentes anecdotes qui nous font saisir sur le vif cet esprit de la verte Erin. Continuant sa comparaison entre les Canadiens et les Irlandais, l'auteur appelle l'attention sur un dernier trait de caractère qui leur est commun : l'insouciance du qu'en dira-t-on. Il se demande avec raison si on pourrait trouver sur terre, une race qui après de si longues souffrances, aurait pu conserver autant de qualités morales et intellectuelles que les fils de l'antique Hibernie.

Enfin, il résume en ces mots l'impression que les irlandais laissent sur son esprit :

" Je ne flatte pas ; je ne flatte jamais ; mais je dirai que j'ai connu des irlandais depuis ma première enfance. Deux de

mes maîtres d'écoles, lorsque je n'avais que six ou sept ans, étaient irlandais ; depuis, j'ai toujours été en rapport intime, comme nous le sommes tous, avec quelques uns d'eux ; au séminaire de Québec, et à l'ancienne école de médecine de cette ville ; depuis quinze ans, à l'université Laval où l'on compte toujours un certain nombre d'élèves d'origine irlandaise. Eh bien ! je l'avouerai, tous ceux que j'ai connus, sans exception, étaient doués de beaucoup de talent et d'intelligence, quelques uns étaient un peu légers, comme le sont souvent les jeunes gens ; mais imbéciles ? jamais. "

Quant à celà, *chiarissimo dottore*, soyez assez bon pour m'excuser ; vous voulez dire " extraordinairement imbéciles, " car tout le monde est bête, au moins un petit peu : " Quatre choses sont toujours plus

nombreuses que nous le croyons : nos années, nos dettes, nos ennemîs et nos bêtises." * D'un autre côté, je ne sais pas exactement jusqu'à quel point les lumières rapportent par ici (exception faite de celles d'Edison et de mon brave ami Le Vasseur). Chez nous :

" Segun autores severos,
Ciencia es una cosa estrāna,
Que al que la tiene en Espāna
Sirve para andar en cueros." * *

J'ai dit plus haut que le docteur, pour faire apprécier l'esprit irlandais, raconte (à la page 55 du chapitre V) plusieurs anecdotes plaisantes. Ne pouvant copier tout son livre, je renvoie le lecteur au susdit chapitre et à la susdite page. Mais reflexions faites, comme il y a de par le monde pas mal de paresseux qui ne pren-

* " Trésor de Philologie. "

* * Manuel Ossorio y Bernard.

nent jamais la peine de se reporter d'un livre à l'autre, et que je puis fort bien me trouver dans ce moment en face d'un de ces fainéants endurcis, je reproduis ci-après une de ces anecdotes :

" Pat subit son procès devant les jurés. Le juge lui pose la question ordinaire. " Etes-vous coupable ou non coupable ? " —Assurément, Votre Honneur, réplique Pat, j'aime mieux entendre les témoignages avant que de donner une réponse. "

III

Il existait jadis une fois, comme chacun le sait, un certain Jean Philpot Curran.

Il est bien connu qu'en Angleterre,

quand on parle plaisamment d'un Irlandais, on l'appelle "*a gentleman from Cork.*" Jean Philpot Curran, *Esquire*, n'était pas né précisément dans la cité de Cork, mais dans le comté de ce nom en Irlande, le 24 juillet 1750. Son village natal se nommait Newmarket.

Les dictionnaires biographiques, les encyclopédies, etc., nous apprennent qu'il était avocat pratiquant (*barrister*), qu'il devint membre de la chambre des communes d'Irlande, et maître des requêtes dans le même pays. Ils nous apprennent également qu'après avoir rempli beaucoup d'autres fonctions, il reçut une pension de £3000, et que s'étant retiré de la vie officielle, il alla résider à Londres, où il mourut après trois ans de séjour, en 1817.

Les mêmes volumineux ouvrages nous

rapportent que son esprit caustique lui occasionna plusieurs duels, "où fort heu-" reusement, on ne se fit pas grand mal, " ni d'un côté ni de l'autre," c'est-à-dire que, selon l'expression espagnole, le sang versé ne fit pas déborder la rivière. A part ces petits incidents, le célèbre Irlandais se recommande surtout au souvenir des hommes par son esprit étincelant et sa constante ironie, dont on a conservé de nombreux échantillons dans les divers mémoires qu'on a publiés sur lui. Il est évident que des livres tels que : les souvenirs de Curran (*Recollections of Curran*) feront revivre encore longtemps, aussi bien dans l'esprit des anglais que dans celui de ses propres compatriotes, sa physionomie si brillante intellectuellement, si laide physiquement,—il me faut bien le dire. Notre homme en effet était de petite stature, de chétive apparence ; sa

personne n'avait aucun prestige physique. Ses membres grêles et sa taille ratatinée lui donnaient une apparence simienne.

Les livres dans lesquels j'ai trouvé mes renseignements diffèrent sur des détails de peu d'importance, mais ils sont unanimes sur ce point : que son talent oratoire était de premier ordre, que son esprit d'à-propos, son élocution et ses sarcasmes, étaient d'un effet irrésistible, bien que sa personne,—ainsi que je le disais tout-à-l'heure, — n'eût rien d'attractif ni d'imposant.

Comme chez Esope et tous les hommes qui ont allié la force de l'intellect à la faiblesse et aux défauts du corps, ce fut sans doute sa laideur qui donna à son esprit ces redoutables pointes enfantées par une amertume secrète des disgrâces de lanature.

Thackeray nous parle de deux jeunes filles qui, après avoir payé leur schelling pour visiter le jardin zoologique de Londres, étaient sur le point de renoncer avec désespoir à l'idée de voir quelque chose pour leur argent, attendu l'impuissance dans laquelle elles se trouvaient de se faire passage à travers une multitude houleuse, lorsqu'un homme qui était à côté d'elles, montra du doigt Lord Macaulay dans la foule. Là-dessus l'une des deux donzelles s'écria d'une voix retentissante: " Est-ce là Lord Macaulay, qu'importe l'hippopotame. Regardons le, lui, c'est assez."—Quoique le froid du Canada me rende parfois assez sourd, mon oreille a pu saisir heureusement au passage l'anecdote qui précède, dans la conférence si intéressante que M. George Stewart, jr., l'éminent écrivain anglais canadien, a faite l'autre jour sur " *Alcott*

the Concord Mystic." Eh bien, il existe sur Jean Philpot Curran, une historiette analogue qui nous donne la clef de son caractère. Un jour, un Français de distinction ayant visité avec sa femme le collège où le jeune Irlandais faisait ses études, le maître posa à ce dernier des questions auxquelles il répondit avec une intelligence extraordinaire. La Française croyant que l'enfant ne la comprendrait pas, ne put s'empêcher de s'écrier: " ce singe a tout l'esprit d'un homme." Le mot se grava profondément dans l'âme du futur avocat. Il en vint à détester sa propre image, et plus tard, au milieu de ses plus grands succès oratoires, il supposait toujours que la foule qui encombrait le tribunal venait là, non pour entendre son éloquente parole, mais *pour voir le singe.*

L'anecdote qui précède est, je le crois, entièrement inédite. Je l'ai puisée il y a quelques années dans les notes de voyage du chapelain de ma grand'mère paternelle, le Révérend Jacinto Marin de Velasco, père jésuite des plus savants, qui, après avoir parcouru tout l'univers, était venu paisiblement terminer ses jours au manoir de mon aïeule. Le Révérend Père lui laissa en mourant tous ses papiers, qui, vu leur importance littéraire, ont été conservés précieusement dans les archives de la famille. Comment s'étonner dès lors que je me sois pris d'une vive sympathie pour le Curran de Québec. Mon esprit, avant de le connaître, était déjà familiarisé avec son nom.

Pour en revenir un instant au Curran défunt, son talent lui était une arme redoutable contre ceux qui faisaient trop

bon marché de sa personne. Sans parler des cas où ses traits acérés causaient de cruelles blessures, je me contenterai de citer un exemple qui fera voir au lecteur qu'il n'était pas prudent de s'oublier en présence d'un pareil jouteur.

Un jour que Curran développait devant Lord Clare une argumentation soigneusement élaborée, celui-ci se mit à caresser un énorme chien de Terre-Neuve qu'il avait amené avec lui au tribunal. Tous les membres présents du barreau remarquèrent ce fait. Tout-à-coup, Curran s'arrêta.— "Continuez, continuez," dit alors Lord Clare.— "Oh! mille pardons, Monseigneur," répliqua l'avocat, "je croyais réellement que Votre Seigneurie était en consultation."

IV

Me voila arrivé à mon dernier chapître sans avoir parlé de notre Patrick-Joseph Curran. On a lu plus haut les éloges que M. le docteur La Rue fait des Irlandais. Ils s'appliquent tous merveilleusement à notre ami.

De même que le célèbre avocat dont il porte le nom, il possède à un degré remarquable l'esprit d'à propos. Cependant j'ajouterai à son honneur que la facilité de ses reparties ne lui a jamais occasionné aucun duel. Par contre,—malheureusement pour lui, — il n'est pas menacé, comme son illustre compatriotre, de finir ses jours avec une retraite annuelle de

3000 livres sterling. Est-ce que pareilles magnificences sont connues au Canada ? En outre, bien que Patrick-Joseph Curran soit comme son homonyme de faible complexion, il ne lui ressemble point quant à la physionomie.

Je ne sais si la comparaison qui précède est complétement exacte, car la constitution de notre Curran contemporain, n'est pas faible de nature, mais affaiblie par les agitations de la vie.

Il prononce dans les assemblées de ses compatriotes des discours éloquents qu'il ne m'a pas été donné d'entendre à cause de mes nombreuses occupations. Mais il joint, comme Talleyrand, la discrétion à la facilité de la parole. Comme lui, il est souvent silencieux et sait concentrer dans une réponse serrée des arguments

qui résument toutes les opinions et y répondent. Nous espérions l'entendre une fois aux "21" et plus d'une fois il nous a plaisamment menacés d'un speech en règle. Mais il ne s'est jamais exécuté : il s'est contenté de suspendre la menace au dessus de notre tête comme ce maire d'une petite ville de Bourgogne (dont nous parle un fécond écrivain) qui ayant à haranguer un jour le grand Condé, lui adressa la parole en ces termes : "Monseigneur, j'ai, comme vous le voyez, le droit de vous haranguer au moins pendant une heure. Je ne le ferai point valoir, à condition que vous obtiendrez pour notre ville une exemption de gens de guerre.— Je le promets, dit le prince. — Songez-y bien, Monseigneur, sinon, l'année prochaine, quand vous repasserez, je ferai valoir mon droit en vous *haranguant* longuement."

Pour ce qui est de notre ami Curran, décrirai-je bien tous ses talents? La souplesse de son intelligence, sa facilité d'assimilation tiennent du prodige: poëte, orateur, musicien, dessinateur et calligraphe hors ligne, polyglotte et traducteur, qu'est-il ou plutôt que n'est-il pas? Un jour on avait besoin pour je ne sais quel concert, d'une contre-basse; Curran, qui n'en avait jamais joué, se précipite vers la citadelle et séance tenante achète d'un vieux musicien un instrument, plus grand de deux pieds que notre "21" lui-même. Il se retire dans ses pénates et se met à racler avec fureur sa nouvelle acquisition. Des Irlandais de sa connaissance qui vinrent à passer devant son logis, furent tellement surpris de ce vacarme insolite et des sons rauques et graves qui se faisaient sourdement entendre à travers les parois de la maison,

que l'un d'entre eux s'écria avec cet inimitable accent irlandais :

"By my sowl ! Curran's afther killin' his pig !....Meb'be he's got to pay the rint the day." *

En dépit de cette drôle de plaisanterie, notre héros au bout de quatre jours jouait de la contre-basse à merveille.

Une autre fois, il saisit chez moi une longue dépêche espagnole et parvient, sans avoir jamais appris notre langue, à traduire exactement d'un bout à l'autre ce factum passablement difficile.

Curran n'est pas toujours assez persistant dans ses études et dans ses travaux,

* Voici la traduction de cette phrase irlandaise : "Par mon âme ! Curran est en train de tuer son cochon !... Peut-être a-t-il aujourd'hui à payer son loyer."

Le lecteur comprendra tout l'à propos de cette plaisanterie, lorsqu'il saura qu'elle a été faite juste au moment de la grand agitation en Irlande au sujet des fermages et des loyers

comme je le dirai un peu plus loin ; mais on ne saurait sans injustice l'accuser d'être changeant dans ses idées ou ses affections, et j'en suis content pour lui ; Salomon a dit : " Mon fils, crains Dieu et le roi, et ne fréquente point ceux qui aiment trop le changement. "

En résumé, notre Curran à nous, est capable des meilleures choses, des plus grandes. La question que je me suis mille fois adressée, c'est comment avec tant d'étoffe, il ne fait pas en toute circonstance tout ce qu'il peut faire, et pourquoi avec de si grands moyens, il n'est qu'imparfaitement connu, lui qui pourrait être connu et admiré à l'égal de ces enfants gâtés de la nature qui marchent à travers la vie avec une gloire au front. Je pourrais répéter ce que je lui ai souvent dit :

" C'est la peine, l'effort qui vous met l'auréole. "

Quelqu'un demandant à un homme illustre :—

"Quelle a été la cause de votre fortune ?"

"Une longue patience," répondit le grand homme.

Le mot est profond. Quel est, en effet, le facteur nécessaire pour produire une œuvre durable ? L'intelligence sans doute, aidée par la mémoire; mais les plus larges facultés se perdent dans le vide si elles ne sont mises en mouvement par le puissant levier de la volonté. Oui, la volonté est la moitié du génie ; elle en est du moins la condition indispensable et *sine qua non.* Or notre ami Curran a une mémoire phénoménale, une intelligence merveilleusement rapide, mais sa volonté, qui sait, en cas d'absolu besoin, effectuer des prodiges, est parfois capricieuse ; et même pour ce petit défaut, il a une excuse à mes yeux :

par suite des divisions de races qui se manifestent sur les bords du Saint-Laurent, il s'imagine être ici comme l'étranger à la cour de Busiris.

Peut-être eût-il mieux valu pour Brutus, être né Lybien que fils de la ville aux sept collines. D'un autre côté, notre Patrick ne réclame pas une couronne de laurier ; au contraire, il préfère vivre dans un certain isolement et couler ses jours de la façon décrite par Pope dans son " *Temple of fame,* " quand il apostrophe la Renommée (*that* " *Great Idol of Mankind*") cette grande idole de l'humanité.

Un jour, il manqua, comme il faisait de temps en temps, à un rendez-vous qu'il m'avait donné. Le lendemain je lui en demandai le motif; il me répondit tranquillement " C'est mon *privilège:* ma modeste situation me permet dans quel-

ques circonstances de suivre mes lunes vagabondes, tandis que vous, monsieur le comte, véritable galérien du travail, vous ne pouvez souvent, dans votre position, disposer d'une heure pour vous-même. "

Je ne trouvai rien à répliquer à cette réponse aussi libre qu'ingénieuse, qui me rappelle une autre du même genre, que j'ai lue dans un vieux livre :

Louis XI, étant au château du Plessis, près de Tours, descendit dans les cuisines, où il trouva un enfant de quatorze ou quinze ans, qui tournait la broche. Ce jeune garçon donnait lieu, par son air fin, de croire qu'il aurait pu être capable d'un autre emploi. Le roi lui demanda d'où il était, qui il était, ce qu'il gagnait. Le jeune marmiton, qui ne connaissait pas Sa Majesté, lui dit sans le moindre embarras : " Je suis du Berry, je m'appelle Etienne,

marmiton de mon métier, et je gagne autant qne le roi." Que gagne le roi? lui dit Louis. "Ses dépens, reprit Etienne, et moi les miens." Cette réponse lui attira les bonnes grâces de Louis XI.

Maintenant, je dirai que Curran et moi, nous avons travaillé ensemble pendant deux ou trois ans, et que tout mis en balance, il en résulte dans mon esprit à son actif une affection sincère et une vive sympathie.

Curran est, moralement parlant, un homme sans artifice ; Curran possède, on l'a vu, un vrai mérite. Il n'y a donc qu'à rappeler l'axiome romain, qui, comme le disait le professeur Pattison, n'est pas moins remarquable par la consolation qu'il offre que par l'enseignement qu'il renferme: —" *Magna est veritas, et prevalebit.*"

J. El conde de Premio-Real.

MESSIEURS

LE CAPITAINE DEVILLE

ET LE

DOCTEUR POURTIER.

—

N'est-il pas vrai que les "extrêmes se touchent." Ces deux "21" représentent les deux pôles de la politique militante de leur pays natal, la France. Mais (comme notre président l'a dit) entre "21" on est obligé d'oublier les divisions politiques. C'est, en effet, le seul article du réglement, résumé en ces termes courts, mais éloquents: "beaucoup de *politesse* et point de *politique*.

Tous deux,—je viens de le dire,—sont nés en France. Le capitaine Deville a quitté son pays à l'âge de vingt cinq ans et abandonné une brillante carrière, avec l'espoir, je suppose, d'arriver ici à une fortune plus brillante encore.

Le capitaine Edouard Deville, F.R.A.S. (membre de la société royale anglaise d'astronomie), ancien officier de la marine française, arpenteur-géographe du Canada, etc., a écrit dernièrement en anglais un livre intitulé: "*Examples of astronomic and geodetic calculations;*" qui est dans son genre un des plus consciencieux et un des plus précis que j'aie jamais vus, et qui lui a valu de la part du gouvernement canadien, des remerciements formulés comme suit: "L'ouvrage du capitaine Deville est apprécié vivement et estimé à une haute valeur, comme aide-mé-

moire pour les arpenteurs sur leur champ d'opération ; " et ce qui plait particulièrement dans ce travail, c'est la solution pour des fins pratiques, de certains problèmes géodésiques, par la méthode de la convergence des méridiens, ainsi que le calcul des tables si originales et si utiles annexées par le capitaine à son volume.

Quant au docteur Pourtier, une fois décidé à quitter les rives de la Saône qui l'ont vu naître, il s'est éloigné de la vieille Gaule pour chercher une "Nouvelle-France" et semble très satisfait de l'avoir tronvée.

J'oubliais de dire que le capitaine Deville est un homme profondément studieux.

Quant au docteur Pourtier, il s'est distingué dans l'exercice de sa profession. En outre, il a toujours été l'ardent promoteur de diverses œuvres de charité,

et préside actuellement la société française de bienfaisance de Québec.

Ces messieurs mériteraient certes une longue biographie, mais je suis aujourd'hui assiégé de mille préoccupations et ne me sens pas assez en veine.

Néanmoins ce portrait a, comme tous les autres des " 21 ", le mérite,—si mérite il y a,—d'avoir été fait sans qu'on ait demandé aucune note aux intéressés, et même sans qu'ils en aient eu connaissance.

Avec des renseignements sûrs, il est facile de faire les choses exactes, et puisque les anecdotes semblent être fort de mode entre nous, je vais en raconter une qu'on pourrait intituler :

" *Comment Lord Beaconsfield a remporté sur les plénipotentiaires russes un grand succès au sujet de la frontière ar-*

ménienne."—C'était au congrès de Berlin, bien entendu. Le comte Schouvaloff commençait justement à lire son rapport sur la question, lorsque Lord Beaconsfield fit observer qu'il n'avait aucune carte d'Arménie. Les plénipotentiaires délégués au congrès avaient en vain fouillé tous leurs papiers pour y découvrir une carte supplémentaire, lorsque le prince Gortschakoff en trouva une dans son portefeuille et s'empressa de la passer au Lord anglais. Le comte Schouvaloff lut alors, en décrivant la configuration de la nouvelle frontière, les propositions de la Russie; mais Lord Beaconsfield qui avait minutieusement étudié la carte que lui avait prêtée le chancelier russe, proposa à la place de la frontière mise en avant par les Russes une autre ligne rendant à la Turquie une partie du territoire qui lui avait été enlevé. Après une longue dis-

cussion dans laquelle Lord Beaconsfield déploya une connaissance extraordinaire de la géographie de l'Arménie, sa proposition fut approuvée par le congrès à la grande déconfiture des délégués moscovites, qui se demandaient comment Son Excellence britannique avait pu improviser une frontière à la fois si avantageuse à la Turquie et à laquelle les Russes ne pussent rien objecter de sérieux. Au bout de quelque temps, le prince Gortschakoff pénétra le mystère. Il avait prêté à Lord Beaconsfield une carte sur laquelle était tracée une ligne montrant la limite des concessions que la Russie était disposée à faire, dans le cas où ses premières propositions seraient rejetées.

"EARL."

MESSIEURS

MOREAU, BLUMHART, DELAGRAVE, DUQUET, LAVIGNE, MARMETTE ET DUNN.

—

Epitre a S. E. Monsieur le comte de Premio-Real. *

—

Il faid froid, mon cher comte, et je ne vois que neige.
Je reste près du feu ; je rêve. Le cortége
Des souvenirs aimés passe devant mes yeux.
Il est bien long déjà, car, ma foi ! je suis vieux :
J'ai quarante printemps sans compter les automnes.
Sur nos grands bois j'ai vu bien des vertes couronnes...

* Je remercie mille fois mon ami M. Léon Pamphyle LeMay de son épître si bien tournée et si pleine d'humour, et je vais parler un peu de M. LeMay lui-même.

Il est "21" de fait et de droit. Nous sommes fiers de le posséder,

On en verra bientôt une blanche à mon front.
Un par un les espoirs caressés tomberont
Et je me trouverai, quelque jour, solitaire
Dans ce grand flot humain qui rampe sur la terre.....
Allons! ma plume est-elle en deuil? et le ciel gris
Va-t-il se refléter au fond de mes esprits?
Ne parlons plus de moi, vraiment ça m'embarrasse.
Parlons des autres, oui: cela bien vite chasse,
Comme un charme divin, les vapeurs du cerveau.
On dit tout ce qu'on sait, le vieux et le nouveau,
Le plaisant et le bon, le mauvais, si l'on ose:
Un trait un peu malin ne gâte pas la chose.

et quoi d'étonnant à cela! le Canada tout entier s'enorgueuillit de le compter au nombre de ses enfants.

Il est né poëte, à Lotbinière, le 5 janvier 1837 et a donc quarante trois ans. Il a publié en 1865, "Les Essais poétiques," 1 vol. in-8°, comprenant la traduction d'Evangéline et des poésies fugitives; en 1870, une seconde édition d'Evangéline et "Les Poêmes Couronnés," 2 petits vols. in-12; en 1875, "Les Vengeances" (poëme) in-8°; en 1877, "Le Pèlerin de Sainte-Anne," roman en 2 vol. in-18; en 1878, "Picounoc le Maudit," roman en 2 vol. in-18, et enfin en 1879, "Une Gerbe" poésies en 1 vol. in-18.

M. LeMay est bibliothécaire de la législature provinciale de Québec et possède plusieurs titres académiques et littéraires.

A part ceux-là, il a des titres incontestables à mon estime par ses qualités personnelles, et à ma reconnaissance, par l'amabilité avec laquelle il m'a procuré le plaisir de compter sa charmante épître parmi "Mes souvenirs."

J. El C. de P-R.

Mais de qui parlerai-je ? Ah ! je vous ai promis
De dépeindre à grands traits quelques uns des amis.
Vite, ma plume, à l'œuvre ! Un chef-d'œuvre va naître.
Décrivons le premier qui passe à ma fenêtre.
Le voici ! c'est MOREAU. Comme il marche à grands pas.
Il ne voit plus personne et ne me connaît pas.
Que servent à ses yeux de brillantes lunettes ?.....
Je lui dirai son fait ; j'en aurai *les mains* nettes.
Est-il tout absorbé dans de nouveaux contrats,
Ou le *chemin du Nord* est-il dans l'embarras ?
Il a l'air solennel de tout parfait notaire
Joint à l'air empressé d'un nouveau secrétaire.
On dit qu'à sa maison l'on dîne toujours bien,
Qu'il est hospitalier ; je le crois, n'en sais rien.
J'ai le droit, sur ce point, d'être parfois sceptique
Grâce à mon vieux renom d'enragé dyspeptique.

Mais voici qu'au moment où, dans le froid brouillard,
Moreau se perd, survient le jovial BLUMHART.
Esquissons-le. D'abord, cœur chaud et bonne tête ;
Ce qu'on traduit ainsi : Bon garçon et pas bête.
C'est prosaïque un peu, mais c'est vrai cependant.
Il fit un jour, dit-on, les dieux sans doute aidant,
Dans les chemins de fer, une bourse assez ronde.
Mais que durent, hélas ! les choses de ce monde ?

Et puis faudrait-il vivre, au milieu de l'argent,
Comme un ladre en son gîte, ou comme un indigent ?
Quand elle vient, il faut sourire à la fortune,
Ne point, quand elle part, en crever de rancune.
Au reste dans ses yeux brille encor la gaîté ;
Il se moque pas mal d'un projet avorté.
Il est vrai qu'aujourd'hui—cela n'est pas d'un cuistre—
Le voilà secrétaire.....et d'un premier ministre.
Il en est qui toujours retombent sur leurs pieds ;
Blumhart est de ce nombre. Ils sont bien enviés
Ces bipèdes heureux dont la race féline
Peut jalouser, ma foi ! la prestesse câline.

Mais pendant que je parle un troisième paraît.
Va-t-il me laisser faire, en deux mots, son portrait ?
Le physique d'abord : Démarche assez allègre,
Jambe droite et bras long, figure douce et maigre,
Le sourire à la bouche et du feu dans les yeux ;
Un parler net, qui semble un peu trop précieux,
Autour du cou, souvent, quand il fait de la brume,
Un foulard bien serré pour se garder du rhume.
Pour défendre la veuve et sauver l'orphelin
Il s'est fait avocat.....mais il n'est pas malin.
Il fut pendant un jour un employé fort sage ;
Un autre a pris sa place et ronge le fromage,

Grâce au gouvernement, comme dit la chanson,
Qui change, par chez nous, avec chaque saison.
Mais le nom, dites-vous, mais le nom de ce brave ?
Je l'écris à l'instant : c'est Henri DELAGRAVE.

Quel puissant de la terre, où tant se trouvent mal,
Arrive ainsi traîné par un vaillant cheval ?
Il est gai celui-là ; pour lui la vie est douce,
Le ciel a du soleil ; et s'il nous éclabousse,
Nous les gueux d'aujourd'hui qui battons les trottoirs,
Pour nous faire oublier un peu nos pensers noirs,
Il fera gravement, ce soir, entre deux verres,
Ces cocasses récits, ces histoires légères
Qui nous font toujours rire. Et puis il parlera
Commerce, lettres, droit, physique, etcœtera.
Il dira les secrets du nouveau téléphone
Et comme, avant dix mois, les lueurs du carbone
Feront place au soleil de l'électricité.
DUQUET, car c'est bien lui, dans son activité,
Se fait musicien, sportsman et machiniste,
Et suit, de toute part, le progrès à la piste.
Pardonnons-lui s'il veut nous passer sur le dos,
C'est un garçon d'esprit, nous sommes des héros.

Qu'entends-je, tout à coup ? quelle douce surprise !

Des sons mélodieux sur l'aile de la brise
Vont-ils se promener comme aux jours du printemps?
Qui donc mêle sa plainte aux plaintes des autans?
Quel rival d'Apollon veut calmer les tempêtes?
Ce qui serait plus fort que d'amener les bêtes
Se coucher à nos pieds. On n'entend pas souvent
Accords plus doux s'unir à plus horrible vent.
Je ne vois que l'archet du maestro LAVIGNE
Pour faire ce prodige. Et vraiment il est digne
De vivre aussi longtemps que mon vers indiscret—
Je parle de Lavigne et non de son archet—
Belle tête d'artiste, un œil plein de génie,
Un goût sévère et pur, et puis de l'harmonie,
Passez l'expression—jusques au bout des doigts.
Aux grandes voix de l'air qu'il mêle donc sa voix.

Les chants du violon me jettent dans l'extase,
Je rêve.....et n'ose plus ébaucher d'autre phrase.
Diable! comment rêver? voici deux bons amis
Qui se serrent la main tout devant mon chassis
Et lancent à ma porte un regard fort oblique.
Je leur ouvre. On ne peut sur la route publique
Laisser les compagnons sottement s'enrhumer.
Entrez, MARMETTE et DUNN, et nous allons fumer,
Causant littérature et beaux-arts, une pipe.

Dunn est frais et replet ; Marmette a pris en grippe,
Je ne l'en blâme pas, le pauvre genre humain.
Je dis trop. Il ne hait que le sexe vilain.
Il ne s'en cache point ; et du reste il nous livre,
Dans ses jolis romans, le secret qui l'enivre.
Marmette est, à coup sûr, un des bons romanciers.
A le lire on dirait un homme de six pieds,
Puis il est tout petit. Ce qui de nouveau prouve
Que dans un petit corps beaucoup d'esprit se trouve.
C'est un ami fidèle ; il a du dévoûment,
Vertu qui de nos jours s'éteint rapidement.

Dunn est moins soucieux. Dix ans de journalisme
Ont cuirassé son cœur. Il a jeté le prisme
Qui lui faisait tout voir sous de belles couleurs ;
Et, s'il n'arrose plus sa couche de ses pleurs,
Il ne croit pas, je pense, aux éternelles joies.....
D'ici bas, je m'explique—et les paisibles voies
Qu'en ces jours de misère il parcourt avec nous
Lui donnent des loisirs et satisfont ses goûts.

LÉON PAMPHILE LEMAY.

(*Répétons que ces quelques pages que je fais imprimer à titre de souvenirs personnels et sans aucune participation des* "21," *ne sont pas destinées à la publicité. En conséquence, si par hasard, quelque exemplaire de ce volume venait à tomber entre les mains d'une personne portée à en faire une appréciation quelconque, j'ose espérer qu'elle considèrera ces pages comme ayant un caractère privé; mais si l'esprit critique l'emporte, l'index placé à la fin lui fera connaître les articles signés de mon nom et ceux qui portent les pseudonymes de* "Earl" *et de* "Fieldat," *ou* "Fiel d'At," *et quel que puisse être cet aristarque futur, je le conjure de me prendre seul pour cible de ses flèches meurtrières. Il pourra à coup sûr assouvir ses nobles indignations, car je lui fournis hélas! ample matière à vider son carquois*).

M. BUTEAU TURCOTTE

—

Buteau Turcotte a sucé le lait des universités européennes.

Nourisson des muses, il adore forcément les beaux-arts. Mais il semble que, dans ses affections, le canapé et la pipe l'emportent même sur l'art et la poésie.

Il est le prototype de l'employé canadien.

Sa figure toute napolitaine s'harmonise parfaitement avec ses goûts de lazarone. S'il chantait l'hymne de Garibaldi, l'illusion sérait complète : il préfère la Marseillaise. A une réunion où les exaltés formaient la minorité, se posant au milieu de la salle, il entonna son chant favori d'un air à faire tressaillir Rouget de l'Isle dans sa tombe et le chanta jusqu'à extinction de voix.... ; mais il y a longtemps qu'on lui a pardonné cette peccadille.

Si ce portrait figure le dernier, c'est simplement une pénitence que le portraité mérite bien pour ses absences ou ses retards continuels aux "21".

"FIEL D'AT."

APPENDICES

LE TOUR D'UN CONSULAT-GÉNÉRAL EN QUATORZE HEURES

—

"Mesdames et Messieurs," disait le colonel Solon, en tirant un rouleau de papier de sa poche, "cet appel est pour moi tout-à-fait inattendu. Je n'étais nullement préparé à parler dans cette enceinte, et j'ignorais, cinq minutes avant d'être invité à prendre la parole, que j'aurais à prononcer un discours devant une si brillante assemblée, de telle sorte que dans la journée d'hier, j'ai simplement

jeté à la hâte sur le papier quelques remarques que je me proposais de faire. Mon discours étant tout-à-fait impromptu, et le manuscrit d'icelui ayant été écrit il y a quatre ou cinq ans et tellement à la diable que je puis à peine le lire moi-même, vous voudrez bien avoir de l'indulgence pour les fautes que je vais commettre."

Tout ceci revient à dire qu'aujourd'hui, le 26 avril 1879, à 4 heures de l'après-midi, je n'avais pas écrit un seul mot de cette fantaisie littéraire que j'ai commencé à composer à partir de cette heure là chez le président des "21" et sous ses yeux; et comme on ne pourra mettre en doute son témoignage, mon assertion ne fera pas naître le sourire d'incrédulité que le soi-disant impromptu du digne colonel Solon a dû faire surgir sur les lèvres de ses auditeurs.

Ce préambule terminé, je commence mon voyage.

Le titre que j'ai choisi est à la Jules Verne ; c'est évident ; je n'ai pas eu la peine de courir après ; il s'est présenté de lui-même sans effort ; voilà l'avantage d'être au courant de la littérature moderne. Autrement, j'aurais été dans un grand embarras et il m'aurait fallu, ou me servir d'un titre tout pareil à celui que le docteur La Rue se propose de donner à son futur ouvrage, ou commencer d'une façon tout à fait républicaine, sans titre.

Le sujet n'était pas introuvable, et je m'étonne que, parmi les brocanteurs littéraires des "21", il n'y en ait pas encore eu un seul qui ne me l'ait dérobé. Les "21" ou la plupart d'entre eux sont ou ont été plus ou moins des visiteurs assidus du consulat-général d'Espagne à Québec.

Non seulement, je m'honore d'être du nombre des visiteurs, mais encore les habitués du bureau daignent accepter de temps à autre une prose que je rédige avec la meilleure volonté du monde pour le bien de l'Espagne et le plus grand avantage du Canada.

Le consulat-général d'Espagne au Canada, (dirait le positif docteur LaRue), situé rue Sainte Anne, dans la haute-ville Québec, est borné au nord par le mur d'enceinte des vieilles casernes des Jésuites ; au sud, par une galerie à treillis badigeonnée en vert ; à l'est, par la place du vieux marché, l'hôtel Russell et la cathédrale anglaise ; à l'ouest, par plusieurs toitures de ferblanc, les clochers et les paratonnerres du couvent des Ursulines qui reluisent au soleil ; du côté de la cave par une confiserie, un confiseur et une

confiseuse, et du côté du firmament par Désanges, (le ciel n'a rien à y voir : je parle de la vieille domestique). Voilà pour la position géographique.

Sur les registres de la municipalité la maison porte le numéro 57. L'étage occupé par le consulat-général se compose de deux appartements : l'un moyen et l'autre assez spacieux ; le premier sert au comte de chambre à coucher et de *buen retiro* ; au besoin, ce serait un boudoir charmant. L'autre est plus intéressant, c'est l'usine du travail, la chambre des visiteurs, et des secrétaires, et autres bipèdes. Il y a là une cheminée surmontée d'une pendule, l'ennemie des secrétaires qui ne sont pas ponctuels ; tout autour, des livres, des paperasses, des journaux, des revues, des manuscrits, des casiers, des cartes géographiques, tous

rangés et tenus en ordre parfait. D'un côté,—à droite de la cheminée,— une collection d'ouvrages canadiens. A gauche, une série de volumes anglais, français, etc. Dans le voisinage, des liasses de journaux. En face, une collection de documents officiels d'Espagne, du Canada, des Etats-Unis et autres pays : partout, des livres très rares. Une batterie électrochimique occupe un des rayons de la bibliothèque. Pas bien loin de là, se trouve le *telmoreal*, invention télégraphique dont la paternité revient au comte ; c'est l'appareil qui sert à faire venir un messager, Désanges, un cocher, la brigade du feu, ou la police, dont le chef supérieur, le charmant *Captain Heigham*, est un ami enthousiaste du comte.

Au milieu de la pièce, une grande table, couverte d'un tapis de laine rouge ; sur

la table, des plumes sans nombre, autant d'encriers que de secrétaires, toujours du papier, constamment des épreuves. Autour des meubles, les secrétaires : un espagnol, un irlandais, un canadien-français et un autre qui cumule les deux dernières nationalités. Autour des secrétaires s'agitent, ou ne s'agitent pas, les têtes les plus sympathiques de notre monde littéraire, scientifique et artistique : on me permettra, un peu plus loin, de nommer quelques-uns de ces messieurs, en ajoutant, par ci par là, un coup de pinceau.

Le consulat-général d'Espagne au Canada, dont le siége, par suite,—c'est à supposer,—d'une sympathie toute particulière pour la vieille capitale, est resté presque toujours ancré à Québec ; paisible et silencieux depuis son ouverture, en 1867, il est devenu aujourd'hui

un centre d'activité intellectuelle, diplo
matique, commerciale, littéraire et mu
sicale. Il a rompu avec la monotoni
de la vie d'ermite, pour devenir un foye
d'actions et de grandes aspirations, in
cessament activé par le savant consul-gé
néral d'Espagne, l'Excmo. et Ilmo. Sr
Conde de Premio-Real, président d
l'association des "21," laquelle est, je l'es
père, le noyau de notre future académi
canadienne.

Le bureau du consulat-général a un
aspect cosmopolite, bien que le comte soi
un fervent patriote.

Le vice-consul, D. Pedro Juan Marin
me permettra de parler un peu de lui.
M. Marin qui est arrivé à un âge res-
pectable, sans cependant avoir joui de ce
que l'on est convenu d'appeler les dou-
eurs de la vie matrimoniale, expédie

les affaires qui lui sont confiées, du fond de sa chambre, seul et tranquille, comme on aime d'ordinaire à l'être au soixantième printemps de la vie. Le comte paraît satisfait de la bonne volonté de ce fonctionnaire. Voilà pour le deuxième officier du consulat.

Après le vice-consul viennent les secrétaires. Les secrétaires ne manquent pas au consulat-général.

Le premier sur la liste, D. Ricardo de la Cueva, est tout naturellement castillan, et porte le titre de chancelier. J'ai l'honneur de vous le présenter, sans autre forme. Comme le comte lui-même, il est polyglotte. On le dirait aussi à l'aise dans le français et l'anglais que dans la langue de Cervantes et de Calderon. M. de la Cueva est de taille à grandir davantage non seulement dans son pays, mais encore

dans votre estime et la mienne, absolument comme M. le Baron de Satrustegui, ci-devant consul-général d'Espagne à Québec, et un homme charmant, s'il en est. Sur les huit heures et trois-quarts du matin, ou, pour être aussi précis que monsieur le chancelier est ponctuel, sur les dix heures de la matinée, on le voit arriver avec empressement et se mettre à la besogne, avec une ardeur qui imposerait tout d'abord, si on ne le connaissait pas. Il a la mémoire de l'estomac, et à *l'angelus* il quitte le bureau avec la même précision qu'au coup de canon de midi ; je me suis laissé dire qu'il est une bonne fourchette. Peut-être a-t-il d'autres raisons que ses propensions gastronomiques pour être si ponctuel à l'heure des repas. Le mariage lui aura inculqué des habitudes régulières ; Ma-

dame de la Cueva attend peut-être son mari à heure fixe ; et, en galant homme, cet époux modèle ne veut pas être en reste d'attentions aimables envers sa moitié, une fille de la Verte Erin, dont on m'a dit énormément de bien, ce qui doit être exact, attendu que les Irlandaises quand elles se mettent à être charmantes ne font pas les choses à demi. Demandez plutôt à notre cher chevalier Baillairgé !

Mon ami et collègue d'occasion, M. de la Cueva est un peu littérateur. Je me rappelle un bon morceau à lui, qu'il a lu avec talent, il y a deux ou trois ans, devant le " *Tête-à-tête Club*," réunion de la première société Québecquoise qui avait lieu régulièrement tous les lundis chez le digne consul des Etats-Unis,—l'Honorable M. Howells,—homme éminent que nous avons tous vu partir avec un profond regret.

Mais à l'heure où le chancelier fait son apparition dans le bureau, il y en a déjà un autre arrivé au consulat-général depuis une heure, et qui est accroupi sur une liasse d'épreuves qu'il épure de son mieux ; ce sont les épreuves d'un volumineux rapport que le comte de Premio-Real publiera bientôt, pour l'information de tous ses compatriotes présents et futurs. Pauvre LeVasseur, quelle responsabilité, pour ne pas dire plus, te pèse sur les épaules ! Tu n'es pas le moindre d'entre ceux qui mettent à bout la patience du chef du consulat-général. Barbouille, rature, secrétaire perpétuel, misérable scribe, tu gagnes bien ta maigre pitance et ton court repos. Que ne marches-tu sur les traces de ton collègue, le secrétaire anglais ! O Curran ! prête-lui donc un peu de ta vertu d'exactitude si rigide, une parcelle de ton désintéressement sans limites !

Avec un jeune canadien-français, aimable et joli garçon, mais toujours silencieux, arrivant et disparaissant comme une ombre, et dont le nom, James Prendergast, est, je crois, très sympathique au comte, on a le personnel habituel du consulat-général. On voudra bien me permettre de passer sous silence ce que j'appellerai les "guerillas" du bureau : employés d'occasion, employés secrets et autres.

Les secrétaires sont des modèles d'activité, une fois à la besogne. Mais s'il survient, par aventure, une expression ténébreuse, un mot nébuleux, une phrase nuageuse, pas un des secrétaires, et Curran encore moins que les autres, ne manque d'aller demander l'explication à Bouillet, Fleming et Tibbins ou Campano. On me dira probablement que c'est fort néces-

saire ; j'en conviens. Mais voici le côté piquant des attentions dont on environne le dictionnaire, peu importe sa nationalité : chemin faisant, en se rendant aux rayons de la bibliothèque, une bouteille de Tarragone (dont il ne faut certainement pas médire) donne des distractions absorbantes au secrétaire.

Cependant, *Honni soit qui mal y pense !* Rien de plus innocent, bien qu'au consulat-général on ne mesure pour personne le nectar catalan. Je me trompe : il y a un verre mesuré comme un tube gradué de pharmacie, c'est celui du garçon de bureau, le jeune Félix-Napoléon Picard, qui est en train de devenir un nourrisson des sciences et des belles-lettres.

Le professeur La Rue, qui vient de temps à autre au consulat-général, s'en trouve fort bien ; il prétend même que

l'influencc bienfaisante de ces visites s'étend jusque sur ses malades, et en outre lui donne plus de vigueur pour mener à bien ses leçons et ses analyses à l'Université.

Je n'ai été témoin au consulat-général que d'un seul fait de nature à effaroucher des consciences aussi timorées que celle —par exemple—de mon ami Oscar Dunn : sur un des côtés de la magnifique bibliothèque canadienne, française, espagnole et anglaise du comte, figurait cet hiver, durant le carême, une superbe toile de Saint François d'Assise, peinture originale du vieux Francesco Lotto. Que peut-on mettre au pied d'un pareil tableau ? Des cierges, que sais-je, et même des fleurs. Eh bien ! je vais vous dire ce que le garçon de bureau lui mettait sous le nez tout le temps de la sainte quarantaine, à

l'heure du lunch de Curran : *du jambon*, messieurs, *du jambon ! !*

Saint François, indigné d'un pareil procédé, est parti, il y a deux mois, pour la catholique Espagne.

Il est honnête d'ajouter que notre bon Patrick, vu sa faible santé, jouissait des toutes les dispenses nécessaires.

Pour se venger du départ d'Ulysse, c'es-à-dire du saint, il faisait le désespoir des dévots de Québec, en les défiant d'énumérer tous les personnages illustres qui ont porté le nom de François. Les braves gens s'évertuaient à nommer tous ceux qui existent dans le calendrier, depuis le Prince-Evêque de Genève jusqu'à l'apôtre des Indes et du Japon ; depuis l'immortel fondateur de l'ordre des Minimes jusqu'au " Séraphique," fondateur de l'ordre des Mineurs ; depuis le troisième

général de la Compagnie de Jésus jusqu'au saint sublime qui soignait au péril de sa propre vie, les pestiférés de Toulouse. Tous y passaient, mais en vain. . . . . et les interlocuteurs de notre Irlandais finissaient tout naturellement par donner leur langue aux chiens ; et Curran de dire alors d'une voix grave : "vous oubliez Saint-François Santequinz."

"Comprenez-vous," ajoutait-il, "*cinq francs soixante-quinze* centimes, le prix d'un dîner passable au "Russell House," que j'accepterais de vous avec plaisir, si ma santé était meilleure."

L'après-midi au consulat-général est sérieusement consacrée au travail,—absolument, du reste, comme l'autre moitié de la journée.—Cependant, supposons que nous sommes vers les quatre heures *post meridiem*, et faisons une pause ; c'est

alors le moment des visites des gens de plume, des fonctionnaires publics, qui, las de flâner dans leurs bureaux, s'imaginent qu'il n'y a plus rien à faire au consulat-général : erreur profonde, s'il en fût jamais sous le ciel pâle du Canada !

On sonne, et l'instant d'après, le crâne de Lavallée se dessine dans l'embrasure de la porte. On lit sur sa figure qu'il n'est pas en train de chercher des doubles croches, mais quelque chose de plus grave ; c'est un secrétaire d'occasion qu'il lui faut. Celui-ci trouvé, le maëstro fait expédier sa correspondance, qui, heureusement, n'est ni assidue ni volumineuse. Il disparaît ensuite, une cigarette aux lèvres, pour aller donner une leçon à une débutante ou un débutant sur le piano, le violon, le violoncelle, ou sur les cordes vocales.

On *re-sonne ;* Désanges redescend l'es-

calier quatre à quatre et fait jouer un appareil qui lui épargne la descente de l'escalier du rez-de-chaussée.

Peu après, le sombrero de Faucher de Saint-Maurice se montre, et puis Fra Diavolo Marmette. Avec leur mine d'archivistes, ils ont toujours l'air d'apporter quelque manuscrit important; c'est l'effet qu'ils m'ont produit le jour qu'ils sont arrivés avec leurs articles sur les premiers découvreurs du Canada, les Basques.

Faucher s'installe dans le fauteuil le mieux rembourré. Marmette prend un siége plus modeste. Profitant de la première occasion, Faucher glisse un calembourg. On rit, c'est la première fois de la journée au consulat-général. Sur les entrefaites, un garçon arrive avec une botte d'épreuves. La porte s'entrebaille; Faucher et Marmette disparaissent *presto, prestissimo.*

En regardant par la fenêtre, je les apperçois qui, moitié graves, moitié mystérieux, fouillent le sol jonché de débris des vieilles casernes, en face. Faucher de Saint-Maurice écrit justement,—en vertu d'une décision de l'Honorable M. Joly,—" *Une relation officielle de ce qui s'est passé lors des fouilles faites par ordre du gouvernement dans une partie des fondations du collége des Jésuites de Québec.*" On vient d'y découvrir quelques ossements. Il a été question du sexe de ces vénérables squelettes. C'est notre "21," le docteur La Rue, qui fut chargé l'année dernière de décider, comme Gédéon, si ces débris d'un autre âge étaient "chats" ou "chattes."

Naturellement le monde entier se préoccupe des *importantissimes* découvertes d'outre-tombe dont j'ai parlé.

Les uns sont à peine sortis de notre

bureau, que d'autres prennent leur place, soit pour affaires officielles, soit pour tout autre objet. On dirait les poules qui vont au champ : c'est une vraie procession.

Fréchette était une bonne plaie du consulat-général. Il tombait dans le bureau à l'heure la plus critique de la besogne. C'est une opinion personnelle que j'exprime, opinion que le Comte ne partageait pas du tout ; mais Fréchette ne restait pas longtemps. D'ailleurs, le grand poëte canadien est aujourd'hui loin de Québec, et je sens que son absence confirme ce vieil adage : " Lorsqu'une personne est éloignée, on apprécie ses mérites d'autant plus à leur vraie valeur."

Au milieu de cette scène à peu près quotidienne, le comte de Premio-Real, qui a trouvé le secret, en pareils cas, de faire aux gens un parfait accueil, sans

suspendre, pour ainsi dire, sa besogne un seul instant, travaille, et de sa chambre privée, dont la porte est entr'ouverte d'habitude, surveille ceux qui travaillent au bureau. De temps à autre, il se lève, circule dans notre appartement, donnant une instruction ici, un avis là, un encouragement à l'un, un bon souhait à l'autre ; profitant de quelque moment de loisir pour repasser la correction des épreuves d'un ouvrage littéraire ou d'une composition musicale, ayant toujours sur le tapis un plan nouveau pour l'avantage de la science, de l'art, de l'histoire, du commerce ou de l'industrie, pour l'avancement des peuples et surtout pour le développement de la sympathie la plus profonde entre espagnols et canadiens.

NAZAIRE LEVASSEUR.

TWO ACROSTICS.

—

Desirous only of your nation's weal,
Untiring in your labors and your zeal,
Firm in your counsels, faithful, steadfast, great,
Friend of the people, pillar of the state.
Each noble act by which you've brightly shone
Repeated oft shall be by sire to son;
In gilded palace, in the humblest cot,
Neither as man nor ruler shall you be forgot.

—

Prize of a monarch, in this new found land
Reaching to arctic pole, you represent
Endless, grand triumphs won by sire's brave band
'Mid waves that vainly their fierce fury spent
In days gone by, it is your proudest boast
Of those that came to win a continent

Roldan was there in the van of the host
Ever in danger foremost, last in fear.
A hero mid his compeers, who won most
Land for his nation, glory without peer.

PATRICK–JOSEPH CURRAN.

UN MOT SUR LA SCIENCE ÉTYMOLOGIQUE

—

L'étymologie, qui étudie l'origine des mots et les lois de la transformation des langues, est une science toute nouvelle, bien qu'elle possède à l'heure qu'il est, des principes aussi rigoureux que les axiomes mathématiques. Ce n'est que depuis une quarantaine d'années qu'elle a pris rang parmi les sciences d'observation, mais ses progrès ont été d'une rapidité sans ex-

emple, de telle sorte qu'elle est aujourd'hui à l'âge de maturité.

Comme ses devancières du reste, — et plus qu'aucune autre peut-être, — elle a traversé une période d'enfance, de tâtonnements et d'incertitudes, durant laquelle les rapprochements invraisemblables, les analogies et les combinaisons hasardées constituaient à peu près tout son avoir.

On ne peut se faire une idée de l'arbitraire qui régnait dans cette science, — tant qu'elle n'a pas procédé par l'obserservation et la comparaison des faits Je vais en donner quelques exemples qui ne manqueront pas d'épanouir la rate du lecteur.

Sans parler des divagations de Platon dans la *Cratyle*, ni des étymologies exhilarantes de Varron et de Quintilien chez

les Romains, en France même, le savant Ménage, qui a publié en 1650 le premier dictionnaire étymologique de notre langue, nous en fournit quelques échantillons des plus réjouissants. Il établissait, pour les relier, entre deux mots tout-à-fait dissemblables, une chaine d'intermédiaires fictifs créés du toute pièce. Par exemple, notre mot fève vient du latin *faba*. Mais Ménage tirait en outre de ce dernier "haricot," par le procédé suivant. On a dû d'abord, prétendait-il, dire fabaricus, puis de là on a tiré fabaricotus, d'où aricotus et enfin haricot. La science moderne, plus modeste, n'a pu encore découvrir l'origine de ce mot, malgré les puissants moyens d'analyse dont elle dispose.

Ménage faisait de même venir le mot rat (dont l'étymologie est allemande) du latin *mus*, de la manière suivante: mus

muratus, ratus, rat. Selon lui, jeune (du latin *juvenis*), et jeûne (du latin *jejunium*), procédaient l'un de l'autre, parceque la jeunesse est le commencement de la vie comme la matinée est le commencement de la journée, et qu'en se levant, on a faim.

N'allait-on pas jusqu'à faire venir l'un de l'autre, deux mots exprimant des idées tout opposées, sous prétexte que la négation appelle l'affirmation. C'est ainsi qu'on dérivait *lucus* (bois sacré en latin) de *non lucere* (ne pas luire) par la plaisante raison que quand on s'enfonce dans un bois sombre, on n'y voit goutte.

Le digne Ménage tirait de même *Alfana*, le nom de la jument de *Gradasse*, un des héros de l'Arioste, du latin *equus*, ce qui donnait au chevalier d'Aceilly l'idée de cette épigramme restée célèbre :

Alfana vient d'equus sans doute,
Mais il faut avouer aussi
Qu'à venir de là jusqu'ici
Il a bien changé sur la route.

Au dix-huitième siècle, ce fut une autre folie, celle que Voltaire appelait plaisamment la celtomanie. Le dialecte de la Basse-Bretagne a souvent pour le même mot deux formes, l'une purement celtique, l'autre tirée du français. Se fondant sur ces analogies, les savants versés dans l'étude du Celte, surtout Le Brigant et l'illustre La Tour d'Auvergne, aussi extravagant philologue que bon patriote, s'imaginèrent que les formes françaises étaient dérivées des formes correspondantes du bas-breton, tandis que c'est le contraire qui est vrai.

Ne mettant plus de bornes à leur douce folie, les celtomanes en vinrent à affirmer que dans le Paradis terrestre, Adam,

Eve et le serpent tentateur parlaient bas-breton.

Un congrès celtique international tenu à Saint-Brieuc en 1867, prouvait par ses délibérations qu'un certain nombre d'enfants de la vieille Armorique et autres lieux, nourrissent encore ces douces illusions. Ils reprochaient à la Franee son ingratitude et son indifférence à l'égard de la langue celtique, la mère, disaient-ils de la nôtre. Leur apostrophe était des plus pathétiques ; ils évoquaient à leur secours l'image du pélican qui nourrit ses enfants du plus pur de son sang. La philologie moderne répond à leurs doléances par sa statistique qui établit brutalement (comme toutes les statistiques), que sur 6000 mots primitifs dont se compose la langue française, 20 tout au plus sont d'origine gallique.

FRÉDÉRIC DE KASTNER.

ESPAGNE

A Son Excellence M. le comte de Premio-Real.

Charmant pays du Cid et de Don Diego,
Espagnes, Aragon, Castille, Andalousie,
Doux climats où les vents sont chargés d'ambroisie,
Sol qu'adora Musset, et que chanta Hugo;

Cette charmante poésie a paru dans le volume de Mr. Fréchette intitulé "Fleurs Boréales." Elle était accompagnée d'un sonnet (que l'auteur m'adressait particulièrement) aussi bien tourné que le précédent, mais qui renfermait des expressions trop flatteuses pour que je le reproduise ici. Le sonnet dont je viens de parler a d'ailleurs paru dans la lettre de Mr. Le Vasseur qui fait partie de la brochure "Le Canada et les Basques." Je me contenterai d'ajouter que les deux poésies dont il est question ici, avaient été faites primitivement pour les séances des "21" et qu'elles ont en effet été lues dans une de leurs réunions.

J. El C de P–R.

Souvent, l'aigrette au front comme un noble hidalgo,
Dans un nimbe vermeil, j'ai vu ma fantaisie
Cueillir dans tes jardins la fleur de poésie,
Et sous tes balcons d'or danser le fier tango.

J'ai mainte fois erré dans tes vieux palais maures;
Je me suis endormi sous tes verts sycomores;
J'ai vu, près du flot clair qui baigne tes coteaux,

La tzigane à l'œil noir laisser tomber son pagne....
Et, sous ton beau ciel bleu j'ai bâti cent châteaux
Merveilleux; mais c'étaient des châteaux en Espagne!

LOUIS-HONORÉ FRÉCHETTE.

ADIEUX A FRÉCHETTE

—

Friends cluster round you on the parting night;
Rememb'ring joyful hours of pure delight,
Each one recalling what seems now no more
Cherished mementoes of the happy past:
How hard that in this life joy will not last
Every pleasure being with grief o'ercast:
Thus, here you needs must bid a weary leave
Though we, upon this long so dreaded eve,
Ere long expect to greet you, friend true to the core.

PATRICK-JOSEPH CURRAN.

(*Au moment de corriger l'épreuve contenant la poésie qui précède, on m'informe que son auteur vient de tomber malade et d'une maladie qui menace dangereusement ses jours. On comprendra sans doute de quelle émotion profonde mon cœur a été boulversé à cette triste nouvelle.*)

PROFESSEUR JAMES DeMILLE *

—

Among the many really excellent writers which the little province of New-Brunswick has produced, none stand higher in power or in social estimation,

* Il y a trois ou quatre ans, l'auteur du magnifique travail ci-dessus ne résidait pas à Québec, mais en revanche la vieille capitale possédait dans ses murs une des grandes amies de Mr. Stewart, Miss Annie Thomas Howells, aujourd'hui Madame Howells-Fréchette, qui habite présentement Ottawa avec son mari, Monsieur Achille Fréchette, frère de notre poëte, et poëte lui-même. J'ai pour cette femme distinguée une sincère et profonde affection, et comment en serait-il autrement après la collaboration si bienveillante qu'elle m'a prêtée, lors-

than the late Professor James DeMille. By all odds the best known among the literary men of the Maritime Provinces,

qu'elle et moi, nous avons écrit et publié dans ce temps-là, sous les pseudonymes respectifs d' "Aitiaiche," et "Fieldat" un petit livre rédigé en anglais et qui s'honore du titre de "*Popular Sayings from Old Iberia.*" Ce matin, par aventure, le volume en question m'est tombé sous la main, et comme "*le hasard amène le hasard,*" en feuilletant ces pages mes yeux se sont arrêtés sur quelques uns des dictons qu'elles renferment. Tout en les lisant, une réflexion naturelle s'est présentée à mon esprit, c'est que pour faire une esquisse biographique de Mr. Stewart, il suffit, peut être, de rassembler un certain nombre des "*Popular Sayings,*" dont il est parlé plus haut, et je vais essayer :

Physiquement parlant, mon ami est petit, mais "*ne mesurez pas un homme à sa taille : un petit homme peut être un géant de science et de renommée.*"

En regardant sa physionomie, on ne se douterait jamais qu'il est né dans l'Amérique du Nord. On le prendrait plutôt pour un fils de l'Espagne ou de l'Italie ou tout au moins de la Provence aux oliviers poudreux. Mais on dit avec raison que "*Habituellelement le visage est le miroir de l'âme :*" Mr. Stewart est méridional de tempérament.

"*Vouloir c'est pouvoir*" : il le prouve par son énergie et son activité.

" Par inclination comme par calcul, il doit être convaincu que "*en général, tous ceux qui travaillent sans cesse apportent continuellemeet de la science à leur esprit et de l'honneur à leur nom.*"

J'ajoute, en paraphrasant Voltaire, que si le journalisme n'eût pas existé, il l'aurait inventé ; car il aime sa profession avec ferveur. Comment s'étonner dès lors qu'il en soit devenu un des

he enjoyed far more than a mere home or local reputation. His numerous works have acquired a name throughout the

grands-prêtres. Maisje m'arrête pour laisser la parole au "*Canadian Illustrated News*," qui vient de publier dans son numéro du 7 février 1880, sous la rubrique "*Our men of letters*," un portrait biographique de Mr. Stewart plus long, plus détaillé et beaucoup meilleur que le mien.

GEORGE STEWART, Jr.

"Nous avons publié le 27 juillet 1872, un portrait de Mr. *Stewart*. Ce journaliste vient d'être honoré d'une manière spéciale par la "Société littéraire internationale" de Paris, dont le chef avoué est Victor Hugo. Nous l'avons publié, lorsque M. Stewart cessa de faire paraître le "*Stewart's Quarterly*," revue qu'il avait dirigée durant cinq ans avec beaucoup d'habilité et de vigueur. Nous ne demandons nullement pardon au lecteur de donner un portrait plus nouveau et plus complet du personnage en question, car dans les sept ou huit années qui viennent de s'écouler, il a fait beaucoup pour s'acquérir des titres à la reconnaissance des lecteurs canadiens. Son nom, en effet, doit être parfaitement familier à tous ceux qui se targuent de connaître quelque peu la littérature canadienne.

"Le *Quarterly* fondé par lui était une des meilleures et des premières revues de ce pays—elle se publiait à Saint-John, Nouveau-Brunswick Malheureusement pour lui-même et pour le ton de notre presse périodique, son entreprise bien qu'accueillie favorablement dans les cercles littéraires, n'a pu trouver une aide pécuniaire suffisante pour assurer sa continuation. A la fin du cinquième volume, M. *Stewart* se vit obligé à retirer sa revue de la publication, au grand regret des classes cultivées, parmi les-

whole of the United States and in many parts of the British Isles. Possessed of a lively fancy, rich powers of imagination,

quelles elle était toujours la bienvenue. Les pages du *Quaterly* abondaient en matière instructive et intéressante, et le fait qu'au moment de sa suspension, les premiers citoyens de Saint-John invitèrent Mr. *Stewart* à un grand banquet, fera ressortir l'estime qu'on faisait des productions de sa plume. On lui fit cadeau, en cette circonstance, d'un grand nombre de livres de prix.

" *George Stewart*, jr., fils de *George Stewart*, marchand de Saint-John, Nouveau-Brunswick, naquit à New-York, le 26 novembre 1848. Il vint avec ses parents, en 1851, à Londres (Ontario), où résida jusqu'en 1859 et d'où il se rendit à Saint-John, Nouveau-Brunswick. Il commença à écrire pour les journaux à l'âge de quatorze ans. En 1865, il fonda une petite feuille. En 1867, il la quitta pour s'élever dans une sphère plus haute; le "*Stewart's Quarterly*" fut le résultat de cet essor. De 1876 à 1877, M. *Stewart* fut le "*Reviewing editor*" du *Watchman* de Saint-John, papier avantageusement connu dans tout le Canada pour ses critiques érudites et brillantes de la littérature du jour. Quelque temps après il devint rédacteur du *Daily News* de Saint-John, Nouveau-Brunswick. Il a en outre contribué par des essais, des esquisses, des nouvelles, à la rédaction du "*Maritime Monthly*" de Saint-John; du "*Canadian Monthly*" et du "*Belford's Monthly*" de Toronto; du "*Appleton's Journal*" et du "*Scribner's Magazine*" de New-York; du "*Potter's American Monthly*" de Philadelphie, du "*Canadian Illustrated News*" de Montréal, etc, etc. En mai 1878, M. Stewart quitta Saint-John pour Toronto (Ontario), afin d'y assumer la rédaction en chef du "*Rose Belford's Canadian Monthly*" position qu'il occupa pendant un an, jusqu'à son départ pour Québec où il vint

a rare fund of humor and a literary style which was, at all times, unexceptionably good, James DeMille had little difficulty

prendre la place de rédacteur en chef au "*Morning Chronicle*" de cette ville. M. *Stewart* est aussi en train d'écrire pour une maison de publication de Toronto, une série d'esquisses, biographiques sur différents personnages remarquables du Canada. Il rédige également un grand nombre d'articles pour une des revues les plus connues des Etats-Unis. Il a donné plusieurs conférences, principalement sur des sujets littéraires, et ses efforts dans cette nouvelle direction ont été marqués par le bon gout, un savoir solide, une grande vivacité naturelle et de sérieuses études critiques. A la veille de son départde Saint-John, la "*Oddfellow's Society*" dont il est un des membres les plus distingués, lui présenta une adresse accompagnée d'une montre magnifique en or. En septembre 1879, il fut élu membre de la "Société littéraire internationale"—association qui compte dans ses rangs des hommes tels que Tennyson, Longfellow, Gladstone, Beaconsfield, Grevy, Emilio Castelar, Blanchard Jerrold, etc. M. *Stewart* est le premier Canadien auquel cet honneur ait été décerné.

"En janvier dernier, il fut élu membre du conseil de la "Société littéraire et historique" de Québec,—la plus ancienne institution de ce genre au Canada.

"Il a publié les volumes suivants : 1° "*The story of the fire in Saint-John, N. B.*, 1871", relation du grand incendie de Saint John, laquelle fut écrite en quinze jours et qui a atteint trois copieuses éditions; 2° "*Evenings in the Library*" série de racontars et de conversations sur les auteurs de nos jours—livre de féconde critique; 3° "*Canada under the administration of the Earl of Dufferin*"—ouvrage qui a été favorablement commenté dans les colonnes de notre journal et qui a atteint sa deuxième édition.

in winning a first place among the fiction writers of his day. His strongest novel is "Helena's Household, a tale of Rome in the first century." It was one of his first efforts in long-story writing having been published in 1866, and though the reader misses entirely the characteristics which subsequently rendered the author famous with the lovers of light reading, the descriptive passages, character-drawing and grouping, and the whole movement of the story are full of vigor and perfected art. The tale, like others of its kind, was too bold and of too high a class to become popular with the average novel reader. It was composed of meat much too strong to suit the ordinary

"Le 28 avril 1875, M. *Stewart* épousa Mademoiselle *Maggie M. Jewett*, la nièce si distinguée de E. D. *Jewett*, Esq., de Lancaster Heights, Saint-John, Nouveau-Brunswick."

J. El C de P–R.

public, and DeMille was man of the world enough to discover this in time, and versatile enough to know how to change his style. He knew his own strength, and the work which he was fitted by culture and inclination to perform. He worked over his old Roman material into a spirited series of sketches entitled "The Adventures of the Dodge Club" and sent them, with a young author's anxiety perhaps, to *Harper's Monthly Magazine.* The editor of that serial was so delighted with the exquisite, though exaggerated humor, the delicate satire, the scholarly grasp and the exuberant fancy which crowded almost every page of the sketches, that he accepted the work on the spot, and wrote the author a letter in which he contrived to convey a very handsome compliment. In due time The Dodge Club—a narrative of the humors of tourist life in Italy,

in 1859, —appeared as a serial in the *Monthly*, and from the first page till the last, the interest was kept up with unflagging spirit. The typical Yankee found himself revealed in full figure in DeMille's lively story, which notwithstanding the element of caricature which it contained in no infinetisimal degree, ranks still the best thing of its kind which has been written in Canada thus far. There is nothing like it in the whole range of American fiction. It soon became the fashionable subject of conversation in all circles of society, and none enjoyed its crisp fun more than the people of the nation, whose little foibles and whims and caprices, the author intended to satirize. Of all the well-drawn pictures that novel developed, the portrait of the "Baron" was by far the best. It was a creation, and it will be laughed over as

often in the future as it was when the great personage first visited his public in the pages of the monthly magazine. The Maritime Provinces enjoy the unusual reputation of having furnished two of the most striking portraitures of the "Yankee"— Judge Haliburton's, whose "Sam Slick" is the yankee of the past, and James DeMille's, whose yankee is the shrewd individual of the present day. In rapid succession our author published, "Cord and Creese, or the Brandon Mystery," "The Lady of the Ice, a story of Quebec," "The Minnehaha Mines," "The Cryptogram—a romance founded on the intricacies of cypher writing," "The American Baron," "The Comedy of Terrors," "An open question," and two sets of boy's books,—The B. O. W. C. Series and "The Young Dodge Club"—in six volumes each. Most

of DeMille's books were published by the Harpers of New-York, though Lee and Shepard of Boston, and D. Appleton and Company of New-York have issued others. A little over one year ago a manual of Rhetoric appeared from the professor's pen, and it has since been made a text-book for advanced schools and colleges. His novels, it may be added, were sensational in their tone, but their thought and language were always pure. Some of the stories have been dramatized into plays which have kept the stage for several years.

Professor James DeMille, * son of the late Nathan S. DeMille, was born at St. John, New-Brunswick, in 1833. He was educated at Brown University, Providence, Rhode Island. The greater part of his early life was spent in his native city,

* The name was originally De Mill.

where his family has for many years resided. He was brought up to the book and stationary business, and about a quarter of a century ago he started trade on his own account with Mr. Fillmore—the firm name being DeMille & Fillmore. They did a thriving business, but the senior member of the partnership, through ill-health was soon obliged to relinquish an occupation which kept him within doors so much. He sold out his interest in the concern, and turned his attention to study and literature. It is said that in his young days he wrote a story—full of promise—entitled "The Triad or Arnold the Traitor." This he sent under an assumed name — a lieutenant somebody — to Bonner's *New-York Ledger*. Whether DeMille ever did this or no, is not now known. The story was published, and certainly he never publicly acknow-

ledged its authorship. In his younger days he wrote a good many clever bits of poetry, chiefly in a satirical vein, and these were much admired by his friends, and the reading public generally. One of his best satires is written in the Irish dialect, and a popular St. John journalist, who was afterwards Speaker of the Canadian House of Commons, figures in it somewhat conspicuously. A few verses may be quoted here. The reader will notice that in some respects it very nearly equals Thackeray's famous Account of the Ball.

A OAD!

TO AN ANGLE

Non angelus Sed Anglin est.

Sr. Brian Boru, Vol. X, Page LVII.

I.

Ye mystic noine
Ye nymphs devoine
Loikewoise shupraime Apollo!

Melojus raise
The * *Frayman's* Praise
Whoile oi essay till follow!

II.

Forsayke ye Powers
Yer gletthering bowers
Me pæan now inspire—
And ye shall view
Me sthrike wid you
Ould Oireland's biggist lyre!

III.

Sarkastic Timb!
In moind or limb,
What man wud stand forninst ye?
The *Cuisthre* soon
Wud change his chune
Nor raise a sthra against ye!

IV.

Thy neetive land
Extinds her hand
Acrost the weeves up darting—

* The *Morning Freeman*, a paper edited and owned by the Hon. T. W. Anglin, M. P., and published in St. John N. B.

Till crown wid gowld
The hayro bowld
Who blessed her by departing.

V.

In laify June
You bowld gossoon
You tuk the road till glory;
You turned yer coat
And changed yer note
From Liberal to Tory!

VI.

Ye rogue 'twas you
The puff that blew
That raised the grate Cathaydral,
Its heighth shubloime,
Its walls of loime,
Its *conchure* poly haydral!

VII.

Ye counthree's crade
Wud fall indade
Till something less that Layro,

Were you till sink
Or faibly shrink
Ye litherary hayro!

In his story of the "Minnehaha Mines," our author cleverly hits off the rivers of Maine and New-Brunswick, and as the lines may be accounted among the best things he has done in the way of comic versification, no apology need be made for their introduction here. They are inscribed to:—

MISS FLORENCE HUNTINGDON,
PASSAMAQUODDY.

Sweet maiden of Passamaquoddy,
Shall we seek for communion of souls
Where the deep Mississippi meanders,
Or the distant Saskatchewan rolls?

Ah no,—for in Maine I will find thee,
A sweetly sequestrated nook,
Where the winding Skoodoowabskooksis
Conjoins with the Skoodoowabskook.

There wander two beautiful rivers
With many a winding and crook;

The one is the Skoodoowabskooksis ;
  The other the Skoodoowabskook.

Ah sweetest of haunts ! tho' unmentioned
  In geography, atlas or book,
How fair is the Skoodoowabskooksis,
  When joining the Skoodoowabskook !

Our cot shall be close by the waters
  Within that sequestrated nook—
Reflected in Skoodoowabskooksis
  And mirrored in Skoodoowabskook !

You shall sleep to the music of leaflets
  By zephyrs in wantonness shook,
And dream of the Skoodoowabskooksis,
  And, perhaps, of the Skoodoowabskook !

When awaked by the hens and the roosters,
  Each morn you shall joyously look
On the junction of Skoodoowabskooksis,
  With the soft gliding Skoodoowabskook !

Your food shall be fish from the waters,
  Drawn forth on the point of a hook,
From murmuring Skoodoowabskooksis
  Or wondering Skoodoowabskook.

You shall quaff the most sparkling of water,
  Drawn forth from a silvery brook

Which flows to the Skoodoowabskooksis
  And then to the Skoodoowabskook!

And you shall preside at the banquet,
  And *I* will wait on thee as cook,
And we'll talk of the Skoodoowabskooksis,
  And sing of the Skoodoowabskook.

Let others sing loudly of Saco,
  Of Quoddy, and Tattamagouche,
Of Kennebeccasis and Quaco,
  Of Merigonishe, and Buctouche,

Of Nashwaak, and Magaguadavique,
  Of Memmerimammericook,—
There's none like the Skoodoowabskooksis,
  Excepting the Skoodoowabskook!

About fourteen years ago James De-Mille proceeded to Halifax, Nova Scotia, and assumed the position of Professor of History and Rhetoric in Dalhousie college, which chair he continued to occupy until his death, which occurred on the afternoon of Wednesday, the 28th of January, 1880, of congestion of the lungs. He was

married to a daughter of the Reverend John Pryor of Nova-Scotia, who with three sons and one daughter survive him. In private life James DeMille was gentle, courteous and kind. Of an eminently lovable disposition, he made many warm friends and no enemies. He was always doing some good deed, now helping a brother author in distress, now revising a manuscript for some young beginner in letters, and forever doing a world of generous things for those who solicited his aid. Before his death he had acquired high reputation as a lecturer, and the last theme on which he spoke was "Satire"—a lecture brimful of neat and witty things. He leaves behind him a completed story—entitled *A castle in Spain*—which has been announced for early publication.

GEORGE STEWART, JR.

L'HONORABLE

WILLIAM COOPER HOWELLS

—

Je ne sais rien qui puisse faire comprendre à un observateur attentif la cause du développement rapide et considérable du commerce, de l'industrie et de toutes les sources de la richesse publique, depuis l'application des grands principes scientifiques jusqu'à la guerre de sécession ; je ne sais rien, dis-je, de propre à

faire saisir ce sujet, comme d'avoir connu personnellement et étudié quelques uns des citoyens des Etats-Unis du commencement de ce siècle. Il en reste très peu, de nos jours. L'Honorable Howells est un des rares survivants de cette époque lointaine et il aurait pu servir de type à cet éminent écrivain français qui a fait un portrait si remarquable de l'homme honnête et sage.

Ami de la vérité *, aucun intérêt ne peut l'induire à la dénaturer ou à la trahir, et il porte profondément empreintes dans son âme ces belles paroles qu'un prince répétait souvent à son fils :

" Mieux vaut mourir que tromper. "

L'Honorable Howells laisse aux êtres

* " In truth, for duty and for loyalty. "

Shak.

vulgaires l'astuce et l'artifice. Aussi fidèle à tenir ses promesses qu'il est prudent à promettre, il ne recourt jamais, pour éluder ses engagements, à ces misérables subterfuges qui font rougir la bonne foi.

Quant à sa vie publique, il a représenté *Cleveland* dans le sénat de l'*Ohio* et a dirigé la feuille : " *Ashtabula Sentinel*," dont il est encore le propriétaire.

Orateur, écrivain, conférencier, homme d'un talent réel, il n'a jamais fait partie de ceux qui, selon William Hanson, disent : " On assure que j'ai du talent ; bien sot serais-je de ne pas en user pour arriver, par n'importe quel moyen, à un emploi lucratif et à une grande position politique," Il ne s'est jamais non plus enrolé sous la bannière de ceux qui ne craignent pas, suivant le même auteur, de dire : " Je

discute avec facilité, eh bien ! j'aurai soin d'embrasser et de défendre avec cette arme que m'a donnée la nature, la cause qui me sera le plus profitable et me fera, envers et contre tous, président d'un cabinet ou, peut être, d'un Etat quelconque."

Le vénérable vieillard dont je fais le portrait ignore de pareils calculs. Sa vertu égale son savoir et ses connaissances sont rehaussées par sa modestie. Il ne ressemble nullement aux Américains de nos jours qui ont fait prononcer à leur grand compatriote Ralph Waldo Emerson* les paroles suivantes :

* Ecrivain et poëte de grand mérite, gradué de *Harvard College* et contemporain de l'Honorable William Cooper Howells. Comme celui-ci, il vit encore, et réside actuellement à Concord, où il poursuit toujours ses études et ses travaux littéraires.

Je viens de lire à son sujet ce qui suit : "Emerson dans sa vieillesse avancée est chéri de chacun. Voici une anecdote inédite de sa vie : Pendant le voyage qu'il fit en Egypte en compagnie de sa fille, il rencontra un Anglais qui se mit en quatre pour rendre aux deux voyageurs leur séjour agréable, et lorsqeu cet aimable compagnon fut obligé de se séparer d'eux, il dit au

"Nos récentes tentatives pour nous passer dans la vie sociale de la justice et de la vertu ont engendré logiquement nos dernières convulsions politiques, de même que des changements inopportuns et peu judicieux dans les fondations du mur principal d'une maison, en entrainent inévitablement la ruine. Un fait ressort avec évidence des derniers événements, c'est qu'une certaine vertu personnelle est indispensable à l'équilibre de la société, et il est douteux si la corruption n'a pas déjà dépassé dans ce pays la ligne au delà de laquelle il n'est plus de

grand écrivain: "Vous vous étonnez à bon droit de voir que j'a franchi les limites de la réserve habituelle aux Anglais, au point d être entré dans votre intimité, mais c'est par reconnaissance pour un de vos compatriotes qui porte le même nom que vous —Emerson—Ralph Waldo Emerson. Il m'a rendu de grands services, et j'es ère pouvoir un jour traverser l'Océan pour avoir le plaisir de le rencontrer." Emerson se garda bien de dire à son interlocuteur qu'il se tr uvait en présence de l'homme qui lui avait fait du bien.

sécurité, de telle sorte que si l'on nous étudiait attentivement, on trouverait que la majorité de notre peuple est composée d'égoïstes, insouciants du sens moral. La sagesse divine s'est éloignée de nous."

La province d'Ontario, cette partie des possessions anglaises qui portait à l'origine le nom de Haut-Canada, fut sans doute colonisée partiellement par des immigrants de la Grande-Bretagne, mais aussi par un certain nombre, et pas peu considérable, de citoyens de l'Union américaine. * Ces derniers ont naturellement exercé qulque influence, soit bonne, soit mauvaise, sur les destinées de la province en question. Je ne sais s'ils appartenaient à la catégorie de ceux dont Emerson a dit que *la sagesse divine* s'est éloignée d'eux. Quoiqu'il en soit, il est bien certain que sur les bords

* "Stewart's Modern Geography."—Edinburgh, 1852.

du lac dont la province d'Ontario porte le nom, l'importante cité de Toronto déroule ses quartiers toujours grandissants ; que sur son territoire se trouve Ottawa, la moderne capitale de la Confédération, et enfin qu'elle a exercé et elle exerce plus que jamais une grande influence, que dis-je, une influance dominante sur les destinées du Canada tout entier.

Comme je demandais, il y a quelques semaines à un important homme d'affaires de la province de Québec, pourquoi certaines choses utiles à tout le pays ne se faisaient pas, il voulut bien me donner des explications détaillées qu'on pouvait condenser dans cette seule raison : Ontario ne le veut pas.

Eh bien, soit par suite de l'influence de la province d'Ontario, soit par sympathie pour cette partie du Canada, qui, comme je

l'ai dit plus haut, a une certaine communauté d'origine avec eux, le fait est que pour les Etats-Unis, le consulat de Québec est de deuxième classe, tandis que celui de Toronto est de première. Ajoutez à cela que les recettes de ce dernier sont plus élevées, et vous comprendrez que le cabinet de Washington voulant récompenser doublement l'Honorable Howells, et lui donner une preuve de considération, l'ait transféré de Québec à Toronto. C'est de là, qu'en apprenant par la voie d'un journal, que mon gouvernement avait eu la bonté de penser à moi pour une place de chargé d'affaires hors du Canada, il m'écrivit la lettre si touchante dont j'extrais les passages suivants :

" Je regrette vivement que la distance déjà si grande qui nous sépare doive encore s'augmenter d'un jour à l'autre.

" En déjeunant ce matin, mes filles Victoria et Aurélie m'ont demandé lequel devait une lettre à l'autre, vous ou moi. Je n'en sais absolument rien, à vrai dire ; mais si c'est mon tour, je m'empresse, comme vous le voyez, de payer ma dette. Mes filles vous adressent de petites missives que je vous fais parvenir avec la mienne. J'espère bien que vos affaires prendront, avant votre départ, une tournure telle que nous puissions nous rencontrer, car la perspective prochaine de cette séparation a éveillé comme en sursaut l'affection que je vous porte, et il me fallait ce triste événement pour me faire comprendre la force des liens mystérieux qui attachent nos deux cœurs, et l'amertume qu'éprouverait mon âme à l'idée de ne jamais vous revoir dans cette vie. Mais je ne veux pas insister sur ce pénible sujet.

" Depuis le commencement de l'hiver, nous avons souvent pensé à vous et parlé de vous. Il est difficile de vous dire combien vos agréables visites du dimanche soir nous font défaut.

" J'ai été dernièrement à Ottawa, et je puis vous donner d'excellentes nonvelles de votre filleul, le garçon de ma fille Annie.

Je vous remercie du souvenir que vous avez conservé du pauvre Henri et du beau livre que vous lui avez envoyé. Il a été lu et relu à maintes reprises, et toujours avec un plaisir croissant.

Tous les miens joignent leurs affectueux souvenirs à ceux de votre dévoué et fidèle ami."

Au physique, l'Honorable Howells n'est ni grand. ni petit, ni gras ni maigre. Il

est légèrement voûté sous le poids de ses soixante-treize ans et des souffrances inséparables d'une longue vie. Sa voix est un peu faible, mais il parle avec élégance la langue de Byron. Il est un nouvel exemple "qu'habituellement le visage est le miroir de l'âme." Le sien est pur comme son cœur et frais comme celui d'un adolescent. D'épais cheveux blancs encadrent sa belle tête ovale et surmontent un front superbe. Sa bouche aux fermes contours. et ses sourcils arqués révèlent cependant la forte volonté qu'il lui a fallu déployer dans sa dure carrière de *self made man.* Il s'habille comme il pense et comme il agit, c'est-à-dire, avec la simplicité des hommes de son jeune temps.

Je ne veux pas terminer cette courte notice sans mentionner le nom de Mr.

William Dean Howells, fils de l'Honorable Howells et l'un des plus éminents littératenrs de nos jours aux Etats-Unis. Il dirige la célèbre revue l' "*Atlantic Monthly.*"

Le consul des Etats-Unis à Toronto n'est du reste pas né en Amérique. Mon ami est Gallois de naissance, mais avait à peine quelques mois, quand il a quitté, avec ses parents, le sol natal qu'il n'a du reste jamais revu, car il n'est jamais sorti des limites de l'Union que pour venir au Canada.

Il serait superflu, je pense, de dire combien je paye de retour l'affection que me portent l'Honorable Howells et sa famille.

J. El conde de Premio-Real.

THE WHIP-POOR-WILL *

—

Whip-poor-will, O, Whip-poor-will!
Echo to me from thy hill,
All the mem'ries sweet and dear,
Thou wak'nest to my waiting ear;
In quick sad notes around me bring,
The days of youth, and to me sing,
In tones so tender, though so shrill:
Whip-poor-will, O, Whip-poor-will!

* De toutes les œuvres de mon honorable ami, une de celles auxquelles je tiens le plus, par suite des circonstances spéciales qui s'y rattachent, c'est la poésie ci-dessus, écrite pendant que nous étions ensemble, et qui a été mise récemment en musique par le Révérend Leroy Hooker, actuellement pasteur de l'église méthodiste de Québec.

J. El C de P-R.

Whip-poor-will, O, Whip-poor-will!
From beyond the ruined mill,—
Thou know'st not how upon thy note,
Sweet visions of my childhood float;
Of cares and joys, of other days,
Of flowered and of thorny ways,
My feet have trod through good and ill:
Whip-poor-will, O, Whip-poor-will!

Whip-poor-will, O, Whip-poor-will!
Sitting on the mossy sill
Of the mouldering cabin door,
Where little feet may tread no more;
Sing of the loves that clustered there,
The strong, the brave, the young, the fair,—
To whom my heart is turning still:
Whip-poor-will, O, Whip-poor-will!

Whip-poor-will, O, Whip-poor-will!
When twilight falls on vale and hill,
And silence weds the evening star,
I listen to thy song afar,
Till on thy iterant refrain,
The living past comes back again,
And long-lost joys my spirit fill.—
Whip-poor-will, Ah! Whip-poor-will!

WILLIAM COOPER HOWELLS.

THE BEGGAR'S OPERA-TION.

—

The ingenuity of the professional beggar oftentimes rises to the dignity of positive genius. No matter where his lot be cast, whether it be beneath the clime of sunny Italy, or within the confines of New-York, or in any place in our own Dominion, his activity submits to no reduction in scope, and he carries out the system of pillage which he has

inaugurated, without fear and without reproach, thereby equalling, in some respects, at least, the chivalrous greatness of the mighty Bayard of happy memory. It is not my intention however, to enlarge upon the functions of the beggar—I do not mean the pauper, for that very ordinary personage is only the beggar in reduced circumstances, and in consequence is a very cheap specimen of the tribe, and perhaps, not worth the mentioning in the same breath with his more picturesque and better-circumstanced chief — but I have an incident to relate which will serve to exhibit after a fashion, the wonderful resources of the mendicant when really put to his wits' end to devise a system of swindle with which to impose on the benevolent and charitable. A friend of mine—a young clergyman — who after graduating with high honours, passed

the first few years of his ministry as a missionary among the poor in the town—at that time parish—of Portland, Saint-John, New-Brunswick. In this capacity he had abundant means of witnessing many pitiful scenes of real distress, and to come into contact with several cases of gross imposture and cheatery. Being naturally of a tender heart, and as sensitive as a woman, his nature was one which might easily be played upon, and it is not too much to say that very often the generous-spirited young clergyman became the dupe of the shrewd thieves who thrived pretty succesfully on his bounty. The incident which he related to me, several years ago, will illustrate in a practical manner, one of the keenest ways of "raising the wind," perhaps ever devised by human kind before. The story is at least a good one, and shorn of its meaner ele-

ment, there is something left which may perhaps, be laughed at, even if the whole thing be very justly condemned, and the fraud practised be duly execrated. My friend tells the tale as follows:

A woman clad in the habiliments and trappings of woe, sad in countenance and mien, and leaden-eyed, and with a babe of tender age at her breast, sought aid for a dying husband, and a helpless family of little ones. The young clergyman, deeply touched by her sorrowful story, did what he could to assist her, and she went away murmuring thanks and a benediction. In a day or two afterwards she returned to the hospitable door and sought and obtained further relief. A week passed away, when one day, my friend, Mr. C——, was hastily summoned into his library by an urgent visitor. It proved

to be the same woman that he had relieved on two occasions in the manner related. She told a harrowing story. Her husband, she sobbed, was dead. He had died that morning, and she and her family were left destitute and alone in the world. They had nothing to eat, they must go to the Poor House, and the husband would have to be buried in the pauper's lot. Mr. C——, heard her story, gave her a little money, spoke some kindly words of comfort, and promising to call round at her home in the afternoon, he sent her on her way. After dinner he proceeded to the house of death. Knocking softly at the door, he was ushered in by a little girl in tatters. He found the widow and children bathed in tears. In a dark and further corner of the room was a long pine table, on which the body of the hus-

band and father lay, washed, and dressed, and ready to be laid in his coffin. The eyes were apparently closed in that sleep which knows no awaking. Coppers were laid over the lids, and the chin was supported by a band fastened on the top of the head. The hands and arms lay straight and stiff by the side. Every feature of the face wore the placid look of death; and gloom and despondency settled themselves over the little room. It was a sad sight this picture of Death in such a place, and the young man could not hold back the burning tears which filled his eyes and coursed down his cheeks. He extended his hands to the widow. He spoke comforting and sympathetic words into her ears. He tried to soothe the aching heart, and he kissed the smiling baby in her arms, and patted the curly

heads of the two little girls who sobbed at their father's side as if their very hearts would break. After offering up a prayer in which the mother and the children joined, Mr. C—— rose to take his leave, promising to look in, in the morning; and then giving the widow enough money to defray the burial expenses of her husband, he bade the tearful and narrowed circle adieu, and started for his home with a bleeding heart. He had not proceeded far along the street, when he be-thought himself of something which he had wished to say to the woman, and which, in his excitement, he had forgotten. He retraced his steps, and stealing softly up the narrow stairs, he gently opened the door. A strange mocking sight met his view. There, bolt upright on the table, sat the corpse, busily counting the money the

clergyman had left for his own funeral expenses, while bending over him stood the wife, an interested spectator of the scene, holding a tallow candle in her hand. The two children were playing with the baby on the floor. Mr. C——'s eyes met the affrighted gaze of the corpse and the equally guilty wife. He said nothing, but hastily closing the door, fled away from the iniquitous den of deceit. The story tells its own moral.

"WALDEN." *

* George Stewart, jr., Esquire.

L'EMM'

—

Il s'est toujours trouvé chez tous les peuples possédant des langues plus ou moins riches, des esprits facétieux qui se sont amusés, par une série de mots commençant tous par la même lettre, à donner à une pensée fort ordinaire ou même triviale une forme comique. Il en existe en espagnol, il en existe en français, il en existe en anglais. Dans ce dernier idiome, il y a une pièce célèbre de ce genre intitulée " Pumpernickel and Popschikoff, " par Pungent Peter, dans laquelle

la lettre *p* est répétée plusieurs centaines de fois. Quelque puéril que soit un pareil jeu d'esprit, on me permettra d'en produire un petit échantillon, œuvre de ma plus tendre enfance ; c'est pour cela que j'ose y attacher un certain intérêt :

MARTHE MARGOT, ma marraine.
Mari, MONSIEUR MAZÈNE.

Machiniste-machineur,
Matamore, monnayeur. . .
Mésalliance mirifique !
Mélange machiavélique !
Malveillant murmurateur,
Macaque monopoleur. . .
Ma marraine maladive,
Morose, méditative,
Mourait martyre, maudissant
Mari malfaiteur, mécreant ! *

" FÉLIX."

* Au moment de copier de mon vieil agenda ce qui précéde, un de mes amis du bureau m'apporte l'irrévérencieux impromptu qui suit :

Socrate sermonnant, sacrant, soulevant scandale, salissant sa serpillière, savourant superbes salsifis, soulait saler sa sauce.

JOHN-HENRY WILLAN, Esquire

BARRISTER-AT-LAW

> "Old! call you him? He is strong yet; ay, stronger than a horse, but not stronger than his arguments."
>
> PREMIO-REAL.

I

A Scotch author, in his work on "British Eloquence of the Nineteenth Century," speaking of the late Mr. Canning, M. P., says:—"It was an epoch in a man's life

to have heard him.... He seemed actually to have increased in stature, his attitude was so majestic, his chest heaved and expanded, his nostrils dilated, a noble pride slightly curled his lip, and age and sickness were dissolved and forgotten in the ardour of youthful genius."

Those, and there are many, who know the subject of this sketch and have heard his forensic addresses, cannot help, after listening to the weightiness of his arguments and the force of his appeals, but attach to Mr. Willan the attributes which the enthusiastic writer, whom I have just cited, granted to the eminent Mr. Canning.

On such an occasion, as well as on that of the reading of one of the careful and better productions of Mr. Willan's facile pen, one is not only apt to forget, but forgets indeed, his carelessness in dress

and all his other idiosyncracies, with which, alike with other men of talent, he indubitably abounds.

Of high stature, of not only handsome presence but with a beautifully classical head, sprung from an English father and a French-Canadian mother, not alone by his intellectual capacity but also by his physical appearance, he is what I should like to be allowed to call a fine example of the judicious blending of races, and in whom the finer endowments of both are so manifestly apparent.

Should inclination be felt to think in a trivial way of him, one would suspect that, after the manner of some of the old students of the university of Salamanca, his well-worn and discolored apparel, his battered hat and tieless shoes (carefully trodden down at the heels), together with

his barrister's gown,—of which it is said that "it never covers his shoulders in the same way twice" (there are so many arm-holes, or what may be taken for such, in it),—were purposely worn to relevate and enhance his natural appearance.

However these and other things may be, it is an undeniable fact that my friend, were he resident in some more thickly populated country, would find a better field for remuneration of his brilliant parts. He would have a more prosperous present, besides a noble future. At all events, his legal utterances and magnificent writings will be sought and studied by generations yet to come.

For myself, I must refrain, consistently with the nature of this album, from gathering here as much as I should like of his speeches aud writings, but solely give a

very few condensed specimens of his labors and relate a few anecdotes of him.

I cannot remember exactly how or when, but somewhere I have related that this well-reputed writer is mentioned in Morgan's "Bibliotheca Canadensis," page 392, as "beyond all question in all respects the ablest and most powerful writer on the Canadian press." The same authority refers to him as a barrister-at-law in a "leading position," of "great powers of eloquence" and possessing "rare talents" as "an expounder of the law." Mr. Morgan continues of him;—"he must be now * about thirty five years on the press of Canada and is supposed to possess great knowledge of the Canadian public and to be an authority on the constitutional law of the country.

* In 1867.

II

Without referring back to journals of older date, I content myself with taking up the file for this month of one of the local publications, to the columns of which Mr. Willan contributes the greater number of its political articles, and I select three or four "leaders" so markedly his that the slightest doubt cannot be entertained as to their authorship.

The following article, which is the first that comes to my hand, is on the now latent question of inter-imperialism:—

"The Americans may as well cease from their hostility to the imperial assimilation of queen Victoria's European and non-European domin-

ions; inasmuch as their history is itself so strong an argument in favor of assimilation as to outweigh every argument their agents and adherents in Canada can utter against it.

"What created the United States of America? Simply the want of representation in the imperial parliament. According to the old Anglo-Saxon theory of government, no free man could be taxed 'save by his consent in parliament' (to quote the words of Sir Edward Coke, the prince of english lawyers). Not only was this strongly felt by the Americans, its force was admitted on the other side. The English law officers set up an absurd technical plea to the American demands' by saying that, according to some old deeds and charters, America was part of the manor of East Greenwich and therefore was represented in contemplation of law in the British parliament! Such nonsense of course had no more effect then that it would have now, except as a mere gloss for the acts of the government and an admission that in principle Franklin and his fellow-Americans were right in their pretensions according to the general and

acknowledged maxims of England's special constitution as derived from remote antiquity. It was, however, on all sides admitted that the Americans might have been justly taxed had they been really and fairly represented in the British parliament. Had they been so, happy indeed would have been the results for England and themselves! From how many needless foreign wars (many of them undertaken for no other interest than the preservation of Hanover) would not England have been saved? What floods of blood, what burdens of debt and taxes would she not have avoided had it been necessary to consult the trans-Atlantic vote where war parties at home were in the ascendant, and Englishmen infatuated with continental alliances were in the cabinet. Nay, how great a benefit to humanity at large would not that trans Atlantic vote have proved?

"To America herself the consequences of assimilation with the parent state would have been still more beneficial. Great as she now is, how much more resplendent would be her attitude had wisdom prevailed in Britain's colonial policy during the years preceding 1776. Had represent-

ation in the imperial parliament been enjoyed by the British colonies (now the United States), their revolution would never have taken place, and they would have been sharers in glories surpassing the separate institutions now enjoyed by Great Britain and themselves as actually existing nations. They are now a powerful republic, but they are not lords of India and masters of the sea. Assimilated with England they would have been both. The forces of both countries united into one, no such power would have been seen on earth since the downfall of the ancient classic Roman empire. Combined in one mighty whole, the Atlantic would have been their lake, Asia and Africa their colonies, and neither Russia nor Germany would have been in a position even to utter a remonstrance against their voice potential. It is in vain to foresee the prospect of this vision of the possible. It belongs to the irrevocable past. It might have been a splendid reality, and is now a melancholy warning, classing amongst the most mournful of lost opportunities.

"It is, however, the duty of the present to shape the future more or less from the destinies of the

past. What might have been, had England been wise in time, may be yet, so far as Canada, Australia and Polynesia are concerned. California is not richer than those lands in the Pacific Ocean, which proudly and gladly acknowledge the protecting and paternal shadow of the British standard.

"Canada in area is larger than the United States and in climate far more suitable to the growth in numbers and in vigor of the Caucassian race. Its soil is capable of feeding all Europe twice told, and it needs nothing save a policy of true imperialism to make it in all respects a superior country to its more southern rival.

"The United States created by England's neglect and final misrule of her colonies and the narrow 'localism' (to coin a much needed word) which was the parent of that neglect and misrule, have profited, grown and thriven by England's neglect of her remaining colonies. It is time that negligence of her interests, and her hostility which has done so much evil, should cease, and that the centralization of Queen Vic-

toria's territories should supersede that policy of anarchy, disorder and confusion which, aiming at the loosest of confederations, has practically dismembered the British empire."

The second article, which is on a very kindred subject to the foregoing, but referring in a more special manner to Canada, reads :—

"That Canada cannot stand as she is, will, we think, be generally conceded; but independence is worse than a myth and the choice of our future lies between annexation and assimilation. Of these the first named holds out for us no attraction whatever. It is simply a lesser evil than independence, but it offers burdens absolutely without advantages, and the vortex of its politics are fraught with dangers for so new a partner in its business as Canada would be. On the other hand, assimilation offers us relief from our present cause of complaint and benefits both national, political and social.

"We should continue to be protected by the

'sovereignty of the seas' and we would share in that sovereignty. The burthens of our defence would not be increased, but the field of ambition for our people would.

"In order to carry confederation, the men now in office stimulated, to the utmost of their power, the sentiment of ambition and, what the Americans would call, the love of 'a big thing' in the Canadian mind. Now there are few things more dangerous for a government than to stimulate ambition.

"Amongst the legends of the Middle Ages was that of two students of Padua who lighted on the books of Albertus Magnus, and reading a page of forbidden lore, suddenly and unexpectedly found themselves confronted by an innumerable crowd of demons who, with one accord, shouted out 'Ye have called us, ye have called us, now get us work or we will destroy ye!' Such is in good truth the condition to which the adventurous but incompetent politicians of the British North American confederation have reduced both themselves and their country. It is not their

fault that the vast resources of the British empire and the endless view both of profit and of glory, which assimilation offers to the colonist, makes annexation look paltry, poor and insipid in comparison with it.

"The conquest of the Modocs; the breaking up of a 'whiskey ring', the discovery of another case of 'ballot-box stuffing', the utterance of somebody's 'opinion' as to a gubernatorial election, the conviction of a 'counterfeiter' or the flight of some imposter who for three months has been setting the fashions to the 'shoddy' lords and their families; such are scarcely the events, either social or political, for Englishmen to sympathize with."

Another production of Mr. Willan's pen,—a production which, judging from its heading, proposes to show 'How we are governed,' *i. e.* how Canada is governed, and concludes with the expression of the idea that, at no far distant day, much of Canada's representative system

will be practically understood as conveniently and easily dispensable,—runs as follows :—

"The bill 'To reduce the salaries and allowances of certain public functionaries and officers and the indemnity to members of the senate and house of commons,' is a move in the right direction, and would unquestionably be a boon to the heavily taxed people of this country.

"The reduction of allowances and indemnity to legislators is, we repeat, desirable; but the total abolition of such disgraceful expenses would be far more so. It is highly degrading to our legislators and our country that the senate, and legislative councils, and the commons and houses of assembly should all require to be paid; nor is it possible to see any national ground on which such payment can be based. For the first thirty-six years of parliamentary government in Canada, no payment whatever was made, either to legislative councillors or the representatives of the people, and there never was any reason why the old British constitutional system of non-

payment should have been departed from; nor is there any why it should not be restored. As for the other payments under our present system there is nothing to justify them.

"The case of Letellier has proved two things. That lieutenant-governors are nonentities and that the governor-general is the subordinate of his ministers. Such being the case—if the present system of government is to continue — all these functionaries should be swept away. The functions of governors, whether general or lieutenant, should be discharged by the presidents of the executive councils or cabinet, and thus—the atrocious decision in the case of the Honorable Mr. Letellier—would at least save a quarter of a million of dollars per annum, a heavy expense which the country can ill-afford. Useless offices will never be too soon got rid of, and the days are coming that the people will say to the kings of the earth :—'Govern or go.'"

In the last issue printed of the publication previously referred to in this chapter, and which has just been left on my

table, I find the following, respecting English foreign policy and electoral affairs in England:—

"The attacks of Mr. Gladstone on Austria are a fresh proof of that politician's total incapacity to deal efficiently or even rationally with the foreign relations of his country. If all Turkey and Roumania, and Servia also, could be placed under the Austrian flag, it would be a happy event for the human race.

"Nothing could be more deplorable as a national spectacle than Turkey as Mr. Gladstone would wish to see her. Bad as is the state of the South American republics, it would be political blessedness in comparison with the blood-thirsty anarchy which would distinguish the wild races and hostile creeds of the Turkish empire if let loose from all central control and formed into a nest of republics as Gladstone wishes. That dismemberer of the British empire and transferrer of the Ionian Islands is disgusted to see Asia Minor and Egypt practically added to the British empire and Austria utilised in the friendly of-

fice of 'covering the back of England in the Levant.'

"It is an old established maxim of state policy that 'whoever can most readily injure you is your natural enemy, and whoever can most readily injure your natural enemy is your natural ally.' In the face of this Mr. Gladstone constitutes himself the foe of non-maritime and pacific Austria in favor of maritime, ambitious and aggressive Russia!

"It is to be hoped there will be found wisdom enough in the English constituencies to quench this peripatetic firebrand and his party in the dead sea of electoral defeat and parliamentary condemnation."

III

I here append a few anecdotes, related of Mr. Willan, the scene of each of which

is laid in some one or other court of justice, where he has, in every quoted instance, appeared as counsel for the defendant.

On one occasion, while extolling the powers of a jury, in the hope of obtaining from those he addressed a verdict entirely at variance with the anticipated charge of the Court, Mr. Willan remarked that "even the Scripture favored that great institution (meaning, trial by jury). The judge interrupted him, saying, "Mr. Willan, where does the Scripture even mention a jury? He replied, "Your Honor has forgotten that the holy David has 'said or sang,' 'in *Jewry* is God known.'"

A prisoner once stood at the bar on an indictment against four persons, including himself and one *Peter* Colliche. Mr. Willan, defending the prisoner, moved

that the trial be postponed, on the ground of the absence of a material witness for the defence, by name *Petre* Colliche. The Crown resisted this, on the ground that the witness sought for was one of the three fugitives indicted with the solitary prisoner. The learned counsel replied, "Petre and Peter are not the same name nor are they even *idem sonans;* moreover, one is properly a surname and the other is truly a Christian name, and the record, the highest of evidence and here invincible, supports my application." The queen's counsel said "The learned gentleman knows very well they are the same person." The reply came, "The learned gentleman, as my learned friend is good enough to call him, is not *on evidence.*" The Court ruled for the motion.

At another time a witness appeared

against Mr. Willan's client, whose evidence was absolutely fatal, and there seemed to be no means of shaking it; neither was anything known at the moment about the witness, who appeared to be a stranger; when suddenly the prisoner's counsel, looking at the witness' head, said, "Where did you last get your hair cut?" It turned out the last place that that act was performed was at the penitentiary. His cross-examiner had not known the man, but he knew "the crop"; and his invectives, based on a conviction for felony, destroyed the witness' testimony and saved his client.

A Crown witness having been induced to make some admissions out of court fatal to his testimony and which he was resolved upon denying on oath, the subject of this sketch got the truth from him

by the following ruse. The court being very crowded and the witness a stranger to the locality, Mr. Willan suddenly raised his gown, so as to conceal two persons who happened to be in the crowd, and then, pointing over his shoulder with his thumb, shouted out, "Dare you, in the presence of these men behind me, deny your own words of Wednesday last?" The witness, believing that two listeners to his conversation were about to contradict him, made the admission sought for, but so reluctantly and ungraciously, that the learned counsel found no difficulty in destroying his evidence and clearing his own client.

Mr. Willan's great knowledge of the technicalities of his profession and pleasure in using them are shown by the following instances of a mode of special

pleading which legislation has made obsolete.

Two women were indicted for felony; one of whom pleaded "guilty," for the purpose of giving evidence against the other. Mr. Willan, then a very young lawyer, made interest with an old member of the Bar to get this woman brought up for judgment, and succeeded in that object. The trial of the principal criminal coming on immediately after, Mr. Willan rose as soon as "The Book" was tendered to the witness, saying, "You can't swear her: she stands *attainted.*" This was ruled; the Crown remaining without evidence, the defendant was necessarily acquitted.

On another occasion a prisoner stood indicted for stealing a box containing glass, of the value of seven shillings. By a very

courteous and insidious cross-examination, Mr. Willan led the witness to say the box was worth nothing; and the acquittal of the prisoner was procured on the ground that there could be no larceny of that which was valueless: that the indictment was for stealing the box and the words "containing glass" were only a description of the box. It was held so, and the man acquitted. He was then re-indicted and brought to trial for stealing the glass. Mr. Willan pleaded "*autefois acquis*," resisted evidence to prove the taking of the box, showed that there was but one *asportation*, if any, and procured a verdict for his client by direction of the Court.

One Brooks was on trial for having and holding burglarious instruments, and the jury found him guilty of being in pos-

session of the "prohibited articles at an unlawful hour of the night." Mr. Willan moved to stay judgment on the ground that the words amounted to an acquittal, as there was no "unlawful hour of the night" in Canada and the words "prohibited articles" could not be taken as the equivalent of "burglarious instruments." It was held so.

Mr. Willan's ready command of invective was instanced, amongst others, by the following:—

During the progress of a trial, a witness told Mr. Willan that he (witness) was "not the sort of man he took him for." "I see very well" said the learned barrister, "what sort of man you are; for you have the seven deadly sins on your countenance and the brand of Cain on your villainous brow."

IV

"Only those of Aryan blood are to be admitted: no taint of Negro, Indian, Chinese or any other blood must be in the would-be members," says a paper which I have before me entitled "Constitution and Preamble, Society of Aryan-America."

Persons acquainted with physical science, as the same paper rightly asserts, must know how much the blood of an inferior race mixed with that of a higher one reduces the fine standard of Aryan intelligence and levels purity to mediocrity.

There is no doubt whatever in my mind, knowing as well as I do the gentleman of whom I am writing, that his ancestors

left the eastern shores of the Atlantic for this continent resolved to maintain the above-mentioned purity in an orderly condition.

The only mixture of race in Mr. Willan, as I have stated in chapter I, is that of the Anglo-Saxon with the French; and consequently he is gifted with something of the good, and I suppose has something of the bad qualities of both the Anglo-Saxon and the French-Canadian.

For instance, he is, after the English manner, as curt and independent with those he is not well acquainted with or does not care for, as he is, after the French habit, polite and suave with the persons he knows well and has in regard.

To illustrate his naturally exemplifying a British trait of character the two following short narrations of him will assist:—

One day a very wealthy gentleman, fishing for cheap law, as wealthy men sometimes do, asked a question (involving the construction of a recent act of parliament) of our learned legal friend, and receiving for answer that "he had not read the act," thought to achieve the object by friendly "chaff" and said,—"What, call yourself a lawyer and not read that!" He immediately got this answer: "If you were in the dock for felony, as I have seen better men, and I any way interested for the prosecution, I would precious soon let you know whether I was a lawyer or not."

Mr. Willan, being seated apart, on a bench otherwise unoccupied, on board a steamboat, wrapped up in his own thoughts, was suddenly addresssd by a young Anglican divine with whom he had no previous acquaintance and who, coming

up to him, abruptly asked: "Are you not with——" (mentioning a well-known Canadian publisher.) The answer was: "No, Sir, and were it not for your unwarrantable intrusion I should be alone."

It is well known that the French are noted for momentary abstraction of mind, and in this respect my friend is as French as any man can be. To say that he has been unable to recall, once out of every twenty visits he has had the kindness to pay me, where he had laid his hat, would be to say nothing very extraordinary, or is anything but what, from my acquaintance of him, I am not surprised at; but to mention that one day he would forget where he had put his right shoe (he invariably doffed his outer pedal coverings when visiting), and the next he would forget where his left slipper

had been lying during the whole time of one of his interviews, and also puzzle as to whether his coat was to be buttoned in front or at the back : all these are facts,—facts which, to use one of his technical expressions, "I would affirm on oath."

One day that Molière found himself in danger of arriving late at the play, he hired a hackney coach for the purpose of expedition, but even then locomotion was not fast enough to his thinking. What did he do but jump out of the vehicle and commence to push behind. He was only brought to a sense of his mental abstraction by the laughter of the driver, the jeers of the citizens and the disordered and miry state of his habiliments.

This is the only sort of abstraction that I think our barrister has not been guilty

of, and this simply because he has never been known to be in a hurry. No coachman was or is ever able to please him, and so he leaves a vehicle almost before he has entered it; and chronicles say that he has never been seen driving but once, and that was on the occasion of the funeral of a debtor's near relative.

Speaking seriously, Mr. Willan is universally considered a great authority on the Common Law of England in criminal cases and, indeed, in criminal procedure generally, and is a great "stickler" for the generous and liberal maxims of old English jurisprudence which are rapidly going out of favor.

During the Irish famine of 1847 the subject of this memoir published an elaborate scheme of relief, by immigration

from the mother country and settlement in Canada, which attracted great and favorable attention from the London press and many of the leading men both of England and Ireland, with whom he corresponded on the subject. Every portion of this scheme has since then, at different times and places, been put in successful operation.

More than a decade subsequently he made various suggestions for criminal law amendment, which now form portions of the Statute Law both of England and Canada. He also originated in court what is now a most important rule of practice in favor of destitute defendants. At the same time he opposed many changes which impaired the characteristic "individualism" of English jurisprudence and, in reference to these, he gave the following account of

many changes in the ancient Anglo-Saxon aspect of that juridical system :

"When the Whigs came into office, after Russell's Reform bill, having been long out of office, they carried with them a host of declaimers privileged to wear gowns and hungry for places. It was necessary to feed them in the Department of Justice. It was impossible to raise the capacity of these gentlemen to the level of the law, therefore it was resolved upon to reduce the law to the level of their incapacity. Hence we have the thing called law reform." Mr. Willan was described on that occasion by no friendly critic as "having said in three minutes what other men were three hours trying to say."

"EARL."

FABLE *

LE CHIEN, LE RENARD ET LE LAPIN

—

Maître chien, sur l'herbe couché,
Dormait sans crainte de dommage,
Maître renard, sous un arbre caché,
Guettait selon son vieil usage.

* Cette fable rappelle naturellement par sa forme celle du *renard* et du *corbeau*, mais comme il est aisé de s'en apercevoir, elle s'en éloigne complètement par l'idée. Il va sans dire que je n'ai nullement la prétention de rivaliser avec l'immortel fabuliste.

J. El C de P-R.

Tout à coup, l'on entend du bruit
Au bord d'une noire ravine ;
Le rusé renard se tapit,
Mais le mâtin prend une fière mine
(Il flairait, je suppose, une grande aventure).
Le léger bruit se répéta,
Car un jeune lapin fit le brave et sauta
Tout près de la ravine obscure.
Alors, oubliant le danger,
Le chien, d'un bond, s'élance... et tombe dans l'abîme.
Le lapin fuit, mais le renard léger
Le poursuit à son tour et le fait sa victime.

Il faut penser, mon cher lecteur,
Avant que l'on se détermine :
Avant que de courir, hélas ! à sa ruine,
Il faut être calculateur.

PREMIO-REAL.

NÉCROLOGIE

I

Ce livre, comme on a pu déjà le comprendre, est avant tout une espèce d'album où j'aime à voir réunis quelques uns de mes souvenirs des "21" et du Canada.

Dans cette galerie où défileront sous mes yeux les jours qui ne sont plus, je tiens à honneur de placer la biographie,—

publiée le 24 janvier de cette année (1880) par *Le Journal de Québec*,—de M. Faucher de Saint-Maurice, ancien grand-connétable de cette ville, et le père de l'un d'entre nous.

La vie de cet homme de bien, pour lequel j'avais une grande sympathie et une estime toute particulière, offre certains épisodes qui auront, à coup sûr, pour le lecteur étranger, vu le milieu où ils se passent, tout le charme de la couleur locale et toute la saveur de la nouveauté:

"Narcisse-Constantin Faucher de Saint-Maurice dont nous annoncions le décès, avant-hier,"—disait la feuille en question, —"est né à Saint-Michel de Bellechasse, le 24 mai 1817. Il était fils du major Charles Faucher de Saint-Maurice et de dame Marie-Geneviève Casault, apparte-

nant, l'un et l'autre, à deux familles honorables, qui ont fourni à l'Eglise, à la magistrature, à la science et à l'armée, d'illustres enfants, entr'autres le révérend grand-vicaire Casault, recteur et fondateur de l'Université-Laval. La famille de Faucher est une des plus anciennes familles du Canada français. Elle vient du Limousin, retrace son origine jusqu'au 13e siècle et compte encore des représentants en France, dans le pays d'Aunis et dans la Saintonge. Le fondateur de la branche canadienne, Léonard, vint en la Nouvelle-France, le 15 octobre 1669 : il s'établit à Sainte-Jeanne de Neuville, baronnie de Portneuf, et depuis ce temps jusqu'à nos jours, la terre qu'il défricha et qu'il cultiva ne cessa d'appartenir à sa descendance, qui fut très-nombreuse et qui rayonna jusqu'en Acadie, à Chezencook, où elle prospère encore aujourd'hui.

"Né le dix-huitième de sa famille, le jeune Faucher accompagna dès l'âge de sept ans, son frère ainé, l'abbé Edouard Faucher de Saint-Maurice, nommé missionnaire au Ristigouche. Les longues courses en canots d'écorce, les nuits passées sur la grêve, à bivouaquer sous le ciel étoilé, les interminables promenades sous bois, à la recherche d'un malade à soulager, d'une infortune à consoler, avaient développé chez celui que nous regrettons aujourd'hui un doux parfum de poésie et de mélancolie qui ajoutait encore aux charmes de sa conversation. Dans ces voyages, il apprit la langue abénaquise et recueillit une foule de souvenirs, d'anecdotes et d'observations, qui feraient un ouvrage très piquant, et rempli de renseignements, et qui ont fourni à son fils, *

* Voir page 85 de cet album.

J. El C de P-R.

dans un livre intitulé "*De Tribord à Babord*" l'occasion de raconter l'émouvant épisode qui suit :

" "La mission était terminée, et le prêtre se disposait à retourner à Carleton, lorsque son esprit observateur, remarqua parmi la tribu, un air de mystère qui ne présageait rien de bon. Depuis plusieurs années, les Micmacs avaient formulé des plaintes au gouvernement, accusant les bourgeois anglais du Ristigouche d'empiéter sur les droits et les réserves des sauvages. Tous les ans, les bourgeois barraient la rivière — large ici d'un mille —et au moyen de filets, ils accaparaient le hareng et le saumon qui remontaient le fleuve,—enlevant ainsi aux indiens, des milliers de quarts de poissons et ne leur laissant que les éventualités de la chasse pour éviter la famine. Ces griefs avaient

été transmis à qui de droit, mais restaient encore sans réponse, et l'irritation était à son comble, lorsqu'une dernière vexation vint faire déborder la mesure. Le bruit se répandit que les Anglais s'emparaient des prairies naturelles qui bordent la Rivière-du-Loup, dans le canton du Mann et qu'en ce moment ils coupaient les foins de cette réserve, sans se préoccuper des droits des Micmacs.

" " Le temps était mal choisi pour faire circuler pareille rumeur ; les bourgades sauvages venaient de s'assembler, à la mission de Sainte-Anne du Ristigouche, et tous les guerriers de la tribu étaient présents. Une réunion secrète du Grand-Conseil se tint pendant la nuit ; il fut résolu, à l'unanimité, d'en finir de suite avec l'Anglais et de massacrer d'un seul coup, tous ceux qui se trouvaient dans

la Baie-des-Chaleurs. Aussitôt cette terrible détermination prise, l'ordre est donné de courir aux armes et de préparer les canots ; car, pour frapper sûrement, il ne fallait pas perdre de temps. Soudain, la sentinelle qui veillait à la porte du conseil est renversée par un bras vigoureux, et la taille gigantesque du *patlhache* se dresse en face des chefs. Son regard fait le tour de l'assemblée. Pas un muscle n'a bronché sur la figure des Micmacs, chacun reste immobile et silencieux.

" "—Chefs et guerriers, leur dit le prêtre en s'avançant au milieu du cercle, il doit se passer ici quelque chose d'étrange et de mauvais, puisque vous vous cachez de celui que vous avez toujours traité comme votre père. Mais l'ami du Saint-Esprit ne peut être trompé par ceux que le Créateur suprême à confiés à sa garde,

et je viens vous prier de me remettre vos peines pour qu'il me soit permis de pleurer avec mes enfants, et les aider à supporter leur douleur, comme cela convient à ceux qui sont les guerriers d'une grande tribu et les enfants du vrai Dieu.

" " Un sourd frémissement courut dans l'assemblée, mais personne ne répondit.

" "—Allons, grand chef ! reprit le missionnaire, en traversant le cercle des Sagamos et en se plaçant en face du plus respecté et du plus ancien de la tribu, tu ne réponds plus à ton père. Est-ce que ta langue est liée par le démon de l'obstination, ou mieux encore, celui de la vengeance est-il entré dans ton cœur ? Il y a du sang dans l'air ici, et ton œil si doux et si grave d'habitude lance aujourd'hui des éclairs de haine. N'oublie pas, grand chef, que Dieu ne donne à l'homme,

la vieillesse, que pour se recueillir et songer à la tombe ; avant de s'y coucher, le vieillard doit enseigner aux autres l'expérience des choses, et la voie de la sagesse, au lieu de les exciter à la colère et leur montrer le sentier de l'enfer. Parle, chef, il en est encore temps ; et, au nom du Dieu vivant, je t'adjure de me dire ce qui se passe ici.

" " Alors, le grand chef se levant gravement, répliqua d'une voix ferme au missionnaire :

" " —Notre patience est à bout et le conseil a décidé ; nous allons en finir avec l'Anglais. Aujourd'hui, ta place n'est plus avec nous, *patliache :* reste ici, et quant aux autres, en route ! J'ai dit.

" " Chacun alors se précipitant vers les canots pousse au large et disparait bientôt après avoir lancé le cri de guerre.

" " Le missionnaire est resté seul, mais il ne se décourage pas. Une sauvagesse sait où les conspirateurs se sont donné rendez-vous et elle vient prévenir le patliache que c'est à la Pointe-à-la-Batterie que doit se prélever le premier impôt de sang. Il n'y a plus à hésiter, et se précipitant dans un vieux canot qu'on n'a pas jugé propre à l'expédition, le prêtre se met à pagayer vigoureusement dans la direction prise par les sauvages. La crainte d'être en retard décuple la force de ce colosse qui avait déjà les muscles de quatre hommes. L'idée de sauver ses semblables le fait voler sur les eaux; bientôt il tombe au milieu des Micmacs étonnés, et les larmes aux yeux, il les conjure de revenir sur leur décision, promettant au nom de Dieu et du Roy d'Angleterre que justice serait bientôt faite aux opprimés. Il y avait un tel accent

de supplication et de vérité dans les paroles du prêtre, que les chefs se sentirent émus à leur tour.

" " — Nous promets-tu formellement, dit l'un d'eux, en s'adressant au *patliaehe*, que d'ici à un an, nos droits seront reconnus, et qu'on les respectera dorénavant.

" " — Je vous le promets, mes enfants, répondit le missionnaire.

" " — Eh bien ! si tu ne dis pas vrai, mon père, les Anglais de Ristigouche, n'auront vécu qu'un an de plus, répondit d'un ton farouche le grand chef en donnant l'ordre de retourner à la mission.

" "Le prêtre catholique tint la promesse faite aux Micmacs, et quelque temps après, le parlement du Bas-Canada passait une loi protégeant les droits des sauvages.

Elle fut sanctionnée le 9 mars 1824 — cette loi est la 4e George IV, chapitre 8 et la bonne nouvelle fut confirmée aux Indiens par le gouverneur, le comte Georges Dalhousie, qui vint leur faire une visite sur le Ristigouche. Qnant au pieux missionnaire, dont la patience et l'énergie sauvèrent ainsi la vie de MM. Mann, Ferguson, Crawford et de bien d'autres colons de la Baie-des-Chaleurs, il continua à évangéliser la nation des Micmacs pendant encore quatre ans, puis fut transféré aux Trois-Pistoles, et de là à la cure de Lotbinière qu'il desservit pendant trente trois ans. Chargé d'années et de bonnes œuvres, ce saint prêtre venait mourir le 11 août 1865, à l'Archevêché de Québec, non toutefois sans avoir dit un dernier adieu à ses Micmacs et avoir été visiter les lieux où sa jeunesse s'était passée à prêcher l'évangile.

" " Ce missionnaire était mon oncle, le vénérable archiprêtre Faucher de Saint-Maurice. Souvent, mon père, qui l'accompagna dans ses missions, prenait plaisir à nous raconter, entre autres épisodes, la scène terrible du sursis accordé aux Anglais du Ristigouche, au moyen d'une promesse faite peut-être un peu à la légère, mais qui fut loyalement ratifiée par le comte de Dalhousie." "

Dès son retour de la Baie-des-Chaleurs, M. Faucher de Saint-Maurice commença ses études au séminaire de Québec où il eut pour compagnons de classe, S. G. Mgr Taschereau, Archevêque de Québec, Mgr Langevin, évêque de Rimouski, les honorables MM. Letellier de Saint-Just, ex-gouverneur de la province, Chauveau, qui a été premier ministre, David Ross, ex-procureur-général, etc., etc., etc., et

les abbés Bélanger et Darveau dont l'un fut trouvé gelé, martyr de son dévouement et de son devoir, surpris par cette mort atroce lorsqu'il allait porter le viatique à un malade, dans les forêts de Blandford, et l'autre fût martyrisé par les Indiens des prairies de l'Ouest.

" Les études de M. Faucher furent solides et brillantes. Le 3 juillet 1837, il était admis à l'étude du droit, chez l'honorable juge Bacquet, et le 9 juillet 1842, il recevait son diplôme d'avocat et fondait avec celui qui, plus tard, devait être l'honorable juge Tessier, l'important bureau de Faucher et Tessier. Pendant plusieurs années, il exerça la profession légale: une nombreuse clientèle était venue récompenser ses efforts, mais bientôt son imagination vive et son activité dévorante se trouvèrent mal à l'aise au milieu des

arguties de la loi. Il abandonna le droit pour se livrer à l'exploitation de ses terres et de ses forêts. Riche seigneur sous le vieux système féodal des fiefs de Vitry, de Mont-à-peine et de Vincennes, il fut à différentes reprises nommé maire de Beaumont et préfet du comté de Bellechasse.

En 1851, cédant à la sollicitation de ses amis, il brigua les suffrages du comté de Bellechasse, pour l'Assemblée législative. Une petite majorité fit élire son adversaire, l'honorable M. Chabot qui venait d'être nommé ministre des Travaux Publics, mais l'adresse que M. Faucher de Saint-Maurice envoya alors à ses électeurs—le 29 novembre 1851,—mérite à plus d'un titre d'être rappelée ici. Après avoir dit qu'il serait en faveur de " la passation du projet de loi du chemin de fer de Qué-

bec à Halifax, voie ferrée qui sera sans doute continuée dans toutes les possessions britanniques de l'Amérique du Nord, et qui fera du Canada un des pays les plus florissants du monde," M. Faucher ajoutait :

— "Pourquoi dans un pays agricole comme le nôtre, l'agriculture ne serait-elle pas représentée dans l'Exécutif? Pourquoi ne serait-il pas créé dans ce pays un portefeuille de l'agriculture, à l'exemple des autres nations ? Je n'oublierai jamais que j'appartiens à la classe des agriculteurs, et je veux travailler constamment dans l'intérêt de l'agriculture, trop négligée jusqu'à ce jour ; je puis le dire, c'est la principale raison qui m'engage à rechercher vos suffrages. Qui ne sait que la colonisation de nos cantons est de la plus grande importance pour la race fran-

çaise au Canada ? Je serai un de ceux, qui, à tout prix, essayera d'empêcher l'affaiblissement de ma race, en légiférant de manière à arrêter l'émigration de la population franco-canadienne à l'étranger." "

" Ces nobles paroles, dites, il y a déjà vingt-neuf ans, par ce patriote sincère, méritent d'être rappelées aujourd'hui sur sa tombe. Le vœu exprimé par cet homme de bien a été rempli. Un ministre de l'agriculture siége dans le conseil de la nation, mais qui se rappelle du nom de celui qui a été le premier à réclamer cette importante innovation ?

" Une question d'un intérêt non moindre était traitée aussi dans cette adresse, par M. Faucher de Saint-Madrice. Seigneur lui-même, et jouissant alors de toutes les prérogatives attachées à ce rang, il disait aux électeurs de Bellechasse :

"—Quant à la tenure seigneuriale, je veux avant tout être juste et honnête. Les censitaires doivent avoir justice et je mettrai tout en œuvre pour aider à faire disparaître les abus de la tenure seigneuriale." Noble et philanthropique langage qu'il était rare d'entendre à cette époque.

"A partir de 1852, la fortune qui, jusque là, avait souri à M. Faucher de Saint-Maurice, l'abandonna. Coup sur coup, l'incendie du manoir seigneurial de Beaumont, un débordement des rivières qui emporte dans une nuit trois de ses moulins, des étrangers en qui il avait placé sa confiance et qui firent faillite, minèrent les bases de sa fortune et le forcèrent à accepter une charge publique. Le 5 octobre 1857, il était élu par la magistrature, grand connétable de

Québec, position importante qu'il occupa jusqu'au jour où la maladie le força de s'en démettre. En annonçant cette décision, *Le Journal de Québec*, disait, il y a peine un mois :

" " M. Faucher de Saint-Maurice, avocat et grand connétable de Québec, vient d'offrir sa démission au gouvernement, qui l'a acceptée. Depuis vingt-trois ans, M. Faucher a rempli avec tact, honneur et zèle, les délicates fonctions qui lui étaient confiées : deux fois, il a été grièvement blessé au service du public, et avant de se séparer de ce fidèle serviteur, le gouvernement, par l'intermédiaire du premier ministre de la province, a tenu à lui exprimer officiellement ses regrets et ses remerciments. " "

" C'est jeudi, le 22 janvier 1880, à minuit et vingt minutes que cet honnête

ctioyen s'est endormi dans la mort avec confiance en Dieu, au milieu de sa famille en larmes, encourageant les siens par ses conseils, par ses bénédictions, leur assurant que " les familles dispersées ici bas par la mort se réunissent, se reforment dans le Christ," et répétant sans cesse :

" " La vie n'est qu'un songe, et rien ne m'a touché hors la religion et les douces affections de la famille." "

" Pieux, bien résigné et d'une gaîté inaltérable, il charmait tous ceux qui vivaient dans son intimité. Musicien agréable et violoniste, M. Faucher laisse plusieurs compositions charmantes qui sont populaires depuis longtemps. Il s'occupait aussi, à ses moments de loisir, d'études sur les constructions navales et ses cartons contiennent un *Guide du Magistrat* qui sera probablement publié, l'un

de ces jours, et un bon nombre de manuscrits précieux sur l'histoire anecdotique et parlementaire du Canada ainsi que sur les vieilles familles canadiennes.

" M. Faucher de Saint-Maurice a épousé, en 1844, mademoiselle Catherine Henriette Mercier, fille de feu le docteur Augustin Mercier, membre du collége royal des chirurgiens de Londres. De ce mariage, sont nés onze enfants, dont il ne reste plus que quatre fils. Les obsèques de ce modeste citoyen ont eu lieu aujourd'hui, à la Basilique de Québec. Le convoi funèbre a quitté à 9½ heures, la maison mortuaire, n° 17, encoignure des rues Carleton et MacMahon, et la sépulture a eu lieu au cimetière de Belmont.

" Que cet honnête homme, aussi vertueux que modeste repose en paix. "

II

"DEATH OF MR. PATRICK JOSEPH CURRAN. * —With feelings of deep regret, we find ourselves called upon this morning to record the death of Mr. P. J. Curran, † assistant English translator of the Quebec legislative assembly, whose encouraging prospects of recovery from the dangerous illness which had given rise to so much anxiety, and which has at last proved so fatal, had been only quite recently announced. It had been fondly imagined that the sufferer was out of danger and on the high-road to conval-

* The *Morning Chronicle*, Quebec, 7th March 1880.

† See page 174. Also pages 93, 152, 154, 155-157, 163 and 173.

escence ; when suddenly, yesterday morning, the startling news was circulated that he had just succumbed to a relapse of his malady—an affection of the lungs brought on by a severe cold contracted some time since. We understand that at the time he suffered the relapse, which has terminated so fatally, his doubly afflicted wife was absent in Montreal, whither she had been suddenly called to attend the bedside of her dying sister, Mrs. Frank Stafford (since dead) who, like herself, was a daughter of the late Roderick McGillis, Esquire, in his lifetime lumber merchant, and for many years one of the most respected citizens of Quebec, and a leading member of the St. Patrick's congregation. It is impossible to imagine a situation more poignant and trying to the feelings of a loving young wife, mother

and sister than that in which Mrs. Curran is placed, and we deeply sympathise with her in the terrible bereavement which has deprived her almost at one blow of a beloved sister and an affectionate husband, whose removal from this earthly scene at the early age of not quite thirty years, will be a cause of genuine regret to a multitude of friends and admirers both in Quebec and Montreal. Of a genial character, and gifted with genius and attainments of a high order, Patrick Joseph Curran was the life and soul of every circle in which he moved. It may be said that he was a "Curran" in fact as well as in name, possessing many of the attributes of his famous namesake,—Irish wit, ready repartee, literary ability,—which were in him supplemented by rare musical taste and proficiency, and, by what may seem

paradoxical, great mathematical acquirements. He was also a ready, graceful and captivating speaker, and those who were present at the St. Patrick Society dinner, some three years since, will remember the especially brilliant and happy manner in which he responded to one of the toasts of the evening,—an effort seldom equalled on any similar occasion. We understand that the deceased gentleman was principally educated at the Ottawa college, and that in his last moments he had the spiritual consolations of one of his whilom teachers, Rev. Father Tortel, presently Superior of the Oblats Fathers and pastor of St. Sauveur. He was the youngest of four sons of the late Mr. Charles Curran, of Montreal. His oldest brother is J. J. Curran, Esquire, Q. C., of that city. Another brother is a member of the order of

Christian Brothers and his three sisters are nuns. Although resident in this city only since his appointment to the official position which he so ably filled, some three years ago, he made for himself hosts of friends, who will long mourn his loss. The members of the St. Patrick's Literary Institute, above all, can never forget the many obligations they owe his memory. His services were always, during health, at their disposal, whether as an orator, a conductor of their concerts or amongst the rank and file at their weekly readings. He conducted the literary and musical *soiree* in their Hall (Victoria) last St. Patrick's night—possibly one of the most successful ever held on a like occasion in this city. St. Patrick's congregation generally, will also remember him for his readiness on many occasions to lend his

assistance, as well instrumental as vocal, in the organ loft. He leaves, besides his afflicted widow, two young children and a widowed mother. To them and to all his relatives we tender the expression of a deep and heart-felt sympathy. The remains will, we understand, be removed to Montreal for interment in the family vault."

"On Saturday evening last, at the general monthly meeting of the St. Patrick's Literary Institute, Owen Murphy, Esq., ex-mayor of Quebec and president of the Institute, in the chair, the following resolutions were unanimously adopted :—

Resolved,—That the St. Patrick's Literary Institute take this opportunity—being their regular monthly meeting—to record

their deep sense of regret at the decease of one of their fellow-members, Patrick Joseph Curran, Esquire, who on all occasions was found ready to render to the Institute such important services as his diversified talents enabled him to place at their disposal.

Resolved, - That a copy of the foregoing be transmitted by the Secretary to the bereaved wife of their deceased fellow-member, assuring her at the same time, as well as the other members of his sorrowing family, of the deep sympathy of the Institute as a body with them in their sad bereavement.

It was further decided that an influential delegation of members of the Institute should accompany, by special train, the remains of the lamented deceased to

Montreal, where they were forwarded on Saturday evening for interment." *

"A meeting of the officers of the legislative assembly was held on Saturday, the 6th instant. Mr. Ls. Delorme, Clerk of the House, was elected Chairman of the meeting, and Mr. Ls. Fortier, Secretary. It was moved by Mr. Simard, seconded by Mr. P. E. Smith, and resolved —That the officers of the legislative assembly have learnt with deep regret the death of Mr. P. J. Curran, assistant English translator. Moved by Mr. Crawford Lindsay, seconded by Mr. A. N. Montpetit, and resolved — That the death of Mr. Curran has deprived this

* The *Morning Chronicle*, Quebec, 8th March, 1880.

House of one of its most useful officers and the society of a brilliant member. Moved by Mr. L. Simoneau, seconded by Mr. C. P. Lindsay, and resolved—That a copy of the above resolutions be transmitted to the family of the late lamented Mr. Curran. Moved by Mr. O. C. de la Chevrotière, seconded by Mr. A. Demers, and resolved—That a copy of the above resolutions be sent to the newspapers of this city.—L. Delorme, Chairman; Louis Fortier, Secretary." *

"The remains of the late Mr. Patrick J. Curran arrived here † at about six o'clock this morning per special North

* The *Morning Chronicle*, Quebec, 8th March, 1880.

† A telegram from Montreal, dated 7th March.

Shore railway train, in charge of a deputation of some forty or fifty members of the St. Patrick's Literary Institute of Quebec, who were accompanied by a number of the ladies of their families. The body was placed in a *chapelle ardente* at the residence of the deceased's mother in Colborne street, where the Quebecers joined in prayer for the repose of the soul of the departed. The funeral took place at three o'clock this afternoon. The procession was a most respectable one and such as is seldom seen in Montreal. The Quebec people, headed by Rev. Brother Arnold of the Christian Schools, followed the relatives. The floral offerings both from Quebec and Montreal were very beautiful."

"On Monday evening last it was resolved, upon a motion by Mr. Philip Whitty, seconded by Mr. E. A. Sutton, that the members of St. Patrick's choir take this means of publicly testifying to the sincere regret which they feel at the demise of the late P. J. Curran, Esquire, in whom the relentless hand of death has deprived them of a fellow-member whose brilliant talent and effective assistance will be long and faithfully remembered. Further, that the members of the choir hereby respectfully tender their deepest sympathy to Mr. Curran's widowed lady and afflicted relatives in their great bereavement.—C. LAVALLÉE, organist, St. Patrick's church. Quebec, 9th March, 1880." *

* The *Morning Chronicle*, Quebec, 10th March 1880.

FLEURS D'HIVER

—

Les arbres ont perdu leur verdure brillante,
On ne voit plus de fleurs dans le jardin désert ;
Les nids abandonnés n'ont plus de voix qui chante,
La nature frissonne au souffle de l'hiver.

J'ai, sur un guéridon, tout près de ma fenêtre,
Un petit rosier blanc qui s'entr'ouvre à demi,
Pauvre fleur solitaire, en qui je vois renaître,
Dans un lointain vermeil le printemps endormi.

Ainsi, quand vient pour nous l'automne de la vie
Une seule vertu suffit pour l'embellir
Et prêter son parfum à l'âme endolorie,
En attendant l'Avril qui ne doit pas finir.

NAPOLÉON LEGENDRE.

UNE DES "PETITES CHRONIQUES"*
DE M. ARTHUR BUIES †

—

"On tient notre province de Québec, ou, tout au moins, notre gouvernement local en fort haute estime auprès de certains

* "Petites Chroniques pour 1877", par Arthur Buies. 1 vol. in-8. (Imprimerie Darveau, Québec, 1878).

† Né le 24 janvier 1840, à la Côte des Neiges, près de Montréal, il est une des meilleures plumes françaises du Canada. Il débuta par des articles dans le *Pays*, journal libéral dont il devint en 1868 le rédacteur en chef. A la même époque il fournissait des articles à la *Revue Libérale* de Paris. Dans l'automne de 1878, il fondait

gouvernements étrangers, comme vous allez le voir.

" L'hiver dernier, deux de nos ministres, la session locale étant évanouie, conjurèrent de s'enfuir vers des cieux moins sévères, —de se sauver de nos frimas pour dire juste,—et laissèrent le vaisseau de l'état abandonné de son pilote et de son second, quoique le capitaine, homme peu *vagrant* (vagabond) de sa nature, restât toujours au timon. Le capitaine, ou, si l'on

La Lanterne, journal hebdomadaire humoristique, libéral avancé, qui n'eut que sept mois d'existence. En 1870, M. Buies commença une nouvelle feuille, *l'Indépendant*, dévouée à la cause de l'annexion du Canada aux Etats-Unis. Ce papier qui avait paru d'abord, en Mai 1870, à Montréal, vint terminer sa courte carrière à Québec, au mois de Décembre, malgré le talent de l'auteur; ce qui prouve le peu d'écho que trouvaient dans le pays les idées dont il s'était fait le champion. En 1871, il se mit à rédiger des chroniques humoristiques pour le *Pays*, et lorsque cette feuille eut ressuscité sous le nom de *National*, il continua à y écrire des articles du même genre. M. Buies ayant réuni tous ceux qu'il avait successivement fait paraître, en fit un volume intitulé : " Chroniques, Humeurs et Caprices, " publié en 1873 (Imprimerie Darveau, Québec). En 1874, tout en alimentant le *National* de sa plume féconde, il donna plusieurs conférences sur la presse Canadienne-française ; sur Québec, ancien et futur, etc., etc. La même année, il fit à San-Fran-

veut, le chef du cabinet, est un homme qui prend au sérieux la qualité de *local* propre à son gouvernement, et il trouve que c'est localiser fort peu un gouvernement que de le faire voyager de Québec aux Antilles, même durant les durs mois de janvier, de février et de mars. Mais qu'importe ! nos deux ministres avaient pris, un beau jour, le train de New-York

cisco un voyage qu'il raconta au retour dans un deuxième volume, publié par son imprimeur habituel et intitulé : "Chroniques et Voyages" et qui renferme en outre diverses fantaisies. En 1875, M. Buies donna deux conférences. En Mai 1876, il faisait paraître à Québec *Le Réveil*, feuille hebdomadaire, qui allait, après sept mois et demi d'une existence agitée, expirer à Montréal, où son fondateur l'avait transportée. Au commencement de 1878, M. Buies dont les livres sont toujours bien accueillis par le public, donnait sous le titre de "Petites Chroniques pour 1877," un volume précédé d'un aperçu fort remarquable sur la littérature canadienne et la langue française au Canada. En 1879, envoyé par le gouvernement de la province de Québec, pour étudier sur les lieux mêmes la région du Saguenay et du lac Saint-Jean, il donna à son retour sur ce sujet trois conférences qui eurent beaucoup de succès. Il se propose, en y ajoutant des renseignements complémentaires, d'en former une monographie complète à tous les points de vue de cette partie du pays, monographie qui ne tardera pas à voir le jour.

J. Et. C de P-R.

et, de là, le paquebot qui devait les conduire à la Havane, en ayant eu soin au préalable de se munir de lettres de présentation fort aimables que leur avait données le consul-général d'Espagne à Québec. *

" Arrivés à Cuba, après avoir fait connaître leurs qualités et remettre les lettres qui allaient faire ouvrir toutes les portes devant eux, quelle ne fut pas leur extrême surprise de voir le capitaine-général de Cuba venir leur faire visite lui-même à leur hôtel, mettre ses voitures à leur dis-

Je dois ici établir deux faits :

1° Le banquet dont M. Buies parle plus loin eut lieu sept ou huit mois avant que j'eusse donné ces lettres de recommandation.

2° Quand j'ai donné à ces messieurs les dites lettres qui les recommandaient très chaudement, j'avais naturellement été informé par mon Vice-Consul de ce qui s'était passé au banquet en question.

J'ai donc, en connaissance de cause, rendu le bien pour le mal.

Malheureusement le bon exemple de Son Excellence le Gouverneur Général de Cuba n'a pas eu tous les résultats désirables.

J. El C de P-R.

position et les inviter à dîner avant même qu'ils eussent le loisir de lui rendre sa visite ! Il alla en outre jusqu'à passer une revue en leur honneur et se comporta envers eux absolument comme s'ils étaient les premiers personnages d'une grande puissance. Remarquons que le capitaine-général de Cuba * est le représentant direct du souverain d'Espagne et qu'il a des

* Le gouverneur-général de l'île de Cuba était alors un des hommes qui, par leurs talents et leurs vertus, honorent le plus, non seulement l'Espagne, mais encore le monde. Avant d'être gouverneur-général et capitaine-général de Cuba, il avait été président du conseil des ministres du royaume. Il est maréchal de l'armée espagnole, sénateur, etc., etc.

Je profiterai de l'occasion pour lui adresser ici l'expression de ma profonde reconnaissance pour toutes les bontés qu'il m'a témoignées. Il a su m'inspirer une affection vraiment filiale. L'illustre général est une des rares personnes sur la surface de la terre qui me comprennent. En outre, quand des désappointements, des contrariétés et des chagrins complètement immérités ont mis ma patience à l'épreuve, et après que la mort m'eut enlevé mon père et presque toutes les autres personnes qui m'étaient chères au monde (sans qu'il eût, cependant, connu, je crois, ces derniers détails) il a toujours, par l'affabilité de ces procédés, posé un baume bienfaisant sur les plaies de mon âme et m'a fait voir qu'il est des hommes chez lesquels les délicatesses les plus fines du cœur sont alliées aux plus hautes qualités de l'intelligence.

J. El C de P-R.

pouvoirs joliment plus étendus encore que ceux que possède le gouverneur de toute la confédération canadienne. Nos ministres, certainement, ne pouvaient s'attendre à des témoignages aussi magnifiques de sa part, puisqu'ils ne représentaient rien absolument, qu'ils n'allaient pas à Cuba en mission ou en qualité officielle, qu'ils n'étaient pas les ministres d'un état reconnu par les autres et que, par conséquent, ils ne pouvaient espérer qu'on fît les moindre frais officiels en leur honneur. Toutes les politesses qu'ils reçurent du capitaine-général de Cuba étaient donc à titre de simple courtoisie et tout-à-fait indépendantes des usages diplomatiques; ce qui n'en était que plus flatteur, tellement flatteur que les deux personnages canadiens en étaient littéralement embarrassés et confus.

" Ces hommages spontanés, offerts à

deux de nos ministres provinciaux par le chef militaire et civil de la plus belle colonie espagnole, sont pour nous un légitime sujet d'orgueil et nous avons droit d'en être fiers, mais ils portent aussi une leçon dont il faut que nous tirions profit. Au printemps de l'année dernière (1876), à un banquet offert par la ville de Québec à lord Dufferin, le consul de France et le vice-consul d'Espagne *, au lieu d'être placés à la table d'honneur, avaient été mis, sans aucun égard à leur qualité, parmi les souscripteurs ordinaires du banquet † ; ils protestèrent dès le lendemain contre un pro-

* Le consul-général, son chef, était dans ce moment là en Europe.

† A ce qu'il parait, ils avaient à leur droite un commis d'épicerie et à leur gauche le patron d'une goèlette de 50 ou 60 tonneaux faisant le cabotage, lequel patron ne mangeait pas des plus proprement et ajoutait des arabesques fantastiques aux broderies officielles de ces messieurs.

A la fin du célèbre opéra-bouffe canadien " H. M. S. Parliament " qui vient d'être joué avec tant de succès dans ce pays par le spirituel Me Dowell et sa troupe, se trouvent les vers suivants qui s'appliquent

cédé qui n'avait ni raison ni excuse *: on ne leur fit pas justice, et, depuis lors, ils

parfaitement à la position dans laquelle on avait mis ces deux malheureux officiers consulaires :

" He is a Ci-vil-i-an ;
For he might have been a Draper,
A Grocer, or a Baker,
Or perhaps a Pub-li-can."

Il est vrai que le comte de Dufferin, avec ses délicats et nombreux procédés de fine courtoisie fit oublier à ces messieurs la conduite des organisateurs du fameux banquet ; mais.....

J'imagine, Dieu me pardonne, que si Lord Dufferin avait été un peu plus égoïste, il aurait pu se faire élire roi à l'unanimité par le Canada tout entier.

J. El C de P-R.

* Je le pense bien, car le consul de France et le vice-consul d'Espagne dont il est question sont tous deux des hommes d'un caractère très digne. Le premier vient d'être promu consul-général de France au Canada et le second consul d'Espagne à un des postes les plus importants des Etats-Unis, où nonobstant les idées démocratiques très avancées du pays, il recevra toutes les attentions convenables, tous les honneurs ou toutes les courtoisies dignes de la nation auprès de laquelle il est accrédité, et de celle qu'il représente.

Toutes les nations une fois arrivées à l'apogée de leur grandeur commettent beaucoup de fautes. La Grande-Bretagne n'a pas échappé non plus à cette loi. De toutes ses erreurs, la plus grave sans contredit, et une de celles qu'elle regrettera le plus un jour, c'est le mépris qu'elle ressent (et manifeste, plus ou moins ouvertement) pour les étrangers.

Les organisateurs du banquet de Québec n'ont pu qu'être encouragés dans leur manque d'égards par les procédés de la mère-patrie; car il est un fait bien certain, c'est que l'Angleterre n'a

se sont trouvés dans la position de ne pouvoir plus assister à aucune démonstration ou célébration officielle quelconque.

Cependant, le consul de France et le vice-consul, gérant par interim le consulat-général d'Espagne, sont les représentants de deux grandes nations *, et nous ne leur accordons aucuns égards comme tels, pendant qu'un capitaine-général de

rendu qu'à la dernière extrémité, même aux ambassadeurs, quelques-uns des honneurs qui leur étaient accordés par les autres nations civilisées. (Voir entr'autres : " The Book of the Court, by William J. Thoms, dedicated by express permission to Her Most Gracious Majesty.—London : Richard Bentley, publisher in ordinary to Her Majesty, 1838 "),

J. El C de P-R.

* Lesquelles ne se sont pas encore décidées malheureusement (attendu que l'Angleterre exige autant pour ses propres agents consulaires qu'elle donne peu à ceux des autres nations) à traiter les représentants du Royaume-Uni en France, en Espagne et dans leurs colonies sur le même pied que les agents français et espagnols sont traités dans la grande Bretagne et ses possessions d'outre-mer. Cette mesure est si nécessaire et si urgente qu'on finira par ne trouver dans aucun pays indépendant un homme digne et respectable qui voudra accepter les fonctions d'officier-consulaire (*envoyé*) en Angleterre ou dans les possessions britanniques.

J. El C de P-R.

Cuba rend à de simples ministres de province, à des hommes qui ne peuvent être reconnus diplomatiquement, des hommages presque royaux. Si nos ministres locaux n'ont qu'à se présenter pour qu'on se précipite devant eux, et que, de notre côté, nous ne fassions rien pour reconnaître, même par pure politesse, la position et la qualité de représentants de grandes puissances, il faut croire que la province de Québec est tellement au-dessus de tous les pays du monde, même les plus élevés, qu'il n'y a plus de lois pour elle et qu'elle ne doit rien à personne, tandis que tout lui est dû de la part des autres. Il ne serait pas bon cependant de trop s'enfoncer dans cette idée-là.

THÈME IDÉAL

L'arbre pris par le pied, le minéral pesant
Sont jaloux de l'oiseau.....

TH. GAUTHIER.

—

HEUREUX L'OISEAU QUI PLANE ET L'OISEAU QUI VOLTIGE!
Où l'ai-je vu ce vers? qui donc me l'inspira ?
Oh ! que depuis longtemps ma pauvre âme s'afflige
De ne pouvoir trouver l'esprit qui murmura :

Heureux l'oiseau qui plane et l'oiseau qui voltige !

Est-ce un esprit divin, ouvrier de l'air pur,
Tissant des rayons d'or, des voiles diaphanes,
Celui qui vous soutient, favoris de l'azur,
Et vous fait balancer sur des flots de lianes ?

Est-ce un esprit divin, ouvrier de l'air pur ?

Combien de temps, ô vers, attendais-tu la rime,
Qui te dégagerait de ton isolement ?
Craignais-tu la lumière, ou le vol sur l'abîme,
Le plaisir des oiseaux et leur ravissement ?

Combien de temps, ô vers, attendais-tu la rime ?

Serais-tu le fragment d'un poëme idéal
Inscrit sur quelque vase au contour translucide,
Chef-d'œuvre reflétant un ciel oriental,
D'où descend le simorg * au plumage splendide ?

Serais-tu le fragment d'un poëme idéal ?

Es-tu de mon passé le triste ou doux vestige ?
Une légende au pied d'un dessin curieux,
Où de beaux colibris sautent de tige en tige,
Où l'immense albatros avoisine les cieux ?

Est-tu de mon passé le triste ou doux vestige ?

Au cœur agonisant viens-tu comme un soupir,
Remémorer ces jours de joie ou de souffrance,
Alors que dans l'ivresse on perd le souvenir,
Alors que dans la joie on perd toute espérance ?

Au cœur agonisant viens-tu comme un soupir ?

JACQUES AUGER.

* Oiseau fabuleux des Perses, dont le fameux poëte persan Ferdoussi parle dans ses poëmes. Son plumage brillait de toutes les couleurs, il parlait toutes les langues et possédait la faculté de prédire l'avenir. Il est représenté sur les porcelaines persanes. C'est le *Fong-Hoang* de mes amis les Chinois.

J. EL C DE P-R.

PROMENADE
SUR LA TERRASSE DUFFERIN

—

Québec, 3 avril 1880.

A Son Excellence Monsieur
le comte de Premio-Real,

Mon cher comte,

J'attire votre attention sur un écrit de beaucoup de mérite, intitulé " Promenade sur la terrasse Dufferin " qui vient d'être publié par *L'Evénement.*

Cette composition est remarquable sous plusieurs rapports. En premier lieu, elle est due à la plume d'un jeune Irlandais, et fait voir jusqu'à quel point un individu de nationalité étrangère peut apprendre la langue française dans la "Nouvelle-France."

En second lieu, cette composition a été écrite pour une société littéraire composée exclusivement des élèves de l'Université Laval, et peut donner une idée de ce qu'un de ces élèves peut faire. L'auteur, Mr. C. Devlin, est étudiant en médecine.

Croyez-moi,
Monsieur le comte,
Votre tout dévoué,
HUBERT LARUE. *

* Voir pages 11, 56 et 101, 103.

Causerie *faite en présence de la Société Casault, par* Charles R. Devlin, *étudiant en médecine.*

Monsieur le Président,

Messieurs,

Rarement vous avez le bonheur d'entendre les suaves accents, d'admirer l'éloquence entraînante de nos disciples d'Esculape : pour eux dame Modestie a des traits séduisants. En effet, recouvrant de son voile leurs fronts distingués, elle nous prive et du fruit de leurs talents, et des lumières de leur esprit. J'ai voulu faire exception . . . et j'entre en lice :

Pourquoi préférez-vous le printemps aux autres saisons de l'année ? Pourquoi avons-nous entre les mains tant de chefs-d'œuvre de poésie et d'éloquence inspirés par ce mot magique du printemps ? L'Etre Suprême commande, et aussitôt toute la nature renaît pleine de charmes et de splendeurs ; elle sort de cette tombe où, dépouillée de ses ornements, elle reposait depuis de longs mois dans un morne silence.

Encore une fois nous entendons les notes mélodieuses des oiseaux qui nous reviennent, et nous nous empressons de les saluer. Allons, enfants d'Esculape ! pour vous aussi le jour du réveil est arrivé.

Dérobez donc à vos études sérieuses quelques instants de loisir : à l'instar des oiseaux, faites résonner de vos chants poétiques les voûtes de cette Université. La jeunesse, c'est votre printemps ; le printemps, c'est l'époque de la variété : par la variété donc de vos discours comme par celle de vos études, par les accents énergiques de votre éloquence, hélas ! si soigneusement cachée jusqu'ici sous le boisseau—inaugurez une nouvelle ère dont le bruit retentira jusqu'à la postérité. A l'œuvre donc, messieurs, et l'année 1880 ne verra pas s'éteindre l'étoile de la Société Casault.

—

L'autre jour, j'étais à table ; dans cela rien de surprenant : c'est là le point du règlement que j'observe avec le plus d'exactitude.

" J'ai appris—me dit notre secrétaire assis à côté de moi—que vous alliez faire une causerie devant la Société Casault."

—Le président a bien voulu m'inviter. Cependant ne parlant que très imparfaitement votre langue et ne l'écrivant qu'avec difficulté, c'est mon humble opinion que mieux vaut me retirer de l'arène et, en simple spectateur, aller applaudir aux victoires de nos jeunes gladiateurs littéraires.

Monsieur le secrétaire déposa solennellement sa fourchette, sourit, puis levant les yeux, pleins d'un enthousiasme que je ne lui connaissais pas :

Quoi donc ! dit-il, vous n'avez pas le courage ? Vous craignez ! Vous tremblez devant la critique ? Vous avez peur que l'on rie de vous ? Courage ! Du travail ! et je réponds pour vous.

Ainsi par le temps calme le roseau est immobile, mais qu'il s'élève le moindre souffle et vous le voyez s'agiter et se courber. Telle fut l'influence exercée sur moi par la parole de mon ami

de Gaspé, qu'aujourd'hui je puis vous offrir "Ma Promenade Sentimentale sur la Terrase Dufferin."

—

Nous sommes au mois d'octobre, quatre heures de l'après-midi.

Voulez-vous une description minutieuse du beau ciel bleu, des rayons du soleil—que sais-je ? —peut-être du vol des oiseaux et de tant d'autres conceptions d'un cerveau malade ou poétique, ouvrez le premier roman moderne qui vous tombe entre les mains. Quant à moi, dépourvu d'imagination et me renfermant dans les bornes de la vérité, je poursuis ma promenade.

Saisissant mon chapeau et ma canne, (quel est l'universitaire qui se croit en sûreté parfaite sans ce dernier instrument ?) je sors de mon sanctuaire, en ayant soin de le fermer à clef. C'est une précaution que je ne saurais trop vous recommander. Nous traversons une grande crise commerciale ; peut-être votre tabac, votre pipe et vos allumettes pourraient en souffrir.

La fortune me souriait, car à peine sorti du pensionnat, me voilà face à face avec mon ami Jean, que j'estime autant qu'un bon repas. Il serait superflu de vous dire que nous nous sommes dirigés du côté de la Terrasse, le rendez-vous de toutes les classes de la société.

Ici je suis obligé en conscience de vous poser une question qui peut-être vous paraîtra un peu indiscrète : pourquoi voyons-nous, tous les jours à des heures fixes, l'élite de la jeunesse des deux sexes se promener sur la Terrasse Dufferin ?..... Si mon auditoire était uniquement composé de braves étudiants en médecine, ou même si les étudiants en droit n'avaient pas un tempérament nerveux, je pourrais répondre avec le père Lazé Leclerc :

" Dedans notre canton
Y a des filles, des garçons
Qui veulent se marier :
C'est la pure vérité.
Lorsqu'arrive le soir,
Les garçons vont les voir

Les filles sont réjouies
En voyant leurs amis,
Elles disent en riant:
Ah! voilà mon amant."

Certes! ce n'était pas le but de notre promenade. Deux adorateurs d'Esculape, quand ils se promènent ne sont animés que de motifs hygiéniques. Vous pouvez discuter cette assertion; elle est ouverte à une loyale attaque, mais comme elle est vraie—c'est Jean qui me l'a dit—et que le vrai est immuable, vos attaques seraient vaines et votre discussion inutile.

Nous sommes donc sur la Terrasse. Un coup d'œil rapide sur les personnes qui vont et viennent, sans savoir toujours où elles vont ni d'où elles viennent, suffit pour nous convaincre d'une vérité incontestable—à savoir que leurs traits nous sont très familliers. Je constate que plusieurs navires sont arrivés. Jean prédit d'autres arrivages avant la fin de la saison, et garde le silence. Je trouve le site de la Pointe-Lévis très pittoresque. Mon ami ne répond pas à mes réflexions. Evidemment Jean s'obstinait à garder le silence.

Que faire ? Le laisser seul ? Non, ce serait, peut-être lui faire plaisir. Mon plan était tracé ; je ferais le patriote ; j'encouragerais nos industries nationales ; je fumerais un cigare de manufacture canadienne. Quelle tentation pour mon ami Jean ! Il n'était pas de l'opinion de ceux qui condamnent l'usage du tabac. Vous connaissez cet apôtre enthousiaste de l'abstinence du tabac qui s'est écrié dans un discours prononcé récemment : " J'ai donné un cigare à un jeune homme : six mois après, il était mort." Jean se propose de prononcer de la belle façon son oraison funèbre. Tout de même on aurait dit que le cigare—car par bonheur j'en avais deux—lui avait enfin ouvert la bouche.

Aimez-vous mieux Montréal que Québec ? me demanda-t-il.

Mais il n'y a pas de choix, lui répondis-je. Qu'avez vous à Québec ? Vos rues sont étroites ; vous n'avez guère de monuments remarquables ; vos églises ne sont nullement renommées ni pour leurs dimensions, ni pour leur beauté, ni pour leur architecture ; vos manufactures ne jouissent d'aucun éclat ; votre commerce est stagnant, toujours an

statu quo; peu ou point d'améliorations; que de maisons en voie de ruine? Où donc se trouve l'esprit de progrès? Où sont vos richesses? Québec me semble une ville que la misère paraît avoir choisie pour son séjour. Il y a des riches et des capitalistes, mais que de pauvres, que de malheureux! Combien dont il faut soulager tous les jours les souffrances! Votre fleuve est bien beau, votre port superbe, mais vos quais sont insignifiants. Monter ou descendre des côtes, voilà vos promenades; la fatigue, l'ennui, voilà vos tristes compagnons; la boue dans les rues et les rues elles-mêmes désertes et abandonnées, voilà votre prospérité. Enfin pourquoi placer Québec sur le même niveau que Montréal? Où trouver l'ombre de prépondérance pour justifier une telle comparaison?

On aurait dit que mon ami souffrait d'une fièvre brûlante; souverainement excité, il ressemblait à un homme résolu à prendre un peu d'exercice trop violent pour mon bien-être physique; mais l'orage n'éclata pas, et je pus continuer:—

Montréal, au contraire, porte fièrement son titre

de " Reine des possessions britanniques en Amérique ; " ses intérêts sont ceux du Canada ; sa prospérité ou sa détresse influe beaucoup sur la prospérité ou la détresse de tout le pays ; ses intérêts sont donc grands, variés, étendus, C'est un centre de chemins de fer et son commerce s'étend au loin ; ses quais en pierre taillée peuvent contraster favorablement avec les plus fameux de l'Amérique, tant ils sont beaux et solides ! Ses bateaux à vapeur sont incontestablement des palais flottants ; ses navires sont innombrables. Et n'avons-nous pas notre Parc Royal incomparable par les magnifiques coups d'œil qu'il présente comme par les bienfaits qui en découlent, bienfaits—mon jeune Esculape—dont on ne saurait trop apprécier la valeur hygiénique ? Que dire du Pont Victoria dont la sublime conception avait été d'abord ridiculisée et dont la réalisation aujourd'hui évoque l'admiration des plus célèbres ingénieurs ? Et si je voulais étaler à vos yeux nos édifices religieux, je dirais : contemplez la majesté de l'église Notre-Dame, admirez les beautés sans nombre du Gésu, voyez les proportions gigantesques du Grand Séminaire ! Que de temples imposants, combien de

couvents, de colléges, d'universités, d'hôpitaux ! Pourrais-je passer sous silence le Windsor qui lève sa tête grandiose au-dessus de tous les hôtels du Canada? Voyez l'activité dans nos rues ; ce monde qui s'agite, s'avance, se presse ; nos rues droites, larges, bordées de palais ; nos résidences privées sont aussi riches que nombreuses : enfin vous vous promenez de richesses en richesses, de splendeurs en splendeurs, de.....

Arrêtez ! s'écria mon ami, et dans un accès de rage il lance loin de lui le cigare qui avait failli brûler ses pauvres lèvres : Dans ce que vous dites il y a du vrai, mais vous êtes un matérialiste consommé.

Au contraire.....

Ne m'interrompez pas, fit-il

Eh bien ! lui dis-je, puisque c'est votre intention de prêcher sur les mérites de Québec, laissez-moi vous suggérer une idée. Commencez par la basse-ville ; un sujet aussi fécond devrait vous fournir un exorde très satisfaisant. Pour la narration des faits, passez par St. Roch ; pour donner du poids à vos preuves, parlez de St. Sauveur :

après ? mais il ne reste que Beauport * pour la péroraison.

Les signes de la fièvre apparurent de nouveau ; mais leur durée n'ayant pas été considérable, mon ami a pu me faire la réponse suivante :

Je déplore votre ignorance tout autant que je méprise vos préjugés. Si vous connaissiez cette bonne ville de Québec, si ce sol était votre sol natal, si étant moins matérialiste, vous attachiez plus d'importance aux jouissances intellectuelles et morales qu'aux frivolités de la société moderne, jamais vous ne voudriez vous éloigner de notre ville : au contraire vous l'aimeriez dans ses beaux jours comme dans ses heures d'infortune, et le feu de cet amour ne s'éteindrait que lorsque vous ne seriez plus. Supposons que quelqu'un viendrait vous dire : Choisissez entre un voyage à New-York ou un voyage à Rome et Athènes,—vous feriez le choix sans hésitation. Sans doute vous passeriez par dessus New-York avec son commerce, ses chemins de fer, les entreprises gigantesques de ses citoyens, ses palais, ses théâtres, ses plaisirs,

* Il parle d'un asile d'aliénés près de Québec.

J. El C de P-R.

ses mille et mille divertissements : tout ce que la capitale commerciale des Etats Unis pourrait vous présenter n'aurait pas pour vous les mêmes attraits que les ruines d'Athènes et les souvenirs de Rome. Non ; vous iriez fouler ce sol de la Grèce si souvent arrosé par le sang des patriotes ; vous iriez contempler les ruines de ces temples si renommés dans l'antiquité pour la splendeur de leur architecture, cette patrie d'orateurs immortels, de poëtes dont la mémoire vivra éternellement, de héros et de guerriers dont nous chantons encore les exploits glorieux.

Et Rome ! ce seul nom devrait vous attendrir ; Rome, la patrie des Scipion, des Auguste, des Virgile, des Cicéron ; Rome, plus tard le foyer du christianisme ; Rome, avec ses mille souvenirs si chers au monde catholique : oh ! vous iriez admirer Athènes et Rome, n'est-ce pas ? Eh bien ! Montréal c'est le New-York du Canada ; mais Québec c'est notre Athènes, c'est notre Rome. A vous de choisir, et si vous vous prononcez en faveur de Montréal, ne manquez pas d'aller faire votre péroraison non pas à Beauport—mais à la Longue-Pointe *.

* Maison d'aliénés près de Montréal.—J. El C de P-R.

Levez les yeux, continua-t-il, voyez-vous cette citadelle célèbre dont les canons publient d'une voix de tonnerre la force et la gloire de notre ville ? Et quand vous étiez au pied du monument des braves, ne vous êtes-vous pas dit que la cité de Champlain est toujours jalouse de son honneur ? Et nos couvents, nos colléges et surtout nos antiques chapelles ne vous disent-ils pas assez éloquemment que Québec est demeuré fidèle à la religion ? Et l'ardeur avec laquelle on organise la grande démonstration qui ramènera au sein du pays tant de Canadiens-français exilés, ne nous assure-t-elle pas que sur ce rocher reposent les bases de notre nationalité Canadienne-française, que Québec est le cœur et l'âme de la patrie ? Et la voix puissante de cette journée répétée par les échos de nos montagnes, proclamera au loin que notre trésor, notre splendeur et notre orgueil, c'est l'honneur, la religion, la patrie !

Que de souvenirs attachés à ce monument élevé à la mémoire de deux héros ! Que dire de nos portes, de nos murs, de nos forteresses, de cette terrasse ? Et les magnifiques résidences sur la rue St. Louis, les bâtisses du parlement, nos ban-

ques, nos magasins, nos maisons d'éducation, nos édifices publics, l'Université-Laval—

" Ce foyer immortel.
Qui verse encore sur nous ses torrents de lumière :
Où des saintes vertus suivant la règle austère,
On apprend à servir la patrie et l'autel."—

tout cela ce n'est rien, dites-vous ? Notre Québec est la ville par excellence de l'hospitalité : elle a conservé son caractère français. Les Québecqois se distinguent par leur urbanité, leur politesse exquise, leur générosité ; les québecquoises par leurs charmes personnels *, leur esprit, leurs talents et leur charité sans bornes. Vous ne direz pas, mon Pat, que vos dames.....

—Pardon, je n'en ai pas : je suis.....veuf.

—Oui, ma foi ! veuf d'esprit : tout de même, vous ne direz pas que les dames de Montréal sont aussi aimables †. Et n'avons-nous donc pas nos commerçants ? nos chemins de fer ? nos navires ? nos bateaux à vapeur ? Montréal est une ville

* Ceci est parfaitement vrai.

J. El C de P-R.

† Les dames de Montréal sont également très jolies et très aimables, et ce n'est pas un compliment banal de ma part.

J. El C de P-R.

centrale ; Québec ne l'est pas. Pourtant si je pouvais soulever le voile de l'avenir, je verrais des milliers d'émigrés s'établir sur les bords du Saint-Laurent, se disperser sur ceux du lac St. Jean, bâtir de nouvelles villes, défricher nos terres ; peut être un pont majestueux liera-t-il un jour notre ville avec le côté sud du fleuve : alors l'antique Stadacona sera la rivale de l'antique Hochelaga *.

Mon ami Jean m'avait vaincu. Après ce torrent d'arguments, je comprenais qu'il dût être fatigué ; aussi lui ai-je dit : Est-ce que vous prendriez quelque chose ?

Eh bien ! je n'ai pas d'objection sérieuse, répondit Jean.

Alors venez prendre..... un..... siége.

Voyez-vous tout ce monde qui se dirige vers l'extrémité de la terrasse ? On se presse de toutes parts. Mais, pourquoi vous rappeler cette journée fatale ? Vous avez été témoins de ce spectacle désolant, L'inquiétude se trouve peinte sur chaque visage ; on se demande ; qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-

* Stadacona et Hochelaga sont les noms respectifs de deux anciennes bourgades indiennes qui se trouvent la première près de Québec et la seconde près de Montréal.—J. El C de P-R.

il donc arrivé ? Bientôt tous les yeux se remplissent de larmes : un malheur terrible vient de fondre sur une famille ; la désolation vient de visiter le toit du pauvre. Oui ! il s'est tué ; il est mort ! disait une petite fille d'une voix entrecoupée de sanglots. Il était au pied de la citadelle ; il a manqué son pas, et voyez. Et tous de porter en bas leurs regards : là on pouvait contempler ce cadavre défiguré dont le nom m'était inconnu ; mais il était jeune, et d'une forme élégante. Avant sa mort prématurée, il jouissait d'une santé merveilleuse. Vraiment, messieurs, la mort avait frappé un joli petit... chien blanc. Morale : les dames ont trop de compassion—pour ne pas dire d'affection—pour les petits animaux.

Sans m'occuper de Jean qui lisait son *Evénement* et, disons-le avec regret, fumait une pipe d'écume de mer, un trésor que lui avait légué son grand-père, je me mis à méditer sur les vers de Lamartine :

" Borné dans sa nature, infini dans ses vœux.
L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux."

Qu'est ce donc que l'homme ? Aujourd'hui le palais le plus superbe peut à peine le contenir : demain

une fosse sera sa demeure. Quelques métaphysiciens—ou pour mieux dire, quelques philosophes positivistes—nous assurent que le premier homme fut un singe : vous avez là une idée d'une métaphore et d'une métamorphose. D'autres voudraient nous faire croire que l'homme n'est pas un être réel. Tout ce que l'on voit n'existe pas ; la vie ! c'est un rêve ; l'homme ! c'est un fantôme. Nous croyons, nous, que nous sommes des animaux vivants doués d'intelligence. Voyons deux de ces derniers sur la terrasse. Ici c'est un marchand ; sa démarche est grave ; son front ridé, ses yeux pensifs, sa chevelure blanche. Rien à dire contre lui. La c'est un galant. O ! les beaux yeux noirs, bien tendres ; la noble poitrine soulevée par le moindre soupir d'amour ; ensuite... ? Mais c'est bien simple ; une belle canne, un chapeau fait ou posé de manière que l'on puisse voir sa chevelure frisée, une cigarette délicate, un habillement parfait, acheté à crédit, des gants de cabri—impossible de s'en passer ; un mouchoir de soie rouge parfaitement visible à l'œil nu, une moustache noire et, quand cela se peut, des favoris. Voilà l'homme ! et les philosophes ne l'ont pas connu. Il se dégoûte

parfois de la société ; mais la plupart du temps il en est un des champions. A sa démarche indépendante, on dirait qu'il est fils du gouverneur-général ou au moins héritier d'un millionnaire. Chose étrange ! il arrive très souvent qu'il se trouve dans la nécessité d'avouer qu'il n'a pas deux centimes dans sa... grande poche.

Mais Jean, ayant achevé la lecture de son journal, m'a demandé mon opinion sur une question publique ; comme je ne me suis jamais occupé de politique, je n'ai pas pu lui donner une réponse satisfaisante, et la conséquence inévitable, c'est qu'il est parti.

Une fois seul, je rêvais des vacances dernières. Alors j'étais cultivateur, et comme à tous les Irlandais, la culture des pommes de terre m'offrait le plus d'attraits. Messieurs, je dois dire en toute sincérité que le scalpel et le cultivateur.....eh bien ! je ne le dirai pas ; mais j'ai eu des combats sanglants avec les mouches à patates et, aujourd'hui, leurs *ossements* blanchissent sur le champ de bataille. D'après l'expérience que j'ai pu avoir, c'est mon intime conviction que, sous le rap-

port de l'aise et même de l'opulence, l'homme de profession ne vaut pas le cultivateur. D'abord c'est un fait constaté que la santé au Canada est minée par le trop grand nombre de médecins, et que la terre est inondée, bien que le ciel ne le soit pas, d'avocats.

Qu'est-ce donc qu'un avocat? C'est une machine, dite légale, qui sans jamais vous procurer la justice, vous traîne complaisamment de jugement en jugement.

Qu'est-ce qu'un médecin? C'est une machine électrique qui vous envoie sans retard au dernier jugement. Et l'un et l'autre sont certainement les deux plus grands fléaux de tous les peuples civilisés.

Il y a quelque temps, j'ai visité un cultivateur : étonné des connaissances variées de cet homme et de sa bibliothèque choisie, je lui ai demandé s'il avait fait un cours d'études ?

Oui, fut sa réponse ; j'ai passé huit ans sur les bancs d'un collége. Plus tard j'ai pratiqué le droi (ou la mortification). Par bonheur, cependant, ma tante, à sa mort, m'a légué cette ferme

que vous voyez. Alors j'ai dit un adieu éternel au barreau....et me voici cultivateur; mes jours coulent doucement dans le bonheur et la paix. Voyez mes jardins et mes terres, et dites-moi si ce n'est pas juste de remercier Dieu qui

Donne aux fleurs leur aimable peinture.
Il fait naître et mûrir les fruits;
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits.
Le champ qui les reçut les rend avec usure ?

Je ne demande pas les honneurs municipaux ni même parlementaires: toute mon ambition, c'est de travailler; ma couronne c'est une bonne récolte. Avocat, je n'avais rien; cultivateur, j'ai ces magnifiques terres, de bons chevaux; enfin, je ne manque de rien Le jour je travaille avec mes hommes; et lorsqu'arrive le soir, je reviens des champs; mes enfants se pressent au devant de moi : la musique, le chant et la lecture nous offrent des agréments que bien des hommes ignorent. Avocat, j'étais un malheureux; cultivateur, je suis le plus heureux des mortels.

Voilà ce que m'a dit cet homme, et je l'ai cru Le cultivrteur qui entend l'agriculture est un roi,

est un bienfaiteur de son pays. Qu'ils sont donc aristocrates, ces jeunes gens qui rougissent de se déclarer les fils des cultivateurs aristocrates ; sans titres et sans cœur qu'un honnête homme doit mépriser ! N'est-ce pas pourtant le cultivateur qui est personnification de la respectabilité, de l'honnêteté et de la loyauté. Un médecin est il plus heureux ? Prêtez-moi une oreille attentive pendant que je vous raconte un épisode qui n'a pas beaucoup d'intérêt, mais qui est vrai :

C'était un jour du mois de juillet ; je vivais au fond d'une forêt. Une hache à la main, un arbre devant moi, il ne s'agissait que de le mettre en pièces. Pendant que je considérais la hauteur de l'arbre, un pauve habitant arriva hors d'haleine :

Embarque ! vite ! ma fille se meurt.

Mais, mon brave homme, je ne suis pas un médecin, pas plus que vous.

Vous croyez que je ne vous paierai pas ?

Je ne suis pas médecin, vons dis-je.

Vous craignez d'entrer dans la maison d'un pauvre ?

Voyant bien que je ne pourrais jamais con-

vaincre cet individu, je dus céder. En galant, je me suis rendu auprès de la chère malade. Que faire ? Fallait-il administrer un purgatif ou un dormitif ? J'étais rendu au bout de ma science. La malade était folle. J'ai tâté le pouls ; elle m'a montré sa langue ; en un mot j'ai fait tout ce que nos médecins font ordinairement.

Suis-je dangereusement malade ?

Eh bien ! je...

Je n'ai pas pu finir : elle m'avait saisi par la chevelure, et en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, j'étais—malade moi-même—en bas de l'escalier. Dites-moi si un cultivateur est reçu aussi chaleureusement. Tout en donnant mon opinion que c'était un cas désespéré, j'ai juré—et monsieur le curé a dit que j'avais raison—que jamais dans l'avenir je ne ferais le galant.

A cinq heures j'étais encore sur la terrasse. Mon ami, comme vous le savez, m'avait abandonné, et je pouvais méditer, sans crainte d'être interrompu. Quel spectacle varié ! Si vous voulez passer une heure agréable, et surtout être témoins de la richesse et de la pauvreté de Québec, ne manquez pas

de visiter la terrasse. Là se rencontrent nos célébrités littéraires ; c'est le rendez-vous des philosophes. Là vous vous trouvez en face de nos juges, de nos avocats, de nos politiques. Le voyez-vous venir, ce prince du commerce ? Quelques pas en arrière vous verrez un ouvrier sans travail. La voyez-vous, cette reine de la société ? Derrière elle, c'est une pauvre fille qui vous demande l'aumône, ou bien qui vous prie d'acheter un journal : chez elle le pain manque ; sa mère est malade ; son père est mort. Peut-être, dans le cœur de cette petite mendiante battent des sentiments plus nobles que dans celui de cette idole de la haute société : mais l'une est pauvre, l'autre riche, et ainsi de suite *.

—

Debout sur cette fameuse terrasse, le regard projeté au loin, que voyons-nous ? D'abord notre

* Simple hypothèse ! Supposer qu'une personne est meilleure parcequ'elle est pauvre, est un de ces lieux-communs ressassés par tous les démagogues. Il n'est rien de moins généreux souvent, que les pauvres devenus riches, ce qui prouve que les sentiments nobles ne sont pas l'apanage exclusif de la pauvreté. Notre jeune auteur est de mon avis du reste, car il dit " peut-être ".

J. El C de P-R.

fleuve majestueux sillonné par une flotte innombrable ; un port plein d'activité, fréquenté par les navires de tous les pays : en face de nous la jolie ville de Lévis, déjà la rivale jalouse de Québec ; puis la fumée qui s'élève de mille demeures heureuses ; partout les signes du progrès.

Encore que voyons-nous ? un monument commémoratif de deux héros magnanimes—monument qui sert de lien entre les descendants de deux grands peuples jadis presque toujours ennemis.

Ne devons-nous pas être fiers du pays de nos amours ? Heureux ceux qui l'ont pour patrie !

A PEACOCK

—

By what sweet craft, in subtly-altering way,
Has your exuberant plumage caught from day,
From night, from meadowy verdure, from all flowers,
That sumptuous iridescence whose rare spell
Your shape with such warm sheeny luxury dowers,
Where ever-mellowing colors meet and play?
The magic of your beauty alone should dwell
In lovely illusive realms of fairy-lore!
At languorous leisure you should pace before

Some huge-domed palace whose long marble walls,
Rich in pale sculpturings, hide from outward eyes
A sorceress-queen, with ermined velvets clad;
While up in one lone tower a princess calls,
With silvery voice unutterably sad,
Her twelve swan-brothers journeying through far skies!

EDGAR FAWCETT. *

* My erudite and kind friend, George Stewart, Jr., Esq, to whom I am indebted for a copy of this poem, when sending it to me, wrote: "Mr. Edgar Fawcett, of New York, is a rising and very charming poet, reminding one, in a pleasant way, of Mr. Browning and Mr. Swinburne in their loftier moods."

It will be observed that these lines are a satire on a certain class of society in the United States. The title and phraseology are most *à propos* and consistent with the idea developed.

Having resided a long time in the States, and knowing there many a "peacock" (for this creature is more frequently met with in the North American Republic than in any other part of the world), I have the assurance, which I would convey to my readers, that the above is not merely a pompous ebullition but a faithful pourtrayal of the "sumptuous iridescence" and "ever-mellowing colors" which as I have said, are there often found.

EL C DE P-R.

ÉLOGE DE LA MUSIQUE

—

" La musique est d'origine divine, car on n'a jamais lu nulle part que l'Eglise de Dieu s'en soit passé, ni aux temps décrits par la Sainte Ecriture, ni de nos jours. J'en prends à témoin cette trompe qui, selon l'ancien testament, retentissait sur les flancs du Mont Sinaï. J'en atteste les timbales et les tambours avec lesquels

Marie, la sœur de Moïse, chanta avec tant de pompe la submersion des Egyptiens et le triomphe des Israëlites ; j'en atteste encore ces trompettes au son desquelles les murailles de Jéricho se laissèrent tomber comme assoupies sur le sol.

" Si l'on considère soit le tabernacle, soit le temple de Salomon, il s'y trouvait toujours des instruments de musique avec lesquels on célébrait les sacrifices, et dont David fit usage pour accompagner ses psaumes. Lorsqu'on porta à Jérusalem l'arche de la loi, l'Ecriture dit que " lui (David) et le peuple s'avançaient devant l'arche, en dansant, en chantant et en faisant résonner en signe d'allégresse les sîstres, les psaltérions, les trompettes et autres instruments. " Le roi David lui-même, quand il répartit les différents offices entre les lévites, en choisit quatre

mille qui avaient pour fonction exclusive de toucher de l'orgue. On pourrait multiplier à l'infini les exemples tirés de l'Ecriture. Il est établi d'une façon évidente que Dieu se délecte dans l'harmonie qui, du reste, ainsi que l'expérience le prouve, a tant d'influence sur le cœur des humains. C'est pour cette raison que ceux qui connaissent la musique, en voyant les grands effets qu'elle produit en toutes circonstances, l'ont introduite dans les armées, en ordonnant de réunir des clairons et autres instruments qui animent d'une noble ardeur, les hommes et même les chevaux, et sous l'influence desquels les escadrons gardent dans leurs marches et leurs évolutions, cet ordre, cette mesure et cette harmonie qui sont le propre de la musique.

Ceux qui se complaisent dans les occu-

pations domestiques n'échappent pas non plus à son pouvoir ; il s'étend même jusqu'aux animaux sans raison que charment sa douceur et ses effets magnétiques. C'est ainsi que Strabon dit des éléphants et Pline des cerfs qu'on réussit à apprivoiser les uns au son des timbales et des chants mélodieux, et les autres au moyen de flûtes et d'instruments champêtres. C'est une chose bien sue et bien connue qu'Hérodote et d'autres auteurs ont raconté des dauphins, qu'ils aiment tant la musique, que le grand musicien Arion fut sauvé du naufrage par un de ces poissons, qui l'amena sain et sauf au rivage, devinant en lui l'homme dont la voix l'avait incité à suivre le navire.

" On ne rencontre aucune nation, quelque barbare qu'elle soit, qui ne fasse de la musique bonne ou mauvaise, suivant ses

dispositions naturelles, ainsi que nous le voyons dans toute la terre d'Ethiopie, dont les naturels sont une preuve de cette vérité, car ils observent la cadence et la mesure dans leurs accords les plus grossiers. Il en est de même de ces rustiques campagnards auxquels jamais une musette ou une guitare ne font défaut.

" Et que dirons-nous de ces petits oiseaux, dont les mélodies enchantent si bien l'oreille de l'homme, qu'il les tient incarcérés pour ses plaisirs. Parmi ces habitants de l'air, si nous analysons les modulations si diverses d'accent et d'harmonie que le rossignol fait jaillir en cascades du fond de son gosier, et que Pline explique comme autant de paroles différentes, nous voyons que tout ce qu'il faut pour faire de la musique se trouve contenu dans la gorge d'un animal aussi petit que cet oiseau.

" Les ondes elles-mêmes ne paraissent pas dépourvues du sentiment de l'harmonie. Soit dans leurs molles rumeurs, soit dans leurs rauques éclats, soit enfin qu'elles cheminent à travers les pierres et les cailloux qui tapissent le fond des rivières, elles nous pénètrent d'une émotion délicieuse et inexplicable. De même dans le bruissement des feuilles des arbres agitées par les douces brises de l'été, se manifeste aussi une certaine ressemblance avec la musique. De là vient, à notre avis, que les poëtes représentent Orphée entrainant à sa suite les hommes et même les animaux sans raison, les arbres et les rivières ; donnant à entendre ainsi combien grand est l'empire que l'harmonie exerce sur toutes les autres choses."

L'éloge qui précède a été traduit librement par moi du portugais, il y a vingt-

trois ou vingt-quatre ans. Je ne me rappelle malheureusement plus le titre du livre où j'ai trouvé ce morceau classique lusitanien. De mon manuscrit espagnol, on l'a traduit en français, en s'attachant moins à faire du style qu'à rendre l'idée aussi littéralement que possible.

Ce grand pouvoir de l'harmonie m'a toujours empêché de comprendre qu'il pût exister des musiciens dépourvus de cœur. Et cependant, il en est quelques uns de ceux-là, voire même de très méchants.

Je ne voudrais pas terminer cette notice sans mentionner un fait qui demande quelques explications préliminaires.

J'étais atteint jadis, de temps à autre, d'une légère surdité qui n'avait pour cause, fort heureusement pour moi, aucune lésion organique, et se dissipait rapidement. C'est

grâce à cette dernière circonstance que je pouvais fort bien prendre part à des travaux de société ; mais le fait seul explique pourquoi je m'intéresse à tout ce qui concerne les affections de l'ouïe.

Il existe un nouvel instrument appelé l'audiphone, qui, par suite de la manière particulière dont il est agencé, possède, comme le diaphragme du téléphone, la propriété de recueillir les sons les plus faibles et de les conduire, par l'intermédiaire des dents, au nerf auditif. On voit tout de suite en conséquence qu'à l'aide de cet instrument on peut mettre les sourds à même d'entendre les conversations ordinaires. Il a été appliqué également aux sourds-muets auxquels on apprend ainsi à parler. On fit dernièrement dans un grand établissement de sourds-muets des expériences au moyen de cet appareil.

Deux professeurs renommés se mirent à jouer un duo de violon et piano. Mais au bout de quelque secondes, les sujets sur lesquels on faisait l'expérience, commencèrent à manifester une certaine émotion, qui ne tarda pas à se changer en une extrême agitation. Les sourds-muets se mirent en mouvement ; les uns pleuraient à chaudes-larmes, les autres sautaient de joie, d'autres hurlaient, d'autres encore exécutaient une sarabande insensée ou des polonaises archi-fantastiques dont les figures n'ont pas encore été admises dans le répertoire de la danse. Le tumulte allait en crescendo. Il atteignit enfin de telles proportions que les deux professeurs, épouvantés de ce tohu-bohu, durent cesser l'expérience : il est bien entendu queje n'affirme pas la chose sous serment. Sérieusement, il est possible qu'en per-

fectionnant le procêdé employé, on arrive à de grands résultats plus tard.

Les moments les plus agréables de ma vie sont ceux où, dans mon pays, je m'éveille au son des notes perlées des estudiantinas ou aux célestes accords des sérénades si fréquentes en Espagne et dont l'écho, de décroissance en décroissance, vient déposer, en expirant, sa dernière note au plus profond de mon âme.

Ces échos suaves ont seuls (car je dors comme il faut) le pouvoir de m'arracher des bras de Morphée, et de tous les éloges que je viens de prodiguer à la musique, eelui-ci, croyez le bien, est, peut-être, le plus fort.

J. El Conde de Premio-Real.

"THE CHAIR"

—

Ce titre surprendra tout d'abord le lecteur et je lui dois à ce sujet des explications. Heureusement ou malheureusement pour moi et la société des "21," j'y occupe dans ce moment la chaise.....de président (en anglais, *chair*). Bien que les artistes et les écrivains qui la composent m'aient décerné un honneur que je ne mérite guère, j'ai pris ma position au

sérieux, et pour le prouver tout d'abord, j'ai résolu de placer sous son vrai jour le meuble dont le nom anglais surmonte fièrement cette page; meuble indispensable dont l'humanité n'apprécie pas suffisamment l'importance, le seul qui s'adapte parfaitement à la forme humaine (et Dieu sait si cela parait quelquefois), le seul qui établisse un abîme infranchissable entre nous et les quadrumanes les plus avancés, le seul meuble enfin qui ait amené, comme nous le verrons tout-à-l'heure, la supériorité de notre espèce et lui serve de fondement.

La chaise.... ! mais on ignore tout ce qui est contenu dans ce mot ! Si nos premiers parents en avaient eu dans le paradis terrestre, il ne l'auraient certes jamais voulu quitter, et bien que les saints livres n'en parlent point, nous sommes

parfaitement autorisés à supposer que c'est l'absence de ce précieux auxiliaire de la vie et le dégoût qu'ils éprouvaient à s'asseoir éternellement sur les verts gazons de l'Euphrate, qui ont incité Adam et Eve à se faire chasser de ce séjour enchanteur. Dieu a fait tomber l'homme pour qu'il inventât....la chaise, pinacle de la civilisation.

Et quand elle prend des proportions plus considérables et se développe sous la forme d'un fauteuil ministériel ou.... présidentiel, que ne fait-on pour la posséder ?

Quels crimes monstrueux (je ne parle pas de moi, c'est évident) quels actes héroïques, quelles guerres terribles la chaise n'a-t-elle pas fait surgir ! Quels torrents de sang n'a-t-elle pas fait verser ! C'est pour la possesion du fauteuil présidentiel de la

république romaine que César et Pompée se sont disputé le monde, et sans remonter aussi haut, Napoléon n'a-t-il pas couvert pendant quinze ans toute l'Europe de tonnerre et de flammes (comme dit Victor Hugo) pour pouvoir s'asseoir sur le trône impérial, qui n'est après tout qu'une variante hyperbolique de la chaise. Et ne vous y trompez pas, c'est bien pour cela qu'il a fait retentir si longtemps aux oreilles des peuples et des rois les sanglots de ses canons, car étant premier consul (il est clair que j'ai un faible pour les consuls), Napoléon avait presque le même pouvoir, et la France était plus forte alors qu'au jour où il la fit sortir de ses limites, parcequ'il éprouvait une démangeaison cuisante de s'asseoir sur une chaise impériale.

Qu'on ne s'étonne point si j'ai mis un

titre anglais à cet article, car "*the chair*" joue évidemment chez cette puissante nation qu'on appelle les anglais un rôle capital dans l'existence. Là on n'entend parler que de gens qui quittent la chaise, qui la prennent, la reprennent, et il est impossible de se figurer un *gentleman* de la Grande-Bretagne autrement qu'assis sur une chaise, dans l'attitude la plus raide possible, avec un col empesé de dimensions monumentales et l'immense feuille du "*Times*" déployée devant sa longue personne. L'Angleterre vient à peine de sortir d'une crise politique intense qui avait pour objet de décider à qui appartiendrait la chaise de premier ministre du Royaume-Uni. Le sort s'est prononcé en faveur de Gladstone, et nous voyons la majorité du peuple le plus solennel de l'Univers, en liesse pour une simple question... ....de chaise.

Enfin je croirais faire injure à l'imagination du lecteur si je lui parlais de la chaise au point de vue de la sociabilité. Sans cette commodité de la conversation (comme disent " Les précieuses ridieules " de Molière), nous serions privés de ces charmantes causeries que les dames animent par la grâce et tempèrent par la modestie. Mais je dirai plus : en paraphrasant le proverbe connu, je proclamerai à la face du monde cette stupéfiante maxime : " DIS-MOI COMMENT TU T'ASSEOIS ET JE TE DIRAI QUI TU ES. "

Voyez d'une part ce jeune homme qui s'établit timidement sur les bords du meuble en question, c'est évidemment un novice sans expérience qui entre à peine dans la vie élégante et ne possède pas cet aplomb superbe, cette assurance que donne l'habitude du monde.

Voyez au contraire cet américain qui s'adosse à sa chaise, en lui faisant décrire un angle de 45 degrés et en mettant les pieds sur la fenêtre ou la table. C'est bien sûrement un homme pratique qui déteste les cérémonies, se croit au-dessus de ce qu'il appelle les préjugés européens et méprise ce que le public pourra penser de certaine partie de sa personne qui se ressent manifestement des biftecks en provenance des savanes américaines. Il se tient avec une grande insouciance dans cette position périlleuse, indiquant par là qu'il est un équilibriste consommé que les revers commerciaux, etc., etc., n'effrayent pas et qui retombe toujours sur ses pieds.

Ne voyons-nous pas, dans ce moment même, la Russie bouleversée, parce que l'autorité,—dit-on,—y est mal *assise*, et le gouvernement ne trouver de salut que

dans l'état de *siége*, ce qui fait bien voir que la chaise est aussi nécessaire à l'équilibre des sociétés qu'à celui des individus.

Mais j'en ai déjà trop dit. Tout le monde ne partage pas mon enthousiasme pour la chaise. Les bossus surtout en veulent à un meuble qui n'a jamais voulu se plier à leurs protubérances.

A l'appui de ma théorie du commencement, je donne ici un extrait de la chronique de Charles Monselet à *L'Evénement* (je ne parle pas cette fois-ci de la feuille québecquoise, mais de la grande feuille parisienne) :

" Monsieur, c'est après la lecture de votre ar-
" ticle : *Une Chaise célèbre*, que j'ai été amené à
" formuler les considérations suivantes sur le
" rôle de la chaise dans l'histoire de la civilisa-
" tion, rôle qu'on a jusqu'ici un peu traité *par-*
" *dessous la jambe*....."

" Ainsi commence une lettre que je reçois d'un correspondant anonyme, mais à coup sûr infiniment spirituel. Il prend la chaise à sa plus belle époque. " Alors que la République ro-
" maine brillait de tout son éclat, Cinéas disait à
" Pyrrhus que le *Sénat assis* lui avait paru une
" assemblée de rois.....Quel mot le grand Cor
" neille met-il dans la bouche d'Auguste pardon-
" nant ? *Prends un siége*, *Cinna.* Et dans nos
" vieilles chroniques ne voyons-nous pas que le
" ministre Eloi, pour plaire à son maître, lui
" fabriqua un trône qui n'était autre qu'une chaise
" de fer ? "

" M. L. C. attribue à l'usage de la chaise la disparition de l'appendice caudal dont l'homme était porteur à l'origine, selon le système Darwin, — et, conséquence naturelle, le développement de nos facultés cérébrales. Rien de plus ingénieux que ce point de sa lettre.

" Nul doute que, par la station assise, l'extré-
" mité caudale de l'homme n'ait été soumise à
" des heurts fréquents, dont la répétition a dû
" produire un mouvement ascensionnel de la

" moelle prolongée qu'elle contenait, en même
" temps qu'une tendance à la résorption de cette
" queue. Et, comme il est démontré en physio-
" logie que les modifications acquises se trans-
" mettent par hérédité, nul doute que cette action
" répétée n'ait produit à la longue la disparition
" de la queue réduite enfin au coccyx moderne..."

Coccyx moderne est plein de majesté !

" Nul doute encore que le mouvement ascen-
" sionnel de la moelle vers le cerveau n'ait pro-
" curé à cet organe un afflux de vitalité et un
" développement exceptionnel. Ne cherchez pas
" ailleurs, monsieur, les causes de notre supério-
" rité mentale ;—c'est à l'usage de la chaise que
" nous en sommes redevables."

" Je le veux bien," dit Monselet en terminant sa chronique...., et moi aussi.

J. El Conde de Premio-Real.

A L'OCCASION DU DINER DU 27 DECEMBRE 1879

—

Messieurs,

Loin comme je suis de ma patrie et des miens, j'éprouve chaque année, à l'approche du jour de l'an, un grand vide autour de moi. Ce vide, je cherche à le remplir autant que possible par votre aimable présence. Aussi, me serait-il difficile de vous exprimer en termes convenables, la satisfaction que je ressens à me voir en-

touré de littérateurs et d'artistes, qui portent en eux, soit la sève de la jeunesse et ses idées généreuses, soit l'expérience de l'âge mûr et sa sagesse modératrice.

En temps ordinaire, les relations officielles, les nombreux travaux qui résultent de fonctions comme les miennes, sont plus que suffisants pour occuper ma vie, et endormir jusqu'à un certain point les lointains souvenirs. Mais à l'approche du nouvel an, nul effort ne peut empêcher la pensée de se reporter vers le pays de notre enfance, de faire surgir à nos yeux ces lieux chéris dont rien ne saurait effacer complètement l'image, de murmurer à nos oreilles ces voix aimées, qui, à travers le temps et l'espace, font encore vibrer les fibres les plus intimes du cœur. Et comment pourraient-ils se perdre dans notre "remembrance," ces conseils ver-

tueux d'une mère chrétienne, aussi anxieuse du salut de son enfant dans le monde à venir que de son bien-être dans la vie présente. Et cette bénédiction quotidienne du père qui vous recommande à Dieu, le père suprême de tout ce qui respire. Et les amis de la famille et surtout le vieux parrain, intercesseurs indulgents et infatigables, qui s'interposent entre les corrections paternelles et vos crimes enfantins. Ce sont de ces choses qui laissent toujours dans l'âme une empreinte profonde, et malheur à celui qui ne les y conserve toute sa vie avec un soin jaloux comme dans un temple, comme dans un sanctuaire. Il ressemble au pauvre voyageur égaré dans un labyrinthe, sans espoir d'y retrouver le fil libérateur. Et à ce propos, permettez-moi de vous citer quelques lignes émues d'Emile Castelar,

ce grand orateur, cette noble intelligence, honneur de l'Espagne.

" Heureux, très heureux, sont ceux qui n'ont jamais quitté ce nid que les anglais appellent *home*, ni traversé les tempêtes du monde. Mille fois heureux sont ceux qui ont adressé chaque jour à Dieu leurs prières daus la même église, qui ont constamment sanctifié de leur amour le même foyer ; ceux dont le regard embrasse tous les jours le même horizon, ceux enfin qui savent dès leur enfance où reposeront leurs ossements. Nous que la tourmente du monde emporte, nous changeons de foyer comme de vêtements, abandonnant sans scrupule nos affections nouvelles, comme l'autruche délaisse ses petits frais éclos sur le sable du désert. Et l'on nous croit heureux, parceque nos noms résonnent ça et là !

" Certes, ils n'ont pas vu les chefs d'œuvre de l'art, ceux qui sont toujours restés à l'ombre du clocher natal, mais ils n'ont pas vu non plus les profanations de la muse ni la servitude du génie. Ils n'ont point respiré les fumées enivrantes de la gloire, mais ils n'ont point senti les amertumes de la calomnie. Ils n'ont jamais escaladé les cimes vertigieuses du pouvoir, mais ils n'ont point roulé de degré en degré sur le terrain aride où les aiguillons de l'envie vous meurtrissent la chair. "

Eh bien, messieurs, moi aussi, quelquefois ma pensée demande une trève pour les batailles quotidiennes de l'existence, et se tourne vers la terre qui m'a vu naître. Il me semble que je respire pour un instant l'air de l'Andalousie, pur nectar qui vivifi ela poitrine ; il me semble entendre

monter dans les tours de l'église voisine ces vieilles prières, la foi de mon âme et son divin espoir. Mais à quoi bon ! c'est un rêve insaisissable ! mon âme un moment enchantée s'éveille en sursaut, et je me tourne alors tout naturellement vers vous, messieurs, qui cultivez les lettres et les arts, et dont le cœur est censé vibrer à l'unisson de tous les cœurs qui souffrent. Est-il bien nécessaire de vous rappeler qu'un pays est grand surtout par les arts et les lettres, et qu'une nation quelque nombreuse, quelque puissante même qu'elle soit, n'a complètement droit de cité parmi les peuples civilisés que par sa production artistique et littéraire. L'ancienne Grèce était bien petite. Nulle contrée cependant n'occupe un rang plus élevé dans l'histoire de l'esprit humain. Que cet exemple vous suffise pour vous

encourager dans la voie que vous suivez. Vous n'ignorez pas, sans doute, que dans le courant de cette année, quelques uns de ceux qui se trouvent ici ce soir, se sont réunis en compagnie de votre serviteur, dans ce même hôtel, non pas seulement pour y diner, mais pour y travailler. M. le docteur LaRue m'a autorisé à déclarer publiquement que son charmant volume: "Voyage sentimental sur la rue Saint-Jean" est l'œuvre collective de ces réunions dont je viens de vous parler. Elles n'ont point pour but un plaisir vulgaire, mais la production des choses de l'esprit et la communion des idées entre hommes qui aiment à déposer de temps à autre le fardeau des travaux professionnels, pour se rafraichir l'âme dans le monde charmant de la fantaisie.

J'espère que tous ceux que j'ai eu

l'honneur de réunir ce soir, les nouveaux venus comme les amis de la veille, emporteront un bon souvenir de ces agapes fraternelles ; j'espère que tous ensemble, nous nous retrouverons l'année prochaine dans les mêmes circonstances, mus par les mêmes sentiments, guidés par les mêmes idées.

J. El Conde de Premio-Real.

THE VOICE OF LOVE!

—

From the Throne of Light, eternal
Where in majesty, supernal,
Dwelleth in His innate glory, God, the gorgeous heaven's [King,
Comes a Voice my soul to ravish,
And its sweetness it doth lavish
While its notes of symphon beauty thro' my inner being ring!

And that Voice doth sing for ever
Oh! it ceaseth never, never,

And its melody resembleth much the music of the choirs !
And it sings :—" True lovers never
" Can their aspirations sever,
" For affection's flame is lighted at the Paradisial fires ! "

In the quiet calm of even
When the stars illume the heaven,
Filling all the distant places with a flood of softening light !
Or when the morn advances
And the steed of Phœbus dances,
And the purple hills are bathed in a shower of glories bright !

Or when the golden quivers
Fling their arrows on the rivers,
And a web of song is woven in each linnet's silvery reel ;
While the lark on feathery pinion
Soareth through his high dominion,
And the echoes of the valley, gather each harmonic peal !

Then that Voice keeps singing ever,
" Mortals ! true love cannot sever
"All the silken ties which bind it fast within the faithful soul !
" But shall stronger grow, and fonder,
" While the years in decades wander
' And to fruition hasten in the grand, eternal goal ! "

And it softly whispers :—" Sweetest
" Love is, and of things completest ;
" It is ever fed with nectar-drops in Paradise distilled !
" And it is of flowers, the fairest !
" And it is of gems, the rarest !'
" And the soul is palace-lighted when by love's ray it is [filled ! "

To that Voice, so sweetly tender,
All my being I surrender ;
And before high heaven, I vow thee, darling, never to forget !
Of my heart, thou art the flower—
Of my soul, thou art the bower—
Of my every thought and fancy, dear, thou art the coronet !

JAMES JOSEPH GAHAN. *

* This gentleman was born in Dublin, the capital of Ireland in 1851. His father was a Repeal Warden or organizer in the great national movement, led by famous O'Connell. His mother was the daughter of a Wicklow gentleman, who shared the fortunes of Robert Emmet and Michael Dwyer, and who, after years of exile, married a lady of Spanish birth, but of Irish descent, in the beautiful, chevalric land of the Cid. The lineal descendant of the Lords of Siol Elaich (*anglicised* Shillelagh), Mr. Gahan, at an early age, became involved in political troubles in his native land

and, after an imprisonment of some hardship and duration, he was banished for life from Ireland. His early studies were directed by the Revd. Mr. Grace of Dublin and by Mr. Stephen O'Donoghue who fell while gallantly fighting for, as both tutor and pupil believed, the cause of freedom. Mr. Gahan is known as a distinguished lecturer and forcible, but elegant speaker. He is the author of a series of essays known as "Sketches of Ireland," of a volume of religious poems, of "Canada" (a poem dedicated to L. H. Frechette, Esq.) and of "Vivian" a poem of much merit. He has edited several newspapers, and is now completing his legal studies at the University of Laval. His poetical effusions are all marked with an exquisite purity of conception and execution, chaste and simple, and one of his compositions received the distinguished appreciation of no less a personage than Longfellow, the great American poet.

L. H. F.

LE
"VOYAGE SENTIMENTAL SUR LA RUE SAINT-JEAN"

—

Dieu me garde d'avoir la prétention de servir de cicerone à travers le voyage sentimental sur la rue Saint-Jean. Le volume du docteur LaRue est trop bien écrit pour que j'ose même me permettre de le recommander avec insistance. J'ai assez bonne opinion du jugement du lecteur (je sup-

pose toujours que le lecteur est intelligent) pour savoir qu'il s'en tirera à son honneur ; mais pour lui faciliter la chose, je m'y prendrai de la manière suivante : on n'a imprimé que quarante-neuf copies de mes souvenirs (j'ai toujours aimé les " *Odd numbers* "). En conséquence, il m'a été très facile, grâce à la générosité du savant docteur, de réunir un nombre égal d'exemplaires de son livre, dont je donne une copie, en plus de mon propre ouvrage.

Je ne sais si tout le monde connait l'histoire d'un écrivain, qui, assistant à la représentation d'une de ses propres pièces, fut battu par un mousquetaire, pour s'être sifflé lui-même. Il ne pourrait m'en arriver autant dans ma galerie de souvenirs, que pour les quelques articles qui portent ma signature, avec cette différence que, n'étant pas au théâtre près d'un mousquetaire, je

n'aurai à redouter—je l'espère—que les imprécations de ceux qui se seront trop ennuyés. Mais je ne puis que prodiguer des éloges aux auteurs des autres articles de mon livre ; éloges que je compte voir confirmés par tous ceux qui liront ces pages.

Sur ce, patient lecteur qui a bien voulu m'accompagner dans cette excursion, j'ai définitivement l'honneur de me séparer de toi, en te remerciant d'être resté à mes côtés pendant ce long pèlerinage.

J. El Conde de Premio-Real.

FIN.

INDEX

—

Dédicace..... v
Epigraphe..... vii
Quelques remarques—*Le Comte de Premio-Real*.. ix

Le Club des Barons en 1807 et le Club des 21 en 1879—*Joseph Marmette*..... 1

PORTRAITS

El Excmo Sr. Conde de Premio-Real.—*Victor Bazerque*..... 7
Le Dr. Hubert LaRue—*Hector Fabre*..... 11

L'honorable Félix-Gabriel Marchand.—*Le Comte de Premio-Real*..... 19
M. Nazaire LeVasseur—*Jacques Auger*..... 27
L'honorable Hector Fabre—*Nazaire LeVasseur*.. 33
Le Maëstro Calixa Lavallée—*Victor Bazerque*... 43
Le Chevalier Charles Baillairgé—*Le Comte de Premio-Real*..... 45
M. Louis-Honoré Fréchette — *William-Edmond Blumhart*..... 59
L'honorable Joseph-Adolphe Chapleau—*Joseph Marmette*..... 65
M. Jacques Auger—*Frédéric de Kastner*..... 77
M. Faucher de Saint-Maurice—*Hubert LaRue*... 85
Ahatsistari—"*Fiel d'At*"..... 87
Patrick-Joseph Curran, Esq. — *Le Comte de Premio-Real*..... 93
Messieurs le Capitaine Deville et le Docteur Pourtier—"*Earl*"..... 123
Messieurs Moreau, Blumhart, Delagrave, Duquet, Lavigne, Marmette et Dunn—*Léon-Pamphile LeMay*..... 129
M. Buteau Turcotte—"*Fiel d'At.*"..... 137

APPENDICES

Le tour d'un consulat-général en quatorze heures —*Nazaire LeVasseur*..... 141

Two acrostics—*Patrick-Joseph Curran*..... 163
Un mot sur la science étymologique—*Frédéric de Kastner*..... 165
Espagne—*Louis-Honoré Fréchette*..... 171
Adieux à Fréchette - *Patrick-Joseph Curran*..... 173
Professeur James DeMille - *George Stuart, jr*.... 175
L'honorable William-Cooper Howells—*Le Comte de Premio-Real*..... 193
The Whip-poor-will—*William-Cooper Howells*... 205
The Beggar's Opera-tion—" *Walden* "..... 207
L'Emm' —" *Félix* "..... 215
John-Henry Willan, Esq.—" *Earl* "..... 217
Fable—*Le Comte de Premio-Real*..... 249
Nécrologie..... 251
Fleurs d'hiver—*Napoléon Legendre*..... 283
Une des " Petites Chroniques " de *M. Arthur Buies*..... 285
Thème idéal—*Jacques Auger*..... 295
Promenade sur la Terrasse Dufferrin—*Charles R. Devlin*..... 297
A Peacock—*Edgar Fawcett*..... 323
Eloge de la Musique—*Le Comte de Premio-Real*.. 325
" The Chair "—*Le Comte de Premio-Real*..... 335
A l'occasion du diner du 27 décembre 1879—*Le Comte de Premio-Real*..... 345

The Voice of Love !—*James-Joseph Gahan*..... 353
Le "Voyage sentimental sur la rue St. Jean"—
Le Comte de Premio-Real..... 357

FIN DE L'INDEX.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 003563581b
FC 60 .P685 1880
PREMIO-REAL, COMTE DE.
SCRAP-BOOK CONTENANT D

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 11 11 18 10 5